

Le Samedi

VOL. IX. No 42
MONTREAL, 19 MARS 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

AU TEMPS DU DIRECTOIRE



GLISSEZ MORTELS, N'APPUYEZ PAS!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 19 MARS 1898

AFFREUX



Pat.—Maman dit que l'enfer c'est une affaire toute pleine de feu et de souffre.
Isaac.—Maman m'a dit que l'enfer s'éclaircissait une glace dout te ven et bas l'assurances.

BOUQUET DE PENSÉES

Une maison sans femme ou sans feu, c'est un corps sans âme.

x

Avant de demander une jeune fille en mariage étudiez bien le caractère de la mère.

x

Si la mode consistait à ne pas s'embrasser combien peu de filles consentiraient à la suivre ?

x

Le couple le plus heureux du monde serait celui où l'homme serait sourd et la femme aveugle.

x

Si une femme consentait à écrire d'abord le post-scriptum, cela lui épargnerait presque toujours la fatigue d'une longue lettre.

x

Si vous ne parvenez pas seul à résoudre le problème de la vie, allez trouver votre pharmacien, il vous donnera quelques solutions.

UN SOLITAIRE.

Notre Nouveau Feuilleton : FANCHON LA VIELLEUSE

Roman inédit — Par JULIUS MARY

Avec de nombreuses illustrations dans le texte, sera, PROCHAINEMENT, publié dans le "Samedi"

Voici un roman inédit, avec des illustrations également inédites, dues au crayon du célèbre artiste Louis Tinayre, que les lecteurs et surtout les lectrices du SAMEDI suivront avec le plus grand intérêt. En effet, c'est une exquise et touchante histoire, racontée avec une émotion, une variété d'intérêts, une intensité dramatique rarement atteintes même dans les plus remarquables œuvres de l'écrivain, aimé du public, qu'est monsieur Jules Mary.

FANCHON LA VIELLEUSE, c'est l'enfant aux prises avec la vie dans ce qu'elle a de plus ardu, de plus difficile.

Contre FANCHON LA VIELLEUSE vont se liquer les bandits les plus pervers, les dangers les plus terribles. Bandits qu'elle vaincra, dangers qu'elle traversera sans y perdre un rayon de sa gloire, une lueur de son sourire; en pleine bauté, en plein bonheur.

FANCHON LA VIELLEUSE sera le plus intéressant roman de toute la série qu'a publié le "Samedi".

TROP D'OCCUPATION

Monsieur Klondyke, un long et maigre mineur de retour de l'Alaska, est descendu à l'hôtel Windsor. Il demande au garçon quelques renseignements.—A quelle heure servez-vous les repas, ici ?

Le garçon.—Le déjeuner, depuis 7 heures jusqu'à 11 heures; le lunch, depuis 11 heures jusqu'à 3 heures; le dîner, de 3 heures à 8 heures et le souper, depuis 8 heures jusqu'à passé minuit.

Monsieur Klondyke (se frottant les mains jusqu'à s'en enlever l'épiderme).—Je crois que je vais un peu me refaire ici, mais quand aurais-je le temps de visiter la ville ?

EN TRAMWAY

Dans le tramway de la rue Saint-Denis qui est complet. Une dame y pénètre et un vieux monsieur, placé près d'un jeune homme, après avoir regardé son voisin et vu qu'il ne bougeait pas, se lève et offre son siège à la voyageuse.

Le jeune homme (vexé de ce qu'il considère comme un tacite reproche).—Si j'étais âgé comme vous, monsieur, je ne donnerais certes pas mon siège à une dame, quelle qu'elle soit.

Le vieux monsieur.—Je n'en doute pas, monsieur, car vous auriez sûrement perdu votre politesse dès votre jeune âge.

A SES SOUHAITS

M. Dupeigne.—Que désirez-vous donc, monsieur ?

Le locataire.—C'est le plâtre des plafonds, dans la maison que vous m'avez louée, qui me tombe sur la tête.

M. Dupeigne.—Mais alors vous devez être complètement satisfait.

Le locataire.—Satisfait ! mais pas du tout.

M. Dupeigne.—Ne vous étiez vous pas plaint, quand vous m'avez loué la maison, que les plafonds étaient trop bas ?

ELLE SE TROMPAIT ÉVIDEMMENT

Le petit Charlot.—Maman, est-ce qu'il y a encore de la tarte dans le buffet ?

La maman.—Oui, il y a en a encore un morceau, mais c'est inutile d'y penser, tu ne peux l'avoir.

Le petit Charlot.—Je t'assures que tu te trompes, maman. Je l'ai.

UN CLIENT DIFFICILE

Le client.—Garçon, remportez donc cette crème, il y a un cheveu rouge dessus.

Le garçon (irrité).—Je voudrais bien savoir quelle sorte de cheveu monsieur espérait trouver dans une glace à la fra.nboise ?

TRÈS FACILE



Le tramp Soleil.—Et que penses-tu faire quand nous serons arrivés à Montréal ? Aller coucher à la station de police ?

Le tramp Saturne.—Penses pas ! Nous allons directement au meilleur hôtel, où nous prenons un excellent repas et demandons la plus belle chambre.

Le tramp Soleil.—Mais...

Le tramp Saturne.—Je te dis qu'on va nous traiter comme des messieurs. Tout ce qu'il y a à faire c'est de nous inscrire au registre : Mr Soleil, et Mr Saturne, du Klondyke.

LES PREDICATEURS DU CAREME A MONTREAL



MGR BRUCHÉSI, ARCHEVÊQUE DE MONTREAL,
Qui prêche le Carême à la Cathédrale.



LE PÈRE HÉBERT,
Qui prêche le Carême à Notre-Dame.



LE PÈRE LALANDE,
Qui prêche le Carême au Gesù.



LE PÈRE ED. STRUBBE, CURÉ DE STE-ANNE DE MONTREAL,
Qui prêche le Carême à l'Enfant-Jésus du Mile-End.

Parmi les très distingués prédicateurs ayant accepté la tâche de prêcher le carême à Montréal, nous ne pouvons résister au plaisir d'entretenir nos lecteurs de celui de nos compatriotes, le R. P. Louis Lalande, qui occupe en ce moment la chaire au Gesù.

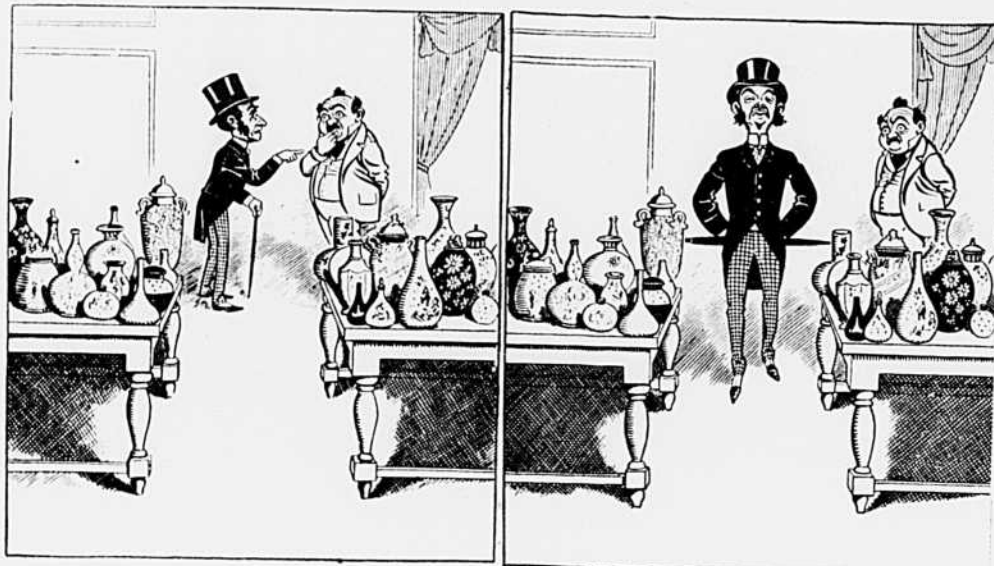
Bien connu dans le Canada et aux Etats-Unis, où il a donné de nombreuses conférences, le jeune orateur, — il a trente-cinq ans à peine, — a fait preuve d'un grand talent avec, assure-t-on, une si prodigieuse facilité de travail que, tout en faisant son cours de rhétorique quatre heures

par jour, même pendant le carême où il prêche, il lui suffit de quelques semaines pour préparer cet énorme travail.

Ce Canadien Français qui a su prendre une place parmi tant de prêtres distingués est une de nos gloires nationales et nous ne pouvons terminer cette courte biographie en citant ce que disait du R. P. Lalande un célèbre prêtre français qui venait d'assister à un de ses sermons :

"Jamais la parole d'un homme ne m'a fait vibrer comme aujourd'hui."

IL NE FAUT JAMAIS JURER DE RIEN



I
Mr Grognon.—Non, monsieur, vous n'aurez jamais un sou de moi, désormais. Comment, vous me vendez un vase de Chine \$50 et je découvre qu'il a été fabriqué à Montréal et vaut 15 cents! Non, pas un sou, soyez-en sûr. Et il s'éloigna dignement...

I
 ...très dignement, son parapluie en bataille, à la grande douleur du marchand.

AMOUR PASSÉ

Je vous revois encor, mademoiselle, assise
 Sous le tilleul, là-bas, au fond de ce sentier
 Que parfume le thym, où fleurit le cytise,
 Lieu charmant que l'amour nous rendait familier.

Je me rappelle encore la rivière longée,
 Et votre main d'enfant troussant les jupons courts,
 La grappe de raisin et cueillie et mangée,
 Et le merle moqueur témoins de nos amours ;

Les nuits sans trop dormir, les belles matinées,
 Et la toilette faite au plus vite, en plein vent ;
 Et les mains dans les mains souvent abandonnées,
 Et le refrain "je t'aime" échangé très souvent.

Tout passe ; ce temps-là n'est plus, mais la rivière,
 Paisible, roule encor de petits cailloux blancs ;
 Le moulin fait tic tac, tournant dans la lumière,
 Les pâles nénuphars fleurissent les étangs.

Toujours, comme autrefois, j'entends siffler le merle,
 La cigale redit sa chanson, et le flux
 Suit toujours le reflux, toujours la mer déferle ;
 Toujours, matin et soir, on entend l'Angélus ;

Mais comme nous voilà changés, ô ma petite !
 Les trésors d'autrefois pour nous n'ont plus de prix...
 — Qui sait si votre cœur bat toujours aussi vite ?
 Le mien était brisé quand je vous l'ai repris.

FRANÇOIS ARMAGNIN.

LA VIE

L'autre jour, en feuilletant des romances, mes yeux tombèrent sur cette strophe d'Armand Sylvestre :

Mignonne, voici le printemps,
 Aimons-nous bien au temps des roses.
 L'azur dans les cieux éclatants,
 Ouvre ses portes longtemps closes,
 D'où la lumière en flots vainqueurs
 Descend jusqu'au fond de nos cœurs.
 Aimer, chanter ! les douces choses.

Et plus loin :

Aimer, rêver ! les douces choses.
 Aimer, souffrir ! les douces choses.

N'est-ce pas là la vie toute entière : chanter, rêver, souffrir.

Aimer, chanter ! c'est la vie à sa genèse ; le moment où, comme le dit Sainte-Beuve, chacun de nous est

"un arbre en fleur où chante sa jeunesse."

La jeunesse, le printemps ! deux mots faits l'un pour l'autre ; deux mots l'en formant qu'un ; synthèse idéale de joie et de vie, d'amour et d'espérance.

Jeunesse, printemps ! cieux d'azur, yeux ardents, fleurs et roses, lèvres pleines de sang.

Jeunesse et printemps ! envolée vers tout ce qui est beau, grand, juste.

Aimer, chanter ! N'est-ce pas le commencement de la vie dans le bercement des illusions non encore anéanties.

"Aimer, chanter ! La tête pleine de si douces choses, le cœur encore plus rempli, et la bouche laissant du cœur tomber le secret ; l'heure de l'aveu, intraduisible."

Qui de nous, surtout au printemps, n'a pas éprouvé ces sentiments ? enivré par les parfums, troublé par les chants d'oiseaux, fortifié par la mystérieuse sève inhérente à la totalité de la nature, qui de nous n'a pas "laissé chanter le cœur," comme dit Alfred de Musset.

Aimer, rêver ! C'est un pas plus avant dans la vie. C'est l'arrêt momentané interrompant l'éternelle chanson. Parfois c'est le premier doute, la première interrogation d'un mystérieux avenir, d'un inéluctable problème. Et c'est pour beaucoup la réminiscence des chansons d'amour écloses aux beaux jours de la jeunesse. C'est le troublant passé révoqué dans les griseries du soir, quand accoudé à son balcon on se plonge dans un indéfinissable "vague à l'âme."

Aimer, rêver ! C'est un pas plus avant vers ce dernier chapitre de la vie : Aimer, souffrir.

Aimer, souffrir ! C'est le bandeau qui tombe, c'est le rêve broyé, le printemps qui fait pour toujours la strophe d'amour qui meurt avec les illusions.

Aimer, souffrir ! C'est la fin de cette vie qui commence par une chanson et finit par un cri de douleur.

Aimer, souffrir ! C'est l'amour purifié, le Golgotha après le Thabor, le suprême amour épuré par la suprême souffrance. Et toute la vie est là se résumant en trois mots :

"Chanter, Rêver, Souffrir."

La vie, oh ! oui, celle de la terre, celle d'épure, de désillusion, de martyre, de sacrifice. Quand à celle de là-haut, c'est la vie à sa phase première, c'est l'hymne d'amour dans le véritable amour, dans l'extase infinie des divines visions. L'hymne éternel, infrangible, inaltérable, continu dans l'amour idéal et les éternels printemps.

Lac Témiscamingue, P. Q.

B. DE FLANDRE.

PAS LE SENS FINANCIER

Monsieur Dulingot.—Ah ! mon cher Dustock, on pourra faire ce que l'on voudra, jamais on n'apprendra à une femme les premiers principes de la finance.

Monsieur Dustock.—A quel propos me dis-tu cela ?

Monsieur Dulingot.—Figures-toi que pendant que j'étais sorti, hier, le bébé avale une pièce de 10 centins.

Monsieur Dustock.—Ah ! le pauvre petit !

Monsieur Dulingot.—Attends un peu. Qu'est-ce que fait ma femme ? Elle envoie chercher le docteur et lui paie sans hésiter \$5 00 pour ravoïr son 10 centins.

A DEUX DE JEU

Monsieur Loustic.—Ah ! mademoiselle Antique ! Comme voilà longtemps que je ne vous ai rencontrée ! Mais c'est qu'il y a des années, des années de cela !

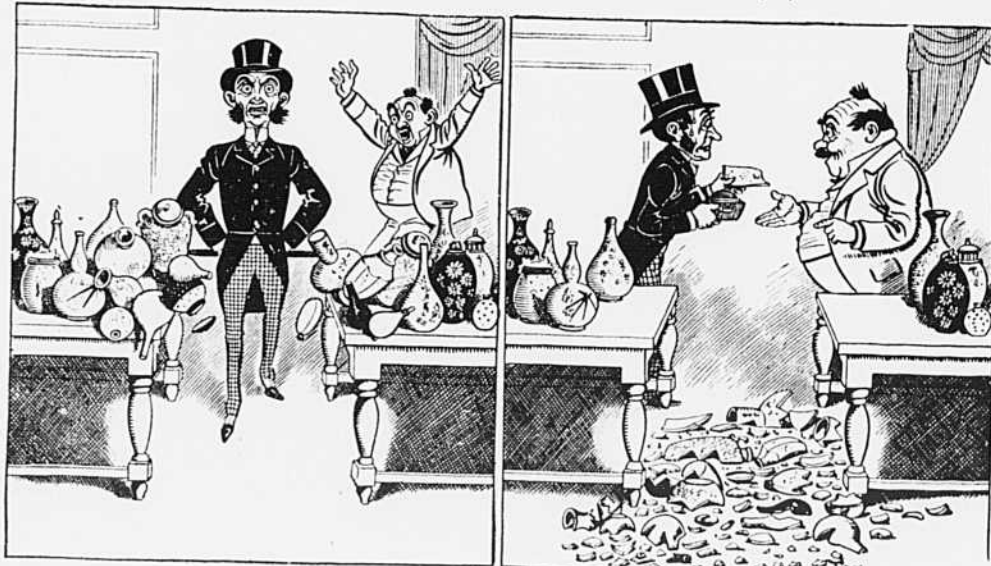
Melle Antique.—C'est vrai pourtant ! Et combien je suis étonnée, après tant d'années passées, que vous ayez encore le même vêtement, le même chapeau, la même cravate, qu'à notre dernière rencontre. (*Monsieur Loustic n'a pas été charmé de l'observation.*)

CES MARIS !

Madame.—Oui, mon chéri, c'est de mes propres mains que j'ai fait ce biscuit.

Monsieur.—Tu as dû te fouler au moins un doigt ou deux ?

IL NE FAUT JAMAIS JURER DE RIEN — (Suite et fin)



III
 Mais les grandes colères ne sont pas permises et Mr Grognon a été douloureusement puni de la sienne.

IV
 —C'est trois cent dix dollars et soixante-quinze centins, monsieur. (Il avait pourtant dit qu'il ne verrait pas un sou de lui !)

RÉCIPROCITÉ



Le jeune garçon.—Dis, papa, ne pourrais-tu pas te priver de fumer quand je suis ici ?
 Le père (suffoqué).—Et pourquoi ça, donc ?
 Le jeune garçon.—Dame, je ne fume pas quand tu es là, moi !

IMFORMATIONS

LA PLUS GROSSE PÉPITE D'OR

C'est le musée minéralogique de l'École des mines de Saint-Petersbourg qui possède la plus grosse pépète d'or qui ait jamais été découverte ; elle pèse plus de 120 kilogrammes ; elle a été trouvée le 26 octobre 1842 par un paysan de l'usine de Miask (Oural).

Disons à ce propos que l'or extrait du sol depuis l'antiquité la plus reculée, ne représente, comme volume, qu'un cube de 10 mètres de côté. C'est donc bien peu de chose, et les navires dont la capacité n'excède pas 1000 mètres cubes ne sont pas rangés parmi les plus grands. Et cependant quelle influence une si petite quantité de métal jaune n'a-t-elle pas exercée sur les destinées de tant de générations !

LA "CHAMBRE DES COMMUNES"

Sous le règne de Georges II, roi d'Angleterre (1727-1760), un membre de la Chambre des Communes nommé Crowle, ayant fait une observation qui fut jugée outrageante pour ses collègues, fut sévèrement admonesté par le *Speaker* (président) et condamné à faire amende honorable à genoux. Crowle se soumit sans murmurer à cette humiliante punition. Lorsqu'il eut terminé, il se releva, tira tranquillement son mouchoir de sa poche, essuya ses genoux et dit à haute voix, mais d'une manière calme : "Voilà bien la plus sale chambre que j'aie jamais vue."

FANTAISIES HISTORIQUES

Sous le titre de *Recette contre l'indigestion*, la nouvelle *Revue Rétrospective* de M. Cottin publie la note suivante, trouvée, à la bibliothèque de l'Arsenal, par M. H. Martin, conservateur, dans le portefeuille du marquis d'Argenson.

La ville de Tournay venait d'ouvrir ses portes aux Français après la bataille de Fontenoy, gagnée par le maréchal de Saxe, sur le duc de Cumberland, le 11 mai 1744.

"Le duc de Cumberland ayant juré qu'il mangeraït ses bottes si le Roy de France prenait la ville de Tournay, les médecins du Roy, après la prise de cette ville, lui ont envoyé la recette suivante, pour prévenir l'indigestion qui en serait arrivée :

"Prenez une once de beaume de Prusse, deux gros de sel d'Angleterre, un petit pain de Sardaigne.

"Le tout bien délayé dans six gros d'eau de la Reine de Hongrie, que le duc de Cumberland prendra dans un verre d'eau de Fontenoy, ensuite de quoi il se couchera bien chaudement dans des draps de toile de Hollande, pour y suer jusqu'à parfaite guérison."

ÇA ET PAS ÇA

Madame Bétafoin (entrant dans un restaurant).—Est ce que vous auriez vu ici, un monsieur avec un chapeau de forme et un pardessus gris ?

Le garçon.—Est ce un homme âgé, avec un gros nez rouge ?

Madame Bétafoin.—Oui.

Le garçon.—Il vient de sortir à l'instant, madame.

Madame Bétafoin.—Mais vous saurez que mon mari n'est pas un homme âgé et qu'il n'a le nez ni gros ni rouge.

(Et elle sortit battant la porte rageusement).

CES BONNES AMIES

Marie.—Je viens de donner vingt-cinq centins à un mendiant, là, à la porte.

Claudia.—Tu es généreuse, je le vois.

Marie.—Je dois avouer que je ne lui aurais pas donné autant s'il ne m'avait appelée ma belle demoiselle.

Claudia.—Et lui as-tu demandé depuis combien de temps il avait perdu la vue ?

NOUVEL EXERCICE

Sous le règne de Charles II, la flotte anglaise et la flotte hollandaise se battirent pendant trois jours consécutifs dans le canal de la Manche. Un armistice fut accordé le quatrième jour, et les combattants de l'une et de l'autre armée se firent des civilités réciproques et s'amusèrent ensemble. Un matelot hollandais, célèbre par son adresse, monta au haut du mât d'un vaisseau, s'y tint debout et fit plusieurs cabrioles, au grand étonnement des spectateurs, que ces tours faisaient trembler d'effroi. Lorsqu'il fut descendu, tous ses camarades la félicitèrent de sa bravoure, et témoignèrent par leurs cris d'allégresse combien ces prouesses leur semblaient de bon augure pour le succès du combat. Un Anglais, jaloux de venger l'honneur de ses compatriotes, grimpa au haut du mât avec une extrême agilité, et voulut imiter les tours de force du Hollandais ; mais un entrechat mal battu lui fit perdre l'équilibre, et il tomba un peu plus vite qu'il n'était monté. Le grément du vaisseau amortit heureusement le coup de sa chute

et il tomba sur ses pieds sans s'être fait grand mal. Aussitôt qu'il put parler, il s'avança sur le bord du bâtiment et cria aux Hollandais du ton le plus comique : "Eh bien ! faites-en autant, si vous le pouvez."

DEVINETTE



— C'est égal, je voudrais bien savoir si la petite faucheuse Jeannette, nous apporte notre dîner ?
 — L' perçois-tu ?

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

Notre première gravure représente le mur où sont les dessins et inscriptions relevés par Mr Ziegler, le second les ruines de la maison de Tibère. On y voit trois croix blanches qui indiquent l'emplacement où se trouvent dessins et inscriptions.

* * *

Nous recevons de notre correspondant à Mexico, M. le missionnaire apostolique Dégrimy, la communication suivante que nous portons à la connaissance de nos lecteurs :

LES CANADIENS AU MEXIQUE

Une colonie de Canadiens Français va incessamment s'établir au Mexique, à 60 milles du Port de Tampico, au bord de la rivière Fanuco, dans un endroit fort sain et sur les terres les plus fertiles qui soient au monde.

Une compagnie catholique s'est, en effet, constituée dans le but d'attirer le courant d'émigration canadienne vers ce pays privilégié et, pour ce, de fournir aux colons, dans des conditions vraiment exceptionnelles, ainsi qu'on le verra plus loin, les moyens d'une installation facile et durable.

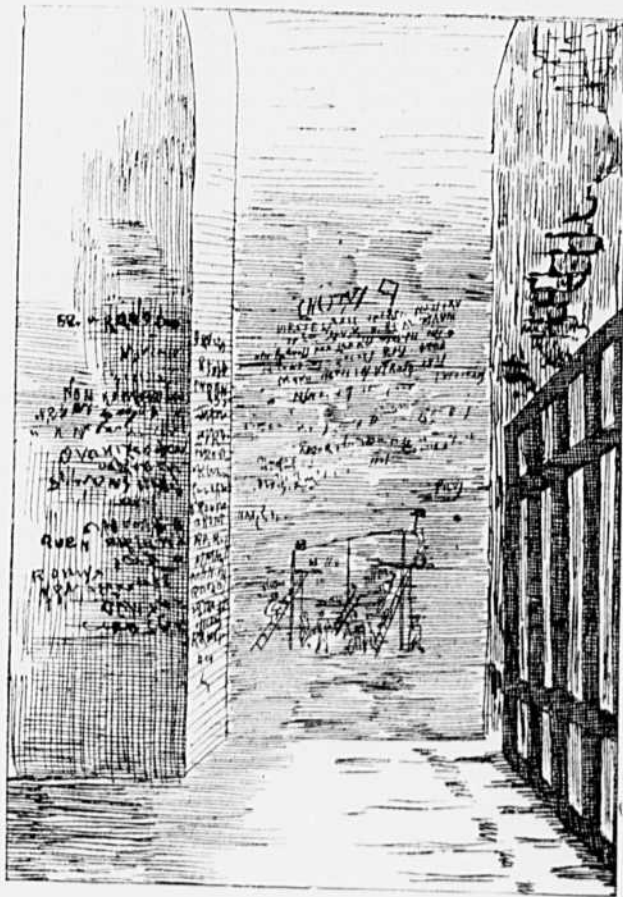
Sous la puissante et sage administration du gouvernement actuel, le Mexique est entré depuis vingt ans dans une voie de paix et de progrès qui en fait sans contredit le pays le plus sûr et le plus laborieux de l'Amérique latine. Il n'y manque que des bras, pour exploiter les richesses incomparables et faire sortir d'un sol prodigieusement doué les trésors qu'il recèle.

Voilà pourquoi de hauts personnages catholiques, justement soucieux de hâter le brillant avenir qui se lève sur leur patrie, se sont décidés, avec le bienveillant appui du gouvernement, à faire appel à l'esprit d'aventure et d'entreprise des Canadiens-Français. Il ne s'agit plus ici d'aller à la recherche de l'inconnu, comme au Brésil voilà deux ans ! Le Mexique est aux portes des Etats Unis ; on y va en quelques jours par chemin de fer ou par bateau à vapeur et à des prix à peu près insignifiants. D'ailleurs les nombreux étrangers de toute nationalité qui sont établis sur tous les points de son territoire sont là pour rendre témoignage des garanties qu'on y rencontre.

Inutile d'insister davantage sur ce chapitre-là : étudions en détail les conditions faites aux colons par la compagnie dont il s'agit.

La dite compagnie s'engage :

- 1° à s'entendre avec une Ligne de Vapeurs en vue d'obtenir le passage, entre Boston ou New York et Tampico, en seconde classe et à un prix excessivement réduit ;
- 2° à obtenir du gouvernement mexicain certaines franchises de douane et certaines immunités décennales en faveur des colons ;
- 3° à recevoir à Tampico et à loger, aussi longtemps qu'un chacun n'aura point construit sa propre habitation sur les terres qu'il aura choisies, les colons avec leur famille ;
- 4° à bâtir une église dans le centre de la colonie ;
- 5° à doter le village canadien d'un bureau de poste et d'un service télégraphique ou téléphonique ;
- 6° à vendre à chaque colon, aux prix de trois dollars américains, autant d'acres de terrain qu'il voudra, payables un tiers à l'arrivée, un tiers à la fin de la première année et le reste dans un délai de trois à quatre ans ;
- 7° à fournir aux colons toutes les denrées aux prix du coût :



DESSINS DE LA CRUCIFIXION ET INSCRIPTIONS POMPEIENNES.



NE importante découverte en épigraphie vient d'être faite, ces jours derniers, par le professeur Marucchi, de Rome.

Il ne s'agit de rien moins que de la trouvaille d'un dessin, du reste assez grossièrement exécuté, sur la muraille d'une chambre du Palais de Tibère, au Mont Palatin, et représentant la scène du crucifiement de Jésus Christ.

Les figures, provenant vraisemblablement de la main inexperte de quelqu'un des soldats romains ayant pris part à la tragédie du Calvaire, sont hautes de 0.15 centimètres environ et rudimentairement exécutées. Au milieu du dessin, la croix ; à droite et

à gauche, des soldats apportant des échelles.

Le Christ est attaché à l'instrument de son supplice. Son juge, Ponce Pilate, est figuré à côté et tous les personnages sont mentionnés par leur nom respectif inscrit au-dessous de chacun d'eux. Au dessous du dernier est une inscription, d'une quinzaine de lignes, en caractères pompéiens fort difficiles à déchiffrer. Cette légende est la description sommaire de l'apostolat et de la Passion de Jésus-Christ.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on savait exister, au rez-de-chaussée du Palais de Tibère, un corridor ayant dû servir de poste ou corps de garde aux soldats du palais et dont les parois portent des *grafitto*, grossièrement tracés à l'aide de la pointe d'un clou ou d'un glaive.

Mais, en épigraphie, il faut, non seulement pouvoir lire le texte, ce qui n'est pas bien difficile, mais surtout en donner l'exacte interprétation.

Bien d'autres savants, avant M. Marucchi, avaient lu les *grafitto* du Palais Tibérius, mais aucun n'en avait donné une interprétation satisfaisante. Du reste, voici un dessin au crayon, très exact, que Mr P. Ziegler a tracé, ne pouvant se servir de la photographie vu le peu d'éclairage.

On peut, parmi les caractères gravés, déchiffrer l'inscription suivante : *Crestus, virgis cœsus, decretus mori, super palum vivus fixus est.* C'est-à-dire : "Le Christ, après avoir été battu de verges, ayant été condamné à mourir, a été attaché vivant sur la croix."

Quand à la scène, voici la description qu'en fait Mr Marucchi : "Deux pieds rigides réunis en haut par une barre ; à l'un est appuyé une échelle et d'en haut descend une corde ; de l'autre, celui à la droite du spectateur, pend une autre corde. Je considère la barre supérieure comme un renfort destiné à maintenir toute l'armature ; mais, un peu en dessous, sur chacun des pals, se voient deux autres courtes traverses formant deux croix, et plus bas encore, sous la traverse du pal de droite, un autre signe représentant la planche sur laquelle doivent s'appuyer les pieds du supplicié. Sur ce pal est une figure ayant en main un marteau. C'est probablement un soldat occupé aux préparatifs de la crucifixion. En outre, toujours au-dessus de ce pal de droite, est le mot *Palus*, ce qui indique que, le très rudimentaire dessinateur a voulu dire : "Ceci était le pal du supplice du principal justicié, c'est-à-dire de *Crestus*."

Espérons que l'étude à laquelle Mr le professeur Marucchi est en train de se livrer, fera la lumière complète, la pleine lumière, et confirmera, dans l'intérêt de l'histoire, ces premières et ingénieuses explications.



RUINES DE LA MAISON DE TIBÈRE.

LE SAMEDI
LE DRAME DE LA RUE DEMONTIGNY



LE CADAVRE DE COE, TEL QU'IL A ÉTÉ TROUVÉ DANS SA CHAMBRE.

So à faire, en un mot, tout ce qui sera en son pouvoir pour que les colons rencontrent au Mexique un sort heureux et doux.

Chaque famille canadienne, désireuse d'entrer dans la colonie, devra apporter un capital d'environ cinq cents dollars pour payer ses frais de transport et subvenir aux besoins de la première année. Il est à conseiller qu'elle se pourvoie aux Etats-Unis avant le départ d'instruments aratoires et d'outils nécessaires au déboisement.

Voici, avant de terminer, un extrait du rapport d'un ingénieur compétent sur la qualité et les produits des terrains :

" Ces terrains, dit-il, se divisent en plaines et en collines. Ce sont aujourd'hui des forêts vierges remplies de bois précieux, mais susceptibles, tant à cause du climat extrêmement varié que de l'abondance des eaux, de recevoir immédiatement toutes les cultures et de donner deux et trois récoltes par an.

" Le maïs, le tabac, la banane, le café, l'orange, le citron, la canne à sucre, le riz, le coton, la vanille seront les produits les plus rémunérateurs de cette zone non moins riche que salubre.

" L'exploitation des bois précieux, facilitée par des voies fluviales avec Tampico, sera dès maintenant pour les colons une source de revenus. La ligne de chemin de fer, qui, avant deux ans, traversera la colonie fera de ce coin du Mexique un centre commercial de la plus haute importance et un foyer de travail et de vie."

Il serait superflu d'ajouter quelque chose à cet aperçu. Il suffit de dire qu'une nombreuse colonie de Français venue il y a quelques années des environs de Besançon, et établie non loin de là, dans un endroit nommé Jicaltepec ou St-Raphaël, n'a connu ni les regrets ni les déceptions. Elle a produit des millionnaires.

LOUIS PERRON.

LES TROIS QUESTIONS DE FRÉDÉRIC LE GRAND

Frédéric le Grand avait coutume, toutes les fois qu'un nouveau soldat paraissait au nombre de ses gardes, de lui faire ces trois questions : " Quel âge avez-vous ? Combien avez-vous de service ? Recevez-vous votre paye et votre habillement comme vous le désirez ?

Un jeune Français désira entrer dans la compagnie des gardes. Sa figure le fit accepter sur-le-champ ; mais il n'entendait pas l'allemand. Son capitaine le prévint que le roi le questionnerait dès qu'il le verrait, et lui recommanda d'apprendre par cœur, dans cette langue, les trois

réponses qu'il aurait à faire. Il les sut bientôt, et le lendemain Frédéric vint à lui pour l'interroger ; mais il commença par la seconde question et lui demanda : " Combien y a-t-il de temps que vous êtes à mon service ? "

— " Vingt et un ans," répondit le soldat.

Le roi, frappé de sa jeunesse, qui ne laissait pas présumer qu'il eût porté le mousquet si longtemps, lui dit d'un air de surprise : " Quel âge avez-vous ? "

— " Un an, sous le bon plaisir de Votre Majesté."

Frédéric, encore plus étonné, s'écria : " Vous ou moi avons perdu l'esprit."

Le soldat, qui prit ces mots pour la troisième question, répliqua avec fermeté : " L'un et l'autre, n'en déplaise à Votre Majesté.

— Voilà, dit Frédéric, la première fois que je me vois traité de fou à la tête de mon armée."

Le soldat qui avait épuisé sa provision d'allemand, garda pour lors un profond silence ; et, quand le roi, se tournant vers lui, le questionna de nouveau pour pénétrer ce mystère, il lui dit en français qu'il ne comprenait pas un mot d'allemand. Frédéric, s'étant mis à rire, lui conseilla d'apprendre la langue qu'on parlait dans ses Etats, et l'exhorta d'un air de bonté à bien faire son devoir.

UN ANNIVERSAIRE

Madame Pasveinard. — Oh, ma pauvre Louisa, j'ai pleuré toute la journée, hier.

Louisa. — Et pourquoi ?

Madame Pasveinard. — C'était hier l'anniversaire de notre mariage, et Henri m'a dit, dès le matin : " Il me semble bien qu'il m'est arrivé quelque chose de terrible à pareille date, mais je ne puis me rappeler ce que c'était ! "

UNE LANGUE INCONNUE

Georges (8 ans). — Dis, papa, qu'est-ce qu'une langue inconnue ?

Le père. — C'est la langue d'une femme silencieuse. (*Plus bas.*) Tu sais, Georges, tu n'as pas besoin de raconter à ta mère ce que je viens de te dire-là !

Pour coloniser, il ne suffit pas d'avoir le sol, du fer et de l'or, il faut de la tête, du cœur et des bras. — UN AFRICAÏN.

UNE APPARITION



Ce pauvre Bouleau était justement en train de raconter à ses amis, Muzodor, Boireau et Billentoc, une horrible histoire de revenant quand, au moment précis où la pendule sonnait minuit, la porte s'ouvre et un affreux fantôme, vêtu de blanc et tenant une lumière, se détache sur les ténèbres. (C'était madame Bouleau qui venait s'informer si Bouleau en avait encore pour longtemps avant de s'en venir coucher.)

SYMBOLE

Je dis à Goethe : " Maître, enseigne-moi la route
Paisible et lumineuse où l'homme doit marcher,
Je suis las de souffrir, je suis las de chercher,
Je voudrais un fanal à mon âme en déroute,

Et je voudrais, ainsi qu'un jeune agneau qui broute,
Sans s'occuper du loup que le bois peut cacher,
Être serein, garder mon cœur comme un rocher,
— Même lorsque j'entends sa robe qui fronfroute."

Alors Goethe pensif, me prenant par la main,
Me fit gravir un mont sur lequel, surhumain,
Un marbre se dressait, forme blanche et sévère,

Et là, j'eus à la fois un rire et un sanglot.
Cette statue était la Vénus de Milo,
Et ce mont, l'adorable et douloureux calvaire.

LUCIEN BARDES.

LE PREMIER AUTOMOBILE

Laripète, mon bon ami Laripète, avait toujours rêvé de fiacres automobiles; la semaine dernière, comme il était allé à New-York pour ses affaires, il en aperçoit un superbe qui passait gentiment et fièrement sur la 5^e Avenue.

— Mon rêve, fit-il, ... enfin... Cocher!... Eh cocher!...

— V'la, bourgeois.

— Au pont de Brooklyn et tâchez de passer dessus, au moins.

Puis il monta et attendit que la machine s'ébranlât...

— Eh bien... quand partons nous... Est-ce que les roues sont gelées, cocher de malheur?

Le malheureux automédon, tournait, retournait des roues, avançait des leviers, ouvrait des verroux. Rien!

— Dites donc, bourgeois, savez-vous comment on fait aller la mécanique pour partir? V'la l'instruction imprimée... là... voulez vous y regarder?

Laripète descendit de son siège, prit le carnet que lui tendait le cocher, assujétit son binocle et lut... Ah... oh... oh... Tirez la manivelle à gauche... bien! Puis, un demi à droite vers le centre...

— Mais c'est facile comme tout, voyons. Et remontant dans le véhicule, il commanda :

— Tirez la manivelle à gauche! Bien! Un demi tour à droite vers le centre! Là. Et le fiacre partit à une bonne allure.

— Ça roule! hurlait le cocher enthousiasmé.

— Ça roule! Ça roule! All right!! criaient les passants.

— Et Laripète, très digne, la main droite dans le parement de l'habit, le monocle vissé dans l'œil, ressemblait étonnamment à Napoléon Ier passant la revue de ses troupes devant les Pyramides.

— Eh... eh... cocher... cocher... je vous ai dit le pont de Brooklyn et vous allez sur un poteau télégraphique! Faites donc attention!

— Bon! voilà maintenant que nous écrasons les passants!... Cocher... cocher...

— Ayez pas peur, bourgeois, les roues sont en caoutchouc, ça ne fait de mal à personne.

— Mais nous sommes emballés, criait Laripète, pas rassuré du tout, en voyant que, sous les efforts du cocher pour le modérer, le char, au contraire, filait comme l'éclair...

— Mais, m'sieu, c'est la première fois que je conduis de ces saletés là... disait le cocher en levant les bras au ciel... Il est enragé, pour sûr...

— Nous allons vers le fleuve, hurlait Laripète dont les cheveux se dressaient sur la tête. Nous sommes perdus... Ah... un brave policeman se jette à la tête du cheval... non... du cocher... Trop tard... Aie...

Et le fiacre automobile qui contenait César et sa fortune fit un plongeon de 50 à 60 pieds dans les eaux noires de l'Hudson.

Il a été repêché de suite par un bateau traversier. Mais Laripète a juré qu'il ne remonterait jamais dans ces véhicules là.

PARISIEN.

BEAUCOUP DE MIEUX

Le docteur.— Madame est-elle mieux ce matin?

Le mari.— Oh, beaucoup mieux, docteur.

Le docteur.— Elle a bien dormi?

Le mari.— Non!

Le docteur.— Elle a éprouvé le besoin de manger?

Le mari.— Non!

Le docteur.— Je voudrais bien savoir alors pourquoi vous trouvez qu'elle est mieux?

Le mari.— Elle m'a dit ce matin toutes sortes de choses désagréables et elle contredit tout ce que je fais et dis.

ELLE SAVAIT CE QUI CONVENAIT

La dame de la maison (à une servante qui se présentait).— Je vous prendrais bien volontiers, mais je vous préviens d'une chose, c'est que mon mari, qui est colonel, est très difficile sur l'article de la table. Êtes vous certaine de pouvoir faire la cuisine qui lui conviendra?

La servante.— Oh! s'il est colonel, vous pouvez me prendre en toute sûreté, madame, mon fiancé appartient à l'armée et je sais parfaitement tout ce qui peut convenir à un soldat.

UN IMPATIENT

Lui.— Je viens de demander à votre père s'il pensait que nous pouvions nous marier le mois prochain et il m'a eu l'air vivement contrarié.

Elle.— Ah! qu'a-t-il donc dit?

Lui.— Il a dit qu'il voudrait bien savoir pourquoi l'on ne se mariait pas la semaine prochaine.

INDISPENSABLE A MONTRÉAL



Voici un de nos abonnés qui, pour son usage, a fait construire un petit appareil que nous recommandons à tous ceux qui ne se soucient pas de polir les trottoirs avec leur dos. C'est simple et de bon goût et indispensable à Montréal.

MAXWELL LE PILOTE

Le *Clydesdale*, capitaine Turner, avait quitté Glasgow chargé de quatre-vingts passagers qu'il transportait sur les côtes d'Irlande.

A son poste, le pilote Maxwell, ses yeux perçants fixés sur la mer comme si ce regard pouvait la sonder, donnait au timonier, de sa main droite levée, des ordres silencieux.

Le navire avait gagné le large et l'expérience du pilote était à ce moment à peu près inutile ; habituellement cependant il ne quittait guère le pont, mais ce soir-là, après avoir hoché la tête et aspiré l'air plusieurs fois d'un air soupçonneux, il descendit trouver le capitaine.

— Ne sentez-vous pas depuis quelques minutes une odeur de fumée ?

Turner inclina la tête affirmativement.

— Le feu ! dit-il en regardant Maxwell avec inquiétude.

— Dieu ait pitié de nous ! je le crois. Mais où ? Je n'ai aperçu aucun indice.

— Cherchons ! mais ne donnez pas l'alarme, peut-être est-ce une erreur.

Ils se séparèrent pour commencer chacun de son côté une minutieuse inspection des moindres coins du paquebot. Tout à coup un des passagers, qui probablement avait un peu plus que les autres l'habitude des voyages en mer, accourut précipitamment vers le capitaine et prenant son bras :

— Il y a dans l'air une odeur bizarre. Avez-vous remarqué ? Maintenant cela s'est presque dissipé, mais tout à l'heure, j'aurais juré que le feu était à bord.

Turner le regarda gravement :

— Chut ! oui, j'ai remarqué, dit-il à voix basse. Mais pour l'amour de Dieu, soyez calme ! Je suis en train d'explorer le navire ; si cela devenait sérieux, vous seriez prévenu à temps.

Le passager, en homme sensé, suivit ce sage conseil.

A la vérité, l'odeur inquiétante s'était, comme il l'avait remarqué, presque évanouie ; néanmoins le capitaine et le pilote descendirent jusqu'au fond de la cale pour s'assurer qu'il ne se préparait aucune catastrophe.

Vers onze heures du soir, Maxwell n'ayant absolument rien découvert, remonta prendre la barre. Le passager tranquilisé dormait profondément dans sa cabine, et le *Clydesdale* poursuivait sa marche rapide sur la mer sombre et calme, à la clarté des étoiles.

Le capitaine cependant n'avait pas cessé un seul instant ses recherches ; il lui semblait que l'air devenait de plus en plus lourd, de plus en plus chargé de fumée et d'une odeur de bois brûlé ; tout à coup une langue de flamme fit irruption à travers la paroi du roufle.

Turner court sur le pont, qui à cette heure était absolument vide de passagers, et se précipitant vers le pilote debout et immobile à son poste.

— Maxwell, que Dieu nous sauve ! Le roufle est en flammes !

— Faut-il regagner la côte ?

— Non, non ! nous sommes presque à moitié chemin, il vaut mieux aller en avant.

— Bien, dites de forcer les feux !

La silhouette sombre, rigide, du courageux pilote ressemblait à une statue de bronze.

La mauvaise réputation de la côte du pays de Galles, dangereuse même en de plus favorables conditions, avait décidé le capitaine à ne pas retourner en arrière ; mais au bout de quelques secondes Maxwell, comprenant que la longue distance qui s'étendait devant le navire était plus redoutable encore que les écueils de la côte, prit la responsabilité de changer de direction. Cependant ce mot terrible :

— Le navire est en feu ! circulait de bouche en bouche.

Les passagers effrayés se ruaient sur le pont et, courant à Maxwell, le pressaient de leur dire la vérité et si réellement il y avait quelque espoir.

— Arrière ! arrière, réfugiez-vous à l'extrémité du bateau ! leur criait-il.

Turner, qui revenait en courant de la chambre des machines, appuya ce commandement de toute son autorité, et bientôt la foule fut massée

pêle-mêle à l'avant. Le courant d'air causé par la marche rapide du vaisseau balayait toutes les flammes vers l'arrière, elles enveloppaient la haute stature du pilote comme d'un manteau de feu.

— Maxwell, vous ne pouvez rester là !... Venez, on va mettre les chaloupes à la mer ! cria le capitaine.

Mais l'héroïque pilote ne détourna même pas ses yeux fixés sur la sombre étendue d'eau qui séparait le navire de la côte de Galles ; il savait bien qu'on sauverait à peine la moitié de tous ces hommes en mettant à la mer toutes les embarcations.

— Fermez les soupapes ! cria-t-il.

L'équipage était tout entier occupé à la manœuvre des pompes, s'efforçant vainement de maîtriser les flammes. Secoué violemment par les trépidations de la machine surchauffée, le *Clydesdale* — un des navires les plus rapides de l'époque — volait sur les flots avec une vitesse incroyable. Et les flammes, la fumée, balayées avec une violence toujours croissante, voilaient presque constamment l'impassible figure de l'homme qui pouvait seul sauver le navire, qui le sauverait ou qui mourrait !

Désespérant maintenant de se rendre maître du feu, le capitaine et l'équipage pompaient sans une minute de trêve pour arroser continuellement l'endroit où se tenait Maxwell martyr de son devoir.

Il semblait cependant qu'il allait être forcé de quitter son poste, car le

feu avait gagné la cabine au-dessous de lui, et le plancher brûlant craquait sous ses pieds. A de rares intervalles, un coup de vent écartait le sinistre rideau flamboyant qui le masquait, et les passagers l'entrevoyaient à travers la fumée, manœuvrant la roue aussi froidement que s'il eût dirigé une excursion de vacances par un beau jour d'été.

De la côte on a aperçu le navire en feu, et ce terrible spectacle a attiré des centaines de personnes sur le rivage. Le danger, la lutte, la tentative désespérée, tout cela n'a pas besoin d'être expliqué, les flammes le disent avec une effrayante éloquence. Les plus expérimentés de ces gens de mer tiennent conseil sur les moyens de venir en aide aux incendiés ; ils vont parmi les roches jusqu'à une sorte de passage large d'environ douze mètres, entrée d'un petit port naturel bordé d'une plage sablonneuse où le navire pourrait échouer sans danger. Mais pourra-t-il atteindre la côte ? trouver ce passage ? Peut-il même être gouverné ?

Oui, il avance droit comme une flèche.

— Dieu soit loué, ils ont un pilote ! Cette exclamation vole de bouche en bouche.

On allume des torches, et ces nombreux fanaux aux mains de la foule massée de chaque côté de l'étroit canal, indiquent à Maxwell que là



Les passagers l'entrevoyaient à travers la fumée. (P. 9, col. 2.)

est le salut.

— C'est le *Clydesdale* ! crie quelqu'un dans la foule.

Les pieds de l'héroïque pilote sont à moitié brûlés, le navire tressaute sous l'effort de la machine surchauffée comme s'il allait éclater. Une minute sépare plusieurs centaines d'êtres humains d'une horrible mort. Cinq secondes passent ! dix ! douze ! C'est l'instant suprême ! Ne manqueront-ils pas le passage ? Une clameur de triomphe s'élève vers le ciel ! Le *Clydesdale* passe dans l'étroit canal avec un grondement de flammes et un bruit de tonnerre causé par la vitesse de la machine.

Les hautes flammes chassent de leur poste les porteurs de torches, massés sur les rochers, et le navire vient s'échouer sur le sable.

Les passagers sont enlevés et déposés à terre, avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, par les marins vaillants et adroits qui les guettaient avec tant d'angoisse. Personne n'est blessé, personne que le pilote, auquel tous doivent la vie.

En quittant le pont un homme s'écrie :

— J'ai laissé un coffre sur le pont, je suis ruiné si je le perds. Vingt livres à qui me le rapportera !

Les sauveteurs, occupés d'une besogne plus héroïque, ne prêtent aucune attention à cet appel. Mais Maxwell, qui traverse le pont en chancelant, fait quelques pas, d'une démarche incertaine, hésitante, comme celle d'un

agonisant, et, saisissant la poignée brûlante du coffre, le lance sur le rivage, laissant des lambeaux de sa chair collés au métal presque rouge. Alors ses pieds blessés refusent de le porter, il chancelle et tombe évanoui sur le pont.

On le porte à terre pendant que le propriétaire du coffre pleure d'attendrissement... et disparaît emportant la récompense promise.

Les cheveux, les habits de laine du pilote, avaient été soumis à une température telle, qu'ils tombèrent en poussière quand on voulut le déshabiller.

Il ne mourut pas cependant ; un médecin célèbre le soigna avec un dévouement, une science admirables, et cette guérison mit le sceau à sa réputation. Mais les muscles de Maxwell étaient desséchés sur ses os, ses cheveux étaient devenus gris et il ne pouvait marcher sans l'aide d'une canne. Sa part d'une souscription recueillie parmi les passagers et

distribuée à l'équipage, le fit vivre pendant quelques mois de repos forcé. Pauvre, il dut, dès que sa santé le lui permit, reprendre son ancien métier ; mais ses pieds abîmés étaient toujours faibles : il fit une chute et se fractura une côte.

La municipalité de Glasgow songea alors à lui accorder une petite pension en mémoire de son héroïque exploit.

Que l'on médite cette histoire : Maxwell a existé, l'homme au coffre aussi, malheureusement pour l'honneur de l'humanité.

Imité de l'anglais par C. DICKSON.

La chute des cheveux, soit par l'âge, soit par la maladie, peut être arrêtée et la chevelure redevenue luxuriante en se servant du Rénovateur des Cheveux, de Hall.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SIXIÈME PARTIE

XXI

(Suite)

Il entendait marcher, le bruit de portes qu'on entr'ouvre et qu'on ferme ; il lui avait même semblé percevoir des chuchotements venant d'une pièce voisine. Mais il n'y avait rien dans tout cela qui fût de nature à l'effrayer. D'ailleurs, le comte de Coulange était plein de bravoure, et même en face du danger il n'était guère accessible à la peur. Et puis, quelle crainte pouvait-il avoir ? N'était-il pas à Neuilly chez une femme du monde, une comtesse ?

Soudain, une porte qu'il n'avait point remarquée s'ouvrit du côté opposé à celle par laquelle il était entré, et un homme de haute taille, vêtu de noir, ayant le visage masqué, parut sur le seuil.

Eugène laissa échapper un cri de surprise et, d'un seul mouvement, se dressa sur ses jambes.

— Un homme, un homme masqué ! s'écria-t-il. Ah ! ça, mais où suis-je donc ici ?

L'homme avait refermé la porte.

— Vous le savez bien, répondit-il d'un ton narquois, en avançant dans la chambre, vous êtes chez la belle comtesse au domino rose.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

— Jeune homme, nous allons causer ensemble.

— Ah ! je comprends ! exclama Eugène, je suis tombé dans un guet-apens. Infamie !

— Permettez, cher monsieur, répliqua l'individu, vous êtes venu ici librement.

— Parce que naïf et crédule, je me suis laissé prendre au piège qu'on m'a tendu.

— Vous voulez faire allusion, sans doute, à la promesse qu'on vous a faite de vous dire ce que contiennent certains papiers. Prenez patience, monsieur, nous parlerons de cela tout à l'heure.

Le jeune comte haussa les épaules et eut un regard de mépris.

— Je commence par vous dire, reprit l'autre, que vous ne devez pas vous effrayer.

— Et moi je m'empresse de vous répondre que je n'ai pas l'habitude d'avoir peur.

— On peut avoir peur sans cesser pour cela d'être brave. Mais, je vous le répète, n'ayez aucun effroi, je n'en veux pas à votre vie.

— Alors, je comprends : c'est l'argent que j'ai sur moi, ma montre et les diamants qui attachent ma chemise que vous voulez. Alors, je suis dans une caverne de voleurs. Allons, dépouillez-moi vite, que je puisse m'éloigner de ce lieu où mon cœur se soulève de dégoût.

— Jeune homme, répondit l'individu, je n'en veux pas plus à vos bijoux qu'à votre vie...

— Enfin, que me voulez-vous ? s'écria Eugène avec impatience.

— Ne vous ai-je pas dit que nous allons causer ensemble ? Maintenant, si vous voulez bien, cher monsieur, notre conversation va commencer.

— Et s'il ne me plaît pas de vous écouter ?

— Vous m'entendrez quand même ; j'ai à vous dire certaines choses qui vous forceront à ouvrir les oreilles.

Eugène jeta un regard sur la fenêtre, du côté de la porte. L'homme devina sa pensée.

— Je dois vous prévenir, dit-il, que, pour le moment, vous êtes mon prisonnier, vous ne pourrez sortir d'ici qu'avec mon autorisation. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les portes sont fermées et gardées. Inutile de crier, d'appeler. Ce quartier, paisible l'été, est, l'hiver presque désert, surtout à cette heure de la nuit. Il ne passe pas de gendarmes sur le boulevard Bineau. Êtes-vous enfin disposé à m'écouter ?

— Non. Je ne veux pas entendre les paroles d'un homme qui se cache sous un masque, probablement parce qu'il a peur de montrer son visage en pleine lumière.

D'un mouvement brusque l'inconnu arracha son masque qu'il jeta sur le parquet.

— Eh bien, êtes-vous satisfait ? fit-il.

— Oui ; répondit Eugène.

Il regardait avec un mélange de curiosité et de dédain la face terreuse de l'individu, son front chauve couvert de rides profondes, sa barbe blanche et ses yeux éraillés, luisants, qui lançaient des éclairs fauves.

— Maintenant, que vous m'avez bien regardé, dit l'homme, vous devez être convaincu que vous ne me connaissez pas, que vous ne m'avez jamais vu. Comme vous le voyez, cher monsieur, je ne m'étais pas caché parce que je craignais de vous montrer mon visage.

Le comte de Coulange approcha un fauteuil de la table, s'assit tranquillement et dit :

— Je vous écoute.

— A la bonne heure, fit l'inconnu, voilà qui prouve que vous êtes brave.

Il resta un moment silencieux et prit :

— Monsieur le comte de Coulange, il s'agit d'une affaire que j'ai à vous proposer.

— Une affaire ?

— Un marché, le mot est plus juste.

— Je ne vois pas quelle affaire je puis traiter, quel marché je peux faire avec un homme que je ne connais pas.

— Oh ! pour ceci mon nom importe peu ; néanmoins, je veux bien vous dire que je me nomme Jacques Bailleul. On vous a parlé de papiers où se trouve un secret très précieux. On ne vous a point trompé, on vous a dit la vérité. Ces papiers existent, ils sont en ma possession ; c'est par un hasard des plus singuliers qu'ils sont tombés entre mes mains.

— On m'a dit aussi que ces papiers pouvaient empêcher un mariage.

— Le vôtre avec mademoiselle de Valcourt. On vous a dit la vérité.

— Non, non, répliqua le jeune homme avec force, c'est impossible, je ne vous crois pas ; aucune puissance humaine ne peut m'empêcher d'épouser mademoiselle de Valcourt.

— Alors, comment monsieur le comte de Coulange, qui est sensé, qui a l'habitude de réfléchir, de calculer, s'explique-t-il la lettre qu'il a reçue, la scène dans la loge, sa présence ici, en face d'un inconnu qui lui dit : J'ai en ma possession des papiers très précieux, lesquels renferment un secret qui, s'il est révélé, empêchera votre mariage ? Voyons, vous n'admettez pas que j'aie pris tant de peine à vous faire venir dans cette maison pour me donner seulement la satisfaction de vous regarder.

Ces paroles ne permettaient pas de réplique.

Eugène eut une sensation douloureuse et sa tête s'inclina sur sa poitrine. Mais, se redressant aussitôt :

— Vous pouvez parler, dit-il d'une voix ferme ; quelle chose épouvantable révèlent ces terribles papiers ?

— Doucement, doucement, n'allons pas si vite et procédons par ordre. Avant tout, cher monsieur, il faut que nous nous entendions...

— Oui, je comprends, l'interrompit Eugène, vous voulez me vendre ces papiers. Soit. A quel prix les estimez-vous ?

— Pour les posséder, pour anéantir le secret, le marquis de Coulange donnerait toute sa fortune.

Le jeune homme fit un bond sur son siège.

—Mais, continua l'individu, qui avait déclaré se nommer Jacques Bailleul, je m'empresse de vous dire que les papiers ne sont pas à vendre.

—Alors pourquoi m'avoir attiré ici ? Que me voulez-vous ! N'avez-vous pas parlé d'une affaire, d'un marché ?

—Parfaitement. Et c'est bien un marché que nous allons faire.

—Expliquez-vous donc.

—Ce que je veux faire acheter au comte de Coulange, c'est le secret ; ce que je veux lui vendre ensuite, c'est le silence qui sera gardé afin qu'il puisse épouser mademoiselle de Valcourt.

—Combien dois-je acheter le secret ? Combien vendez-vous votre silence ?

—Le secret vaut deux cent cinquante mille francs et le silence une pareille somme.

Eugène fit un mouvement brusque et laissa échapper une exclamation.

—Je ne me suis pas trompé, pensa-t-il, je suis réellement tombé entre les mains d'affreux scélérats.

Redevenant aussitôt maître de lui :

—Ce n'est pas donné, répliqua-t-il.

—Un comte de Coulange n'est pas un petit négociant, un petit propriétaire ou un petit rentier, reprit Jacques Bailleul, je ne demanderais certainement pas à l'un ou l'autre de ceux-ci ce que je peux exiger du comte de Coulange. J'ai fixé mes prix pour qu'ils soient en rapport avec votre fortune.

—Vous me croyez donc bien riche ?

—Dame, vous n'êtes pas pauvre, vous pouvez donner cinq cent mille francs plus facilement que beaucoup d'autres dix mille. Vous possédez au bord de l'Allier une terre magnifique, d'un grand rapport, qu'on appelle, je crois Chesnel. En outre vous avez à la Banque de France, tant en numéraire qu'en valeurs mobilières, environ deux millions. Vous voyez que je suis parfaitement renseigné. Il y a seize ou dix-huit mois que le marquis de Coulange vous a fait entrer en possession de cette fortune. C'est un legs que vous a fait en mourant une vieille tante du marquis, la duchesse de Chesnel-Tanguy. Donc, je considère que cinq cent mille francs pour vous sont une bagatelle.

Le jeune homme était stupéfié.

—Qui donc est cet homme ? se demandait-il. Comment peut-il être si bien instruit ?

—Eh bien, reprit Jacques Bailleul, reconnaissez-vous que la somme n'est pas exagérée ?

—Je n'ai pas à discuter, répondit Eugène froidement ; vous me faites une proposition, je suis libre, je pense, de l'accepter ou de la repousser.

—Oh ! parfaitement.

—Mais du moment qu'il s'agit d'un marché à faire entre nous, il me semble que je ne puis m'engager à payer le prix demandé par le vendeur avant de connaître la marchandise qui est à acheter.

Jacques Bailleul resta un moment silencieux, interrogeant du regard la physionomie du jeune homme. Mais Eugène savait admirablement se contenir ; il gardait son attitude calme et sur son visage pas un muscle ne s'irritait.

—Au fait vous avez raison, répondit l'homme, et je ne vois aucune inconvénient à vous livrer d'avance le secret.

—Eh bien, quel est ce secret si terrible ?

L'homme continuait à le regarder fixement.

—Cher monsieur, dit-il d'une voix qui sonna comme un cuivre, vous n'êtes pas le fils du marquis de Coulange.

XXII

Eugène sentit une douleur aiguë, comme si une lame eut traversé son cœur.

Il se dressa, pâle comme un mort, le regard chargé d'éclairs, frémissant de la tête aux pieds.

—Vous mentez, vous mentez ! exclama-t-il d'une voix vibrante, vous êtes un misérable, un lâche, un infâme !... Vous insultez une femme, la marquise de Coulange, ma mère !

Les poings fermés, menaçant, la fureur dans les yeux, il était prêt à bondir sur Jacques Bailleul.

Celui-ci tira de dessous son vêtement un poignard qu'il posa sur la table.

—Votre couteau de bandit ne m'épouvante pas, vous pouvez m'assassiner ! cria le jeune homme hors de lui ; mais vous ne m'empêchez pas de vous dire que vous êtes un lâche et un infâme coquin !

L'homme se contenta de hausser les épaules.

La colère d'Eugène s'apaisa subitement. Il joignit les mains et, regardant le ciel :

—Oh ! ma mère, ma noble mère, dit-il avec un sanglot dans la voix, c'est vous, une sainte, qu'un misérable ose insulter devant moi !

—D'abord, jeune homme, dit Jacques Bailleul d'un ton rude, je

n'ai pas insulté la marquise de Coulange ; c'est vous qui vous êtes imaginé cela. Comme vous le dites, elle peut être une sainte, je n'ai aucune raison pour prétendre le contraire. Quand vous serez plus calme et mieux en état de m'écouter...

—Parlez, parlez ! l'interrompit Eugène avec violence.

—Voyons, qu'avez-vous supposé ? Que j'accusais la marquise de Coulange d'avoir eu un amant duquel vous seriez né ? Mais je n'ai pas dit cela du tout. Vous avez mal interprété mes paroles. Je vais tâcher de me faire mieux comprendre : vous n'êtes pas le fils du marquis de Coulange et vous n'êtes pas davantage le fils de la marquise de Coulange !

Le jeune homme poussa un cri sourd ; ses bras tombèrent lourdement, et, livide, la sueur au front, les yeux hagards, démesurément ouverts, il resta immobile, comme foudroyé.

—Voilà le secret, cher monsieur, continua Jacques Bailleul, je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, n'est-ce pas, combien il est précieux pour moi et terrible pour vous.

—Je... je ne suis pas... leur fils ! balbutia Eugène d'une voix étranglée, se parlant à lui-même. Mais cela n'est pas, cela n'est pas ! s'écria-t-il en regardant autour de lui avec égarement ; oui, c'est une imposture, une monstrueuse machination !

Et se tournant brusquement vers Jacques Bailleul :

—Mais avouez, avouez donc que vous mentez !

—Vous n'êtes pas le fils du marquis et de la marquise de Coulange.

—Je ne vous crois pas ; où est la preuve ?

—Vous oubliez qu'il y a des papiers.

—Ah ! oui, les papiers, où sont-ils ? Existents-ils seulement, ces fameux papiers ? Et quand même, ils sont faux, ils ont été fabriqués par quelqu'un, par vous, peut-être...

Jacques Bailleul frappa deux coups dans ses mains.

Aussitôt une petite porte s'ouvrit, et un homme masqué se montra dans l'encadrement.

—Le manuscrit ? dit Jacques Bailleul.

L'homme masqué s'éloigna et reparut presque aussitôt, tenant dans sa main un cahier ayant une couverture bleue. Silencieux, il s'approcha de la table, posa le cahier devant son compère, puis sortit de la chambre dont la porte se referma. Alors Jacques Bailleul reprit la parole.

—Les papiers existent-ils, dit-il, les voilà ; il vous reste à savoir si c'est là l'œuvre d'un faussaire.

Il ouvrit le manuscrit à une page qui avait été marquée à l'avance par une corne.

—Pour plusieurs raisons, continua-t-il, je ne vous mets pas ce cahier en mains ; mais approchez-vous et vous verrez.

Machinalement, Eugène s'avança. Ses yeux tombèrent sur le manuscrit ouvert. Aussitôt il se rejeta en arrière, en sursautant, comme si une bête venimeuse l'eût piqué.

—L'écriture de ma mère ! exclama-t-il affolé.

—Non, pas de votre mère, mais de la marquise de Coulange.

—Ah ! c'est à devenir fou ! s'écria Eugène en serrant sa tête dans ses mains crispées ; c'est un rêve horrible que je fais !

—Non, vous êtes bien éveillé. Allons, continua-t-il avec un accent demi-railler, lisez cette page, cette page seulement, et vous apprécierez la valeur de ma marchandise.

Le jeune homme se rapprocha, se pencha sur le manuscrit et lut avidement.

Soudain, il se redressa en poussant un cri rauque. Il avait la figure décomposée et le regard d'un insensé.

—Un enfant volé, introduit par fraude dans la maison de Coulange ! murmura-t-il d'une voix qui ressemblait à un râlement... Et c'est moi, c'est moi !...

Il était haletant, de grosses gouttes de sueur tombaient de son front et coulaient sur son visage.

Jacques Bailleul frappa de nouveau dans ses mains. L'homme masqué reparut. Il avait évidemment deviné pourquoi on l'appelait, car il apportait un petit paquet enveloppé dans un madras. Sur un signe de son complice il se retira. Jacques Bailleul avait pris le paquet. Il l'ouvrit.

—Tenez, dit-il à Eugène, voici les langes que vous portiez le jour où vous êtes entré un matin, secrètement, au château de Coulange. Regardez ; un petit bonnet, une brassière, une petite chemise...

Eugène se précipita sur ces objets, les prit dans ses mains fiévreuses, tremblantes, les tourna et les retourna, en les regardant comme un condamné à mort regarde l'instrument de son supplice. Puis, jetant les langes sur la table, il fit quelques pas en arrière en chancelant sur ses jambes. Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine et il s'affaissa sur un siège, lourdement, comme une masse qui tombe.

—Naturellement, reprit Jacques Bailleul, la marquise de Coulange sait que vous n'êtes pas son fils ; il n'en est pas de même du marquis... Oh ! lui, il n'a jamais eu le moindre doute à cet égard. Il vous croit son fils et voit en vous l'héritier de son nom et de sa fortune. Comment est-on parvenu à le tromper ? Pourquoi la mar-

quise a-t-elle gardé le silence jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant plus de vingt-et-un ans ? Tout cela est écrit là, de la main de madame de Coulange. Je vous l'ai dit tout à l'heure, tout cela est une histoire qui serait longue à raconter. Du reste, que vous importe de la connaître ? Ce qu'il est important que vous sachiez, je vous l'ai dit et vous l'avez lu là, sur cette page.

Comme s'il avait eu le temps de réfléchir et de prendre une résolution virile, Eugène se redressa brusquement. Il sortait de sa torpeur, de son écrasement.

—Comment ce manuscrit est-il tombé entre vos mains ? demanda-t-il.

—Je crois vous l'avoir dit déjà : c'est tout simplement le hasard qui m'a fait faire cette heureuse trouvaille.

—Ce manuscrit, écrit tout entier de la main de madame la marquise de Coulange, dit-il, qui sont mes parents ou tout au moins quelle est la femme qui m'a mis au monde ?

—Rien de positif.

—Pourtant, puisque je suis un enfant volé, on m'a pris quelque part à quelqu'un ?

—Sans aucun doute. D'après ce que raconte le manuscrit, vous devez le jour à une pauvre femme abandonnée. On vous aurait enlevé à votre mère quelques heures après votre naissance. Alors votre mère est devenue folle et est morte peu de temps après. Le manuscrit ne dit que cela, ce qui indique que la marquise ne savait pas autre chose.

Deux grosses larmes avaient jailli des yeux d'Eugène et descendaient lentement le long de ses joues.

Jacques Bailleul poursuivit :

—Je puis vous dire, si cela peut vous intéresser, que ce manuscrit est une sorte de confession que la marquise de Coulange fait à son mari, dans le cas où la mort serait venue la surprendre. Ce n'est donc qu'après son décès que le marquis devait prendre connaissance des faits. Comment le manuscrit est-il sorti des mains de la marquise ? Je n'en sais rien et je n'ai pas à m'en préoccuper. Il est déjà ancien ; il y a quatorze ou quinze ans qu'il a été écrit. Comme vous le voyez, je suis aussi explicite que possible. Qu'avez-vous encore à me demander ?

—Rien !

—Je n'ai pas besoin d'appuyer davantage sur le danger de votre situation ; ce danger ressort des faits que vous connaissez maintenant. Pour les raisons qui lui ont fait garder le silence jusqu'à présent, la marquise de Coulange continuera à se taire ; le secret restera enfermé au fond de son cœur, son mari ne saura jamais rien. Vous êtes aujourd'hui comte de Coulange ; plus tard, vous partagerez avec celle qui se croit votre sœur l'héritage du marquis et vous serez marquis de Coulange. Je vous en donne l'assurance, vous n'avez rien à redouter de la marquise ; elle vous a adopté, elle ne touchera pas à votre position. Il ne vous reste donc, pour être absolument tranquille et pouvoir dormir sur vos deux oreilles qu'à acheter mon silence. Si vous le voulez bien nous allons conclure...

—Quoi ?

—Ah ! ça, à quoi pensez-vous donc ? Vous avez l'air de sortir d'un rêve. Ne sommes-nous pas en présence pour faire un marché ?

—Ah ! c'est vrai, un marché, fit Eugène.

Et un sourire singulier glissa rapidement sur ses lèvres.

—Je vous ai fait connaître mes conditions, reprit Jacques Bailleul, vous savez ce que vaut mon silence, c'est cinq cent mille francs qu'il me faut.

Le jeune homme se leva et se rapprocha de la table près de laquelle il resta debout les bras croisés. Il avait repris sa force et toute son énergie.

—Voyons, reprit l'autre, quelle somme avez-vous à la Banque de France ?

—Je n'ai rien à la Banque de France, répondit Eugène d'un ton froid.

—Alors votre argent et vos valeurs sont en dépôt dans une autre caisse.

—Je n'ai de l'argent et des valeurs nulle part.

Jacques Bailleul tressaillit et un sombre éclair traversa son regard.

—Dites donc, fit-il d'une voix sourde, que signifie cette plaisanterie ?

—Je ne plaisante jamais, répondit Eugène.

—Si, vous vous moquez de moi quand vous dites que vous n'avez nulle part de l'argent ou des valeurs.

—C'est pourtant la vérité.

Jacques Bailleul frappa violemment sur la table.

—Jeune homme, prenez garde ! s'écria-t-il.

Et il lança à Eugène un mauvais regard.

Celui-ci répondit par un sourire de mépris.

—Vous savez bien, jeune homme, que je suis parfaitement renseigné, reprit Jacques Bailleul, en cherchant à paraître calme : lorsque le marquis de Coulange vous a mis en possession du legs

de la duchesse de Chesnel-Tanguy, les quinze cent mille francs de valeurs mobilières de ce legs étaient à la Banque de France. Où sont maintenant ces valeurs ?

—Toujours à la Banque de France, seulement elles ne sont plus à moi.

—Hein ? je ne comprends pas !

Eugène se redressa fièrement, et, une flamme dans le regard, il répondit :

—C'est pourtant bien facile à comprendre ; la duchesse de Chesnel-Tanguy a fait un legs au fils du marquis de Coulange ; or, le marquis de Coulange n'ayant pas de fils, le legs n'avait aucune raison d'être, il n'existe plus !

—Qu'est ce qu'il dit là ? Voyons, jeune homme, est-ce que vous êtes fou ? Que signifient ces paroles ?

—Que je ne possède rien, ni argent, ni terre, répondit Eugène d'une voix grave ; il n'y a plus de comte de Coulange ; celui qui est devant vous n'est plus qu'un inconnu, un malheureux qu'on a pris à sa mère, un enfant volé !...

Jacques Bailleul devint très pâle. D'un seul mouvement il se dressa sur ses jambes.

—Voyons, voyons, ce n'est pas sérieux, ce que vous dites ! s'écria-t-il.

—Ah ! ça, mais pour qui donc me prenez-vous ? répliqua le jeune homme d'une voix éclatante ? Me supposez-vous assez infâme pour garder un nom qui ne m'appartient pas, une fortune à laquelle je n'ai aucun droit, pour devenir un voleur, en achetant le silence que vous voulez me vendre ?... Ah ! je n'ai pas tout perdu : il me reste l'honneur !...

Jacques Bailleul était stupéfié. La foudre tombant à ses pieds n'aurait pas produit sur lui un effet plus terrible.

A ce moment, les deux portes de la chambre s'ouvrirent et deux hommes masqués entrèrent, celui qui s'était montré deux fois et un autre.

Soudain, la figure de Jacques Bailleul prit une expression hideuse ; son regard avait quelque chose de féroce. Le misérable ne pouvait plus en douter, l'affaire était manquée. Une rage horrible grondait dans sa tête. Cependant il parvint à contenir sa fureur.

—Ainsi, dit-il, d'une voix sifflante, vous repoussez ma proposition ?

—Avec indignation, avec dégoût !

—Vous n'aimez donc pas mademoiselle de Valcourt.

—Je l'aime de toutes les forces de mon âme !

—Vous savez qu'elle ne sera pas votre femme.

—Je le sais. Je ne suis pas digne d'elle, elle ne me reverra jamais !

—Jeune homme, pendant qu'il en est temps encore, réfléchissez.

—Toutes mes réflexions sont faites. Je n'ai plus rien à vous dire. Ai-je maintenant le droit de m'en aller ?

Cette fois, la fureur de Jacques Bailleul éclata comme une bombe.

—Ah ! tu veux t'en aller, avec mon secret ! hurla-t-il. Tu ne sortiras pas d'ici... Maintenant, c'est ta vie qu'il me faut.

Les yeux s'étaient injectés de sang, il avait de l'écume plein la bouche, son regard était effrayant. Ce n'était plus un homme, mais une bête féroce. Il était horrible.

Il s'empara de l'arme qu'il avait posée sur la table, bondit sur le jeune homme comme un tigre sur sa proie, en poussant une sorte de rugissement, le saisit à la gorge et leva le poignard pour le lui plonger dans la poitrine.

XXIII

Eugène n'avait pas cherché à éviter son féroce adversaire. Pâle, frémissant, il était resté immobile, prêt à recevoir la mort.

Rapide comme l'éclair, l'un des hommes masqués s'était élancé sur son complice et l'avait empêché de frapper en arrêtant son bras.

Celui-ci recula, en faisant entendre un grognement qui n'avait rien d'humain.

—Il ne fallait pas l'empêcher de me tuer, dit tristement Eugène, en s'adressant à son libérateur masqué ; allez, je ne tiens guère à ma vie... pour ce qu'elle vaut maintenant !...

L'homme s'approcha de son camarade masqué et lui dit quelques mots à l'oreille. Alors ce dernier fit signe à Eugène de le suivre. Tous deux sortirent de la chambre, l'homme masqué ayant dans la main une bougie. Ils suivirent un couloir étroit au fond duquel l'inconnu ouvrit une porte. Puis mettant la bougie dans la main d'Eugène, d'un geste impérieux il lui ordonna d'entrer. Le jeune homme pénétra dans la pièce ouverte devant lui. Aussitôt, la porte fut fermée et il entendit le bruit de la clef tournant dans la serrure.

—Tout n'est pas fini, se dit-il, ils m'ont enfermé ici pendant

qu'ils vont délibérer sur mon sort. Puisqu'ils ne veulent pas m'assassiner, que vont donc faire de moi ces trois misérables ?

Attendez ! soupirez-t-il.

Il posa la bougie sur un guéridon et se laissa tomber sur un siège.

Les trois hommes causaient ou plutôt se disputaient dans la chambre où la scène que nous venons de raconter s'était passée. La fureur de Jacques Bailleul n'était pas encore calmée.

Le lecteur n'a pas oublié, sans doute, que ce nom de Jacques Bailleul était celui qu'avait Sosthène de Perny lors de son retour en France. Est-il besoin de dire que les deux hommes masqués étaient José Basco et Armand Des Grolles ? On a également deviné que la dame au domino rose n'était autre que la soi-disant baronne de Waldreck, laquelle avait déjà joué, précédemment, auprès de Maximilienne, le rôle d'une comtesse polonaise, dame de charité.

Sosthène arpentait la chambre à grands pas, frappant du pied, grognant, gesticulant. Il s'arrêtait à chaque instant pour se retourner vers ses complices et leur crier, en agitant ses bras comme un insensé :

— Je voulais le tuer ! Je voulais le tuer !

Cela dura plus de dix minutes. Enfin, il cessa de bondir sur le parquet. Il se rapprocha du Portugais et lui dit d'une voix creuse :

— Voilà ! tout est perdu ! Ah ! si seulement vous ne m'aviez pas empêché de lui enfoncer ma lame dans la gorge.

— Mais insensé que vous êtes, vous ne comprenez rien quand la colère vous aveugle ? Si vous aviez fait cela, vous nous auriez mis dans un joli pétrin. Demain, toute la police eût été à nos trousses, et tout serait réellement perdu. C'est vous qui avez voulu faire cette tentative ; mais je connais le comte de Coulange, je craignais son insuccès. Voilà ce qu'on peut appeler une fausse manœuvre, une grande maladresse. Maintenant, il s'agit de la réparer.

— Mais il connaît le secret ! Que va-t-il faire ? dit de Perny. Il y aura sûrement un éclat à l'hôtel de Coulange, et mon excellente sœur devinera que je suis à Paris.

— Eh bien après ?

— Ainsi, vous ne voyez à cela aucun danger ?

— Aucun.

— Vous êtes étonnant, José ?

— D'abord, je crois que votre sœur vous chercherait longtemps avant d'aller vous dénicher sur la butte Montmartre. Ensuite le comte de Coulange n'a reconnu ni Des Grolles, ni moi.

— Si l'on vous cherche, tant mieux, à condition que vous resterez bien caché. Pendant ce temps je profiterai de l'effet produit par votre sottise de cette nuit pour dégager notre véhicule embourbé. Le comte de Coulange fera un coup de sa tête, j'en suis convaincu. Que se passe-t-il ? Je ne peux pas le deviner. Mais ce qui arrivera ne saurait changer en rien la situation du comte de Montgarin. Mlle de Coulange, l'aime, elle l'épousera.

— Mais l'argent nous manque ! s'écria Sosthène !

— Oh ! il faudra bien que j'en trouve.

— Comment ?

— En cherchant, répondit sourdement José. Mais, continua-t-il, il n'est pas loin de quatre heures du matin, et, avant de rentrer chez moi, je tiens à faire une seconde apparition au Bal de l'Opéra. Nous n'avons plus rien à faire ici, décampons.

— Et le comte de Coulange ? demanda Sosthène.

— Des Grolles sait ce qu'il y a à faire, répondit José. Nous n'avons plus une minute à perdre, allons vite, partons.

Sosthène prit le manuscrit de la marquise et autres objets qui étaient sur la table, et l'un derrière l'autre, les trois bandits sortirent de la chambre.

Au bout d'une demi-heure d'attente qu'il avait employée à faire de douloureuses réflexions, Eugène, n'entendant plus aucun bruit, se leva et fit le tour de la pièce transformée en une prison pour la circonstance. C'était une pièce de réduit, assez malpropre, sans cheminée, n'ayant pour tous meubles qu'une chaise et le guéridon sur lequel il avait placé sa lumière. Ce cabinet n'avait pas deux ouvertures ; la porte et un trou carré, bouché par une vitre et dondant sur le jardin.

Eugène ne doutait pas que la porte ne fût fermée ; cependant il essaya de l'ouvrir. Mais après quelques efforts inutiles, il s'approcha de l'ouverture.

Le trou n'était pas grand ; mais à la rigueur, sauf à s'écorcher un peu la peau, un homme mince y pouvait passer. Eugène venait de penser à cela, lorsqu'il s'aperçut que le trou avait un barreau de fer.

— Oh ! oh ! fit-il, suis-je réellement dans une prison ?

Il revint près de la porte et la toucha de la main.

— Main non, reprit-il, cette porte est mince et facile à briser.

A peine avait-il prononcé ces mots que, derrière lui, la vitre vola en éclats, et un objet tomba au milieu du cabinet en rendant un bruit métallique.

Eugène regarda. C'était une clef. Probablement la clef de la

porte. Il la ramassa, la mit dans la serrure, la fit jouer et la porte s'ouvrit.

— Je comprends, murmura-t-il, la maison est abandonnée.

Il prit le bougeoir pour s'éclairer jusqu'au rez-de-chaussée, et il sortit de la maison, puis du jardin par la petite porte du boulevard, qu'il trouva entr'ouverte. Bien qu'il eût hâte de s'éloigner, il prit cependant le temps de regarder au-dessus de la porte et sur les pilastres de la grille. Il n'y avait pas de numéro.

— N'importe, se dit-il, si c'est nécessaire je saurai bien retrouver cette maison.

Il enfonça son chapeau sur sa tête, serra son pardessus contre lui et partit au pas gymnastique. Dès qu'il fut rentré dans Paris, son pas se ralentit. Il continua à marcher, allant droit devant lui, la tête baissée, absorbé dans mille pensées incohérentes, bizarres que faisait naître le trouble de son esprit.

Eugène traversa la place de la Concorde, s'arrêta à l'entrée du pont, et se demanda :

— Que vais-je faire ?

L'air du matin était froid ; il gelait. Eugène, pourtant, ne sentait pas la froidure ; il est vrai que tout son sang était en ébullition.

Pendant un instant il prêta l'oreille aux rumeurs sourdes et lointaines qui sortaient du centre de Paris, principalement du côté des Halles. Sous la lumière du gaz les balayeurs silencieux achevaient le nettoyage des rues.

Le bruit des camions, répercuté par les échos, ressemblait à un formidable grondement. En même temps, Eugène entendait le clapotis de l'eau sous les arches du pont.

— Oui, murmura-t-il, répondant à une de ses pensées, j'ai bien fait de lire la lettre, d'aller au rendez-vous qui m'était donné à l'Opéra et de me laisser conduire dans la maison d'où je sors. Je voulais savoir, je sais... Ah ! je ne sais pas qui je suis ; mais je sais ce que je ne suis plus !... C'est épouvantable, horrible... Autour de moi se creusent d'effroyables abîmes ! Je me le demande encore, que vais-je faire ? Ai-je le droit de rentrer là, ou je suis un étranger ? Et depuis près de vingt-deux ans je les appelle mon père, ma mère, ma sœur... depuis près de vingt-deux ans, je porte un nom qui ne m'appartient point...

Je suis le fils d'une pauvre femme abandonnée, comme cela arrive souvent, par un misérable !... Quelle destinée pour la mère, quel triste sort pour l'enfant !... Au moins elle ne souffre plus, elle ; elle est devenue folle et elle est morte !... Oh ! ma pauvre mère ! Pourquoi ? Parce qu'elle l'aimait et qu'elle n'a voulu ni l'abandonner ni le vendre. Voilà. Elle n'avait que son enfant pour la consoler dans son malheur et on le lui a volé ! Il fallait un enfant, un fils à la noble maison de Coulange. Mais c'est un crime monstrueux qu'on a commis ! Oh ! madame la marquise !

Ah ! malheureux ! s'écria-t-il, en se frappant la poitrine, j'accuse ma bienfaitrice, la femme que j'honore, que je vénère et respecte le plus, celle que tout à l'heure je défendais et appelais une sainte ! Non, non, je ne veux pas avoir cette pensée. Où il y a la bonté et la grandeur, il ne faut pas chercher la cruauté et la bassesse. Mais quel est donc cet horrible mystère ?

Sa tête s'inclina sur sa poitrine et, pendant quelques minutes, il pleura silencieusement.

Il pensait à son brillant passé, qui n'était plus qu'un rêve, à tous ceux qu'il aimait : le marquis, la marquise, Maximilienne, Emmeline, à madame Louise encore ; aussi à la pauvre morte qui l'avait mis au monde.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas tué ? reprit-il d'un ton navrant. Quel service ils m'auraient rendu !

Il se tourna du côté de l'eau et regarda les petits flots qui semblaient courir les uns après les autres.

— L'oubli est dans la mort, prononça-t-il tristement, et la mort est là, ouvrant ses bras au fond de ce gouffre. Je ferais peut-être bien d'aller lui dire :

— Prends-moi !

Il tressaillit.

— Non, murmura-t-il, le suicide est une lâcheté ! Puisqu'il le faut, je souffrirai. Est-ce que ma mère n'a pas souffert, elle !...

Alors il se demanda s'il lui était permis de s'éloigner de l'hôtel de Coulange, de disparaître sans avoir revu le marquis, la marquise et Maximilienne. Certes, il ne pouvait douter de la sincère affection de ces trois personnes. Quelle inquiétude pour elles, s'il quittait Paris, la France, comme il en avait l'intention, sans les prévenir ! Et puis, sous peine d'être un monstre d'ingratitude, ne devait-il pas au moins remercier le marquis de ce qu'il avait fait pour lui ?

Il comprit qu'il devait rentrer à l'hôtel de Coulange.

Mais tout à coup, il lui vint une autre pensée. Ce manuscrit, dont on lui avait fait lire seulement une page, avait-il été réellement écrit par la marquise de Coulange ? Sans doute, il avait reconnu l'écriture ; mais n'existait-il pas des faussaires habiles imitant parfaitement toutes les écritures ? enfin les trois misérables auxquels il avait eu affaire n'étaient-ils pas capables d'avoir imaginé cette ignoble coquinerie, comptant qu'il serait aussi infâme

qu'eux, et que, pour conserver le nom de Coulange et épouser mademoiselle de Valcourt, il n'hésitait pas à acheter leur silence cinq cent mille francs ?

Eugène s'étonna que cette idée ne lui fût pas venue plus tôt.

Plus il l'examinait, la creusait, plus elle lui paraissait admissible. D'ailleurs elle lui fournissait une explication très-nette, tandis que s'il ajoutait foi à l'histoire de l'enfant volé, il se trouvait en face d'un mystère impénétrable.

Peu à peu, en consultant sa raison et en interrogeant tous ses souvenirs, il arriva à sa convaincre qu'on lui avait tendu, avec une audace rare, un piège dans lequel on espérait qu'il se laisserait prendre naïvement.

Aux premières lueurs de l'aube, comme les boutiques commençaient à s'ouvrir dans les rues, Eugène rentra à l'hôtel de Coulange.

A midi, comme d'habitude, trois coups de cloche annoncèrent le déjeuner.

Tout en rentrant, Eugène s'était mis au lit. Mais n'ayant pu dormir, il s'était levé à dix heures. Il vit dans une glace ses yeux battus et l'altération de ses traits. Il ne pouvait paraître ainsi devant le marquis et la marquise. Il pensa qu'un bain ferait disparaître les traces de fatigue de l'horrible nuit. Il descendit dans la salle de bains où il resta une heure. Ensuite il remonta chez lui et constata avec satisfaction que sa grande pâleur avait à peu près disparu et que ses yeux, moins rouges, avaient repris leur expression ordinaire. Il se jeta sur une chaise. Le son de la cloche l'arracha à ses pensées.

Il se regarda dans une glace, passa sa main sur son front pour relever ses cheveux et se rendit dans la salle à manger où il arriva le dernier.

Gabrielle était là. La marquise, qu'elle était venue voir le matin, l'avait retenue.

On se mit à table. Le repas fut presque silencieux.

Gabrielle observait Eugène à la dérobée. Elle avait tout de suite remarqué qu'il n'était pas comme à l'ordinaire, bien qu'il fit de grands efforts pour paraître gai. A son tour elle devint triste et inquiète. Une mère est toujours prompte à s'alarmer.

— Il a quelque chose, se disait-elle.

— Eugène, dit le marquis, tu es bien silencieux aujourd'hui ; est-ce que tu ne nous dis rien ?

— Que voulez-vous que je dise, mon père ?

— Il me semble pourtant que tu as quelque chose à nous raconter. Tu pourrais, par exemple, continua le marquis en souriant, nous dire s'il y avait beaucoup de monde au bal de l'Opéra et quelles ont été tes impressions.

Eugène rougit jusqu'aux oreilles.

— Mon père, balbutia-t-il, vous savez donc ?...

Le marquis se mit à rire. La marquise et Maximilienne ne cherchaient pas à cacher leur surprise.

— Ainsi, reprit M. de Coulange, c'est bien au bal de l'Opéra que tu es allé. Je l'ai deviné en te voyant rentrer ce matin à six heures ; car je me suis dit aussitôt : c'est là seulement qu'il peut avoir passé la nuit. Ah ! ah ! tu ne te doutais pas que j'étais levé à six heures.

— Comment, Eugène, tu es allé au bal de l'Opéra ? dit Maximilienne.

— Oui.

— Oh ! le vilain cachottier, fit la jeune fille en souriant.

— Tu as raison, Maximilienne, dit le marquis, c'est un cachottier ; gronde-le, non point parce qu'il est allé au bal de l'Opéra, mais parce qu'il ne voulait pas qu'on connût sa petite escapade.

— Il faut que vous sachiez, cher père, qu'Eugène avait déclaré à M. de Montgarin, devant maman et moi, qu'il n'irait pas au bal de l'Opéra.

— La curiosité lui est venue à la dernière heure.

— C'est vrai, mon père, c'est au dernier moment que j'ai changé d'idée.

— Enfin, reprit le marquis, t'es-tu amusé ?

— Non ; mon père.

— Cela ne me surprend point : il n'y a que certaines gens qui s'amusent dans ces sortes de fêtes.

Et ce fut tout. On parla d'autre chose.

A une heure et demie le marquis se leva. Il avait commandé sa voiture. Il allait sortir avec Maximilienne.

— Viens-tu avec nous ? demanda le marquis à Eugène.

— Non, mon père, je ne sortirai pas aujourd'hui.

— Je comprends, tu as besoin de te reposer.

Le marquis et sa fille partirent. Eugène laissa la marquise et Gabrielle causer ensemble. Au bout d'une demi-heure, celle-ci se retira. La marquise resta seule dans son boudoir.

Eugène guettait sans doute le départ de Gabrielle, car elle était à peine sortie de l'hôtel qu'il frappa à la porte du boudoir.

— Comment, c'est toi, Eugène ? fit la marquise en se retournant.

— Comme tu as l'air solennel ! Voyons, est-ce une confidence que tu as à me faire ?

— Oui, ma mère, une grosse confidence.

— Eh ! bien, je t'écoute. Mon Dieu, me voilà déjà inquiète !

Le jeune homme étouffa un soupir.

— Ma mère, fit-il, après m'avoir entendu déclarer qu'il ne me plaisait point d'aller au bal de l'Opéra, vous avez été étonnée en apprenant tout à l'heure que j'y suis allé.

— En effet, mon ami. Mais comme l'a dit ton père, c'est une curiosité naturelle.

— Oui, c'est la curiosité qui m'a poussé ; mais, pas celle dont mon père a voulu parler. Ma mère, je suis allé à un rendez-vous qu'on m'a donné à l'Opéra. Hier matin, une vieille femme m'arrêta dans la rue et, mystérieusement, me remit une lettre, la voici. Lisez, ma mère.

La marquise prit le papier qu'Eugène lui tendait déplié, et lut rapidement.

Le jeune homme s'aperçut qu'elle pâlisait.

— Eugène, dit-elle vivement d'une voix émue, tu sais bien que le bonheur d'Emmeline et le tien ne courent aucun danger ; tu as eu tort d'aller à ce rendez-vous d'un inconnu.

— Peut-être, ma mère. D'abord, j'ai pensé comme vous et j'ai hésité ; mais la curiosité l'emporta. Je trouvais l'aventure piquante, singulière ; je ne pus résister au désir de voir, de savoir...

— Qui as-tu trouvé à l'Opéra ? Un homme ?

— Non, une femme en domino rose, dont je n'ai pu voir la figure parce qu'elle était masquée.

— Une folie de carnaval ! fit la marquise.

— Ma mère, c'est plus sérieux que cela.

— Enfin, que s'est-il passé entre toi et cette femme ?

Ici, Eugène raconta assez exactement la scène de la loge.

— Et tu t'es laissé entraîner par cette femme ! exclama la marquise, dont l'inquiétude augmentait visiblement...

— Oui. Mais ce n'est pas précisément le domino rose qui m'entraînait ; c'est une force irrésistible qui me poussait. Je suivis donc la femme masquée, reprit le jeune homme. Elle avait une voiture qui l'attendait à quelques pas de l'Opéra ; j'y pris place à côté d'elle, et, au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, nous mîmes pied à terre devant une maison du boulevard Bineau, à Neuilly, qu'elle me dit être la sienne. La porte d'entrée d'un jardin s'ouvrit devant nous ; et après avoir fait trente ou quarante pas dans une allée, nous entrâmes dans la maison. La femme masquée m'introduisit dans une pièce où elle me pria de l'attendre un instant pendant qu'elle allait changer de costume. Je ne la revis plus.

— Après, après ? lui demanda la marquise d'une voix frémissante.

Son instinct lui faisait pressentir quelque chose d'effroyable. Son cœur se serrait. Ce qu'elle éprouvait maintenant, ce n'était plus seulement de l'inquiétude, mais de la terreur.

— Après avoir attendu assez longtemps, une porte s'ouvrit et je vis entrer dans la chambre un homme masqué.

— Masqué ! répéta Mme de Coulange comme un écho.

— L'effet qui produisirent sur moi les premières paroles de cet homme, je ne vous le dirai point, ma mère.

— Pourquoi ?

— Parce que, les ayant mal interprétées, je devins furieux et fus sur le point de lui sauter à la gorge.

— Que t'avait-il dit ?

— Quelque chose d'épouvantable, ma mère, et, trop facilement, j'avais cru qu'il vous insultait.

— Et tu t'es indigné ! s'écria-t-elle, et tu as défendu le marquis de Coulange !... C'est bien, c'est bien !... Continue, Eugène, continue.

Le jeune homme hésitait à parler.

— Eugène, je veux tout savoir, reprit-elle ; parle, parle, je t'en supplie, et, s'il faut, je te l'ordonne !

— Ma mère, dit alors Eugène, l'inconnu me proposa un marché.

— Un marché ?

— Oui, un marché étrange. Il m'offrit de me vendre un secret et son silence cinq cent mille francs.

La marquise fit entendre un gémissement. Eugène continua :

— Je lui répondis que je ne pouvais faire un marché semblable avec un inconnu, un homme qui cachait sa figure sous un masque. Alors l'inconnu enleva son masque.

— Tu l'as vu ! Comment est-il, cet homme ? Dis, dis !...

— Les traits sont assez réguliers ; mais il a le visage flétri et comme un stigmate de honte sur son front dénudé. Sa barbe et ses cheveux sont blancs ; ses yeux caves sont étincelants ; une crispation de ses lèvres est son sourire ; il a le regard méchant, haineux, la parole brève et la voix dure et gutturale. Il est de haute taille et doit avoir entre cinquante et soixante ans.

La marquise terrifiée se dressa sur ses jambes en s'écriant :

— C'est lui !

Eugène la regarda tout interdit.

Elle jeta autour d'elle des regards épouvantés ; puis, retombant toute tremblante sur le canapé :

—Et le secret de cet homme, l'as-tu acheté ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Elle dut attendre que le jeune homme eût la force de parler.

—Non, dit-il, au bout d'un instant, je n'ai pas acheté son secret, je n'ai pas acheté non plus son silence.

—Alors, tu ne sais rien, rien ?

—L'homme que j'ai vu cette nuit est un misérable...

—Oh ! oui, un grand misérable !

—Je ne veux pas tenir compte des choses étranges, terribles qu'il m'a révélées ; c'est par vous que je dois apprendre la vérité.

XXIV

Ces paroles pénétrèrent comme un fer rouge dans le cœur de la marquise. Elle s'agita convulsivement et laissa échapper une plainte sourde.

Le jeune homme baissa la tête et resta un moment silencieux. Puis, se redressant brusquement :

—Ah ! je ne sais plus comment je dois vous parler ! s'écria Eugène d'un ton douloureux ; faut-il vous appeler ma mère ou madame la marquise ?

Elle poussa un cri affreux. Puis, d'une voix éteinte :

—Ah ! il sait tout, murmura-t-elle.

—Non, répliqua-t-il, je ne saurai que quand vous aurez parlé.

—Mon Dieu, quelle horrible torture ? gémit la marquise.

Elle passa rapidement ses deux mains sur son front, et, comme si elle eût eu honte de sa faiblesse, elle retrouva subitement son énergie.

—Eh bien, dit-elle d'une voix affermie, interroge-moi, que veux-tu savoir ?

—Suis-je le fils du marquis et de la marquise de Coulange ?

—Ah ! le misérable ! exclama-t-elle, il a osé révéler ce secret qui aurait dû mourir avec lui comme j'avais juré qu'il mourrait avec moi !

—Ainsi, cet homme n'a pas menti ?

—Non, il n'a pas menti, l'infâme ! Tu n'es pas le fils du marquis et de la marquise de Coulange.

Le jeune homme poussa un gémissement, laissa tomber sa tête dans ses mains et s'abîma dans sa douleur, douleur profonde.

Au bout d'un instant, la marquise se leva et s'approcha de lui.

—Eugène, lui dit-elle d'une voix pleine de larmes, en lui posant la main sur l'épaule, tu souffres, n'est-ce pas, tu souffres beaucoup ?... Va, tu ne souffriras jamais autant que la pauvre marquise de Coulange a souffert.

Le malheureux se dressa debout. Il sanglotait, mais ses yeux étincelants n'avaient pas une larme.

—Pardonnez-moi, madame la marquise, dit-il.

—Madame la marquise ! exclama-t-elle ; tu m'appelles madame la marquise !

—Je n'ai plus le droit de vous appeler ma mère.

Elle poussa un cri déchirant et fondit en larmes.

Eugène s'empara d'une de ses mains et la porta à ses lèvres.

Puis, lentement, il se dirigea vers la porte.

—Où vas-tu ? lui demanda-t-elle.

—Attendre le retour de monsieur le marquis.

—Mais que veux-tu donc faire ?

—Remercier monsieur le marquis de ses bienfaits.

—Et après ?

—Je m'en irai où la volonté de Dieu me conduira.

—Ah ! c'est impossible ! Eugène, tu ne feras pas cela, s'écria-t-elle éperdue.

—Je ne suis plus ici qu'un étranger.

—Oh ! un étranger ! fit-elle avec un accent intraduisible.

—Je m'en irai, madame la marquise, c'est ce que je dois faire.

Elle resta un moment silencieuse et dit, en remuant tristement la tête :

—Oui, je comprends ce sentiment : c'est de la noble fierté. Ah !

Eugène, vous êtes le digne élève du marquis de Coulange.

Maintenant, continua-t-elle, vous allez me faire une promesse.

Vous ne direz rien au marquis de Coulange avant que vous n'y soyez autorisé par moi.

Et, comme si elle eût deviné la pensée du jeune homme, elle ajouta :

—Oh ! rassurez-vous, si ce n'est pas ce soir même, demain matin vous pourrez annoncer à mon mari quelles sont vos intentions.

La marquise, est-il besoin de le dire, avait pris une résolution suprême.

—Eh bien, Eugène, reprit-elle, me promettez-vous cela ?

—Oui, je vous le promets.

—Merci !

Elle lui prit la main et le ramena au milieu du boudoir, près du fauteuil qu'il venait de quitter.

—Asseyez-vous, lui dit-elle. Il y a plusieurs choses que je tiens à savoir et qu'il faut que vous me disiez.

Eugène s'assit et attendit que la marquise l'interrogât.

XXV

Madame de Coulange était redevenue absolument maîtresse d'elle-même. Il semblait qu'elle fut maintenant insensible à la souffrance, à la douleur. Elle s'étonnait de trouver en elle un aussi grand courage. La douleur excessive amène souvent de ces sortes de réactions. Elle devait sans doute la force extraordinaire dont elle faisait preuve à l'irritation de ses nerfs et à son état fébrile.

Après un court silence, elle reprit :

—Eugène, racontez-moi exactement tout ce qui s'est passé dans cette maison du boulevard Bineau où vous avez été conduit par la femme masquée.

Le jeune homme lui fit le récit qu'elle demandait. La scène était encore fraîche dans sa mémoire ; il put en retracer fidèlement tous les détails.

La marquise l'interrompit une seule fois, ce fut quand il parla du manuscrit dont il avait reconnu l'écriture et lu une page.

—Oui, dit-elle, ces pages sont bien écrites toutes de ma main ; c'est le récit aussi complet que possible de ce qui s'est passé. Si vous l'aviez lu tout entier, Eugène, ce manuscrit que j'ai arrosé de mes larmes, que j'ai commencé à écrire le lendemain du jour où je vous ai embrassé pour la première fois, vous connaîtriez toutes mes souffrances, vous sauriez quelles horribles tortures ont marqué tous les jours, toutes les heures de ma malheureuse existence.

Il y aura bientôt quatorze ans que ce manuscrit m'a été volé par le misérable en présence duquel, vous étiez la nuit dernière.

—Vous le connaissez donc ?

—Hélas ! oui, je le connais... Ah ! ne me demandez pas son nom, je ne puis vous dire qui il est, vous ne devez pas le savoir !... Oui, mon manuscrit m'a été volé par cet homme. Je le croyais détruit, perdu ; je croyais qu'il avait été jeté dans la Marne ; je n'y pensais plus. Et après tant d'années écoulées, voilà l'usage qu'on en vient faire ! Et c'est lui, lui, qui a eu l'incroyable audace de vous révéler ce secret qui m'a coûté si cher à garder !

La marquise écouta ensuite silencieusement. Elle eut seulement un sourire doux et triste quand Eugène lui fit la description des langes de l'enfant. A ce moment, sans doute, elle pensait à la véritable mère, à Gabrielle, l'autre martyre.

—Ainsi, dit madame de Coulange, sans compter la femme au domino rose, qui avait probablement disparu aussitôt sa mission remplie, il avait avec lui deux complices, deux hommes masqués. Pourquoi étaient-ils masqués ?

—Je l'ignore. Peut-être pour compléter la mise en scène et produire sur mon esprit une impression plus forte.

La marquise secoua la tête.

Après avoir réfléchi un instant, elle reprit :

—Je ne vous demande pas quelles ont été vos impressions en apprenant ce secret, je les devine, je les sens ; elles ne pouvaient être que douloureuses. Mais ce que je voudrais savoir, c'est ce que vous avez pensé à la suite de vos terribles émotions.

—J'ai pensé que ma vie était brisée et qu'il n'y avait plus pour moi de bonheur possible.

—Eugène, vous oubliez donc Emmeline ?

—Il le faut bien, madame la marquise.

—Pourtant...

—Je ne reverrai plus Mlle de Valcourt.

—Alors vous renoncez à tout ?

—A tout ce qui, pour moi, ne saurait plus être qu'un rêve.

—Pauvre enfant ! se dit la marquise, le coup l'a frappé au cœur, et la blessure est profonde.

Elle reprit à haute voix :

—Et de moi, Eugène, qu'avez-vous pensé ?

—Une pensée mauvaise m'est venue, madame la marquise ; mais je l'ai aussitôt repoussée, en me rappelant vos vertus et vos bontés pour moi.

—C'est bien, Eugène ; je vous remercie de n'avoir point douté de la marquise de Coulange.

Ils causèrent encore quelques minutes, puis le jeune homme se leva pour se retirer.

—Eugène, vous n'oublierez pas la promesse que vous m'avez faite, lui dit la marquise. Il est bien entendu que, jusqu'à nouvelle ordre, M. de Coulange et Maximilienne ne doivent rien soupçonner. Je vous demande donc d'avoir la force de vous contraindre devant eux. Cette force, vous l'aurez, si vous n'oubliez pas que ce secret qui vous a été révélé est mon secret, à moi, et la cause de toutes les larmes que j'ai versées depuis vingt-deux ans.

—S'il le faut, madame la marquise, pour vous je saurai mentir.

—Ah ! ce n'est pas mentir, cela, dit-elle tristement.

Sur ces paroles, Eugène quitta la marquise.

Il ne lui avait adressé aucune question au sujet de sa mère. Avait-il jugé inutile de le faire, la croyant morte, comme la marquise le croyait elle-même lorsqu'elle avait écrit son manuscrit ?

Ou bien avait-il espéré que, sans l'interroger, Mme de Coulange lui parlerait de la malheureuse femme à qui on avait volé son enfant pour le lui donner, à elle ?

Mais, sur ce point, la marquise s'était tenue dans une réserve absolue. Assurément elle avait eu des raisons pour garder le silence ; et nous pouvons supposer qu'elle ne voulait rien dire à Eugène avant de s'être d'abord entendue avec Gabrielle.

Comme nous l'avons dit, la marquise avait pris une résolution. C'était fini ; elle ne pouvait plus garder le silence ; quoi qu'il put arriver, il fallait tout dire au marquis. L'heure terrible avait sonné.

Quand elle voyait la vie de son mari constamment menacée, quand son épouvantable frère, plus audacieux et plus redoutable que jamais, cherchait par tous les moyens à commettre de nouveaux crimes, pouvait-elle hésiter encore à révéler au marquis sa première infamie ? Sans doute, elle allait être forcée de flétrir la mémoire de sa mère, qui était morte avec le repentir ? mais qu'importe ? Sosthène était là, menaçant, haineux ; elle n'avait plus rien à ménager. D'ailleurs quelque chose lui disait que c'était la vie de son mari et le bonheur de Maximilienne qu'elle défendait, qu'elle sauvait peut-être !

Autrefois, elle n'avait pas osé se faire l'accusatrice de son frère et de sa mère ; elle avait reculé avec terreur devant les conséquences de sa révélation ; maintenant, sans crainte, sans défaillance, elle allait dire au marquis :

—Voilà le crime des miens ; j'ai été coupable en vous le cachant, jugez-moi !

Elle était rentrée dans sa chambre et s'était mise à genoux devant un prie-Dieu.

Le roulement d'une voiture dans la cour la fit tressaillir. Elle se leva brusquement et alla soulever le rideau d'une fenêtre.

Comme elle l'avait pensé, c'était son mari et sa fille qui rentraient. Il n'était pas encore cinq heures.

Elle s'essuya rapidement le visage avec son mouchoir, puis elle sonna sa femme de chambre.

Celle-ci parut aussitôt.

—Rose, lui dit la marquise, M. le marquis rentre à l'instant ; je vous prie d'aller lui dire que je l'attends ici, dans ma chambre.

La marquise resta debout au milieu de la chambre. Les yeux tournés vers le ciel, une fois encore elle éleva sa pensée jusqu'à Dieu.

—Le voici, dit-elle, en entendant un bruit de pas...

La porte de la chambre s'ouvrit. Le marquis entra.

Il s'approcha de sa femme, tout souriant et lui tendit la main.

—Tu m'as fait dire de venir te trouver. Est-ce que tu as quelque chose à me dire ?

—Oui, Edouard, j'ai quelque chose à te dire, répondit-elle d'une voix émue.

—Mais comme tu as l'air triste ; serais-tu contrariée !

La marquise secoua la tête. Elle avait une grande oppression, tout frémissait en elle, la malheureuse femme se sentait prête à défaillir et, anxieuse, elle se demandait si elle aurait la force de parler. Certes, elle était résolue, elle ne voulait pas reculer. Mais l'émotion de la dernière minute était terrible ; elle sentait son cœur serré comme dans un étau, elle était reprise par la terreur.

—Eh bien, Mathilde, reprit le marquis qui commençait à être inquiet, c'est donc bien grave ce que tu as à me dire ?

—Oh ! oui, c'est grave, c'est terrible, balbutia-t-elle.

—Mathilde, tu m'effrayes... Pourquoi cette émotion qui te rend ainsi tremblante et t'empêche de respirer ? Je t'en prie, remets-toi.

—Elle se laissa tomber à genoux devant lui.

—Mais que fais-tu donc ? s'écria-t-il.

—Edouard, c'est la confession de ta femme, ce sont d'épouvantables choses que tu vas entendre !

—Eh bien je les entendrai, ces épouvantables choses, répliqua le marquis devenu grave, mais restant maître de lui-même. Mais, continua-t-il, ce n'est pas à genoux que la marquise de Coulange doit parler à son mari. Relève-toi Mathilde.

En parlant, il lui avait pris les deux mains, il l'aida à se lever et il la conduisit près d'une causeuse où il la fit asseoir.

—Maintenant, lui dit-il en s'asseyant près d'elle, tu peux parler, je t'écoute.

La marquise resta encore un instant dans son affaissement, puis elle eut un mouvement brusque et se redressa.

—Edouard, reprit-elle d'une voix pleine de sanglots, je vais frapper ton noble cœur d'un coup terrible, c'est une horrible souffrance que tu vas avoir ; mais je ne puis plus me taire, l'heure de parler est venue ; il le faut, il le faut !... Il va sortir de mon cœur, ce secret fatal, qui depuis vingt-deux ans m'étouffe et me martyrise, me châtiât sans cesse de l'avoir gardé !

—Voilà de bien étranges paroles, dit le marquis avec un calme apparent ; elles font naître en moi un profond étonnement. Quel

est donc ce terrible secret que tu gardes depuis vingt-deux ans, Mathilde ? Pourquoi, après l'avoir si longtemps gardé, veux-tu me le faire connaître aujourd'hui ?

—Parce que, aujourd'hui, je ne puis plus me taire, Edouard, tu dois tout savoir, je te dirai tout ! Edouard, je suis coupable.

—Coupable, toi ! exclama-t-il.

Elle fit entendre un gémissement.

—Allons donc, reprit le marquis, tu te calomnies !

Toutefois, il était devenu très pâle et il éprouvait un grand trouble intérieur.

La marquise appela à son aide tout son courage.

—Edouard, dit-elle, j'ai peur que mes forces m'abandonnent, je veux t'apprendre tout de suite la chose terrible : Edouard, Eugène n'est pas notre fils !...

—Oh ! fit le marquis, comme si un coup l'avait frappé en pleine poitrine.

Pendant un instant il regarda sa femme, se demandant si elle ne venait pas d'être subitement frappée de folie.

—Mathilde, dit-il d'une voix frémissante, ai-je bien entendu ? Que viens-tu de me dire ? Viens-tu réellement de me déclarer qu'Eugène n'est pas notre fils ?

—Je viens d'apprendre la vérité au marquis de Coulange ; ce que j'ai eu la faiblesse ou la lâcheté de ne pas lui dire à son retour de l'île de Madère.

Le marquis laissa échapper une plainte sourde et retomba sur la causeuse comme un bloc.

—Hélas ! reprit la marquise, je savais bien que j'allais vous frapper cruellement et briser votre cœur... Edouard, monsieur le marquis, pardonnez-moi !...

Et, de nouveau, elle s'agenouilla devant lui.

Maintenant, le marquis la regardait avec des yeux égarés. Il était sans voix ; la stupeur avait paralysé sa langue.

—Vous allez tout savoir, monsieur le marquis, reprit la pauvre femme ; écoutez-moi, et quand je vous aurai tout dit, vous me jugerez aussi sévèrement que vous le voudrez.

Le marquis se ranima.

—Et c'est toi, Mathilde, dit-il avec un accent douloureux où cependant éclatait toute sa tendresse, c'est toi qui pendant vingt-deux ans m'as trompé !...

Elle ne put retenir un sanglot.

—Maintenant, continua-t-il, je peux t'entendre ; et puisque je dois tout savoir, parle, dis-moi ta confession.

XXVI

La marquise resta agenouillée sur le tapis, un de ses bras appuyé sur la causeuse, son autre main posée sur un des genoux de son mari.

D'une voix vibrante, mais ferme, entrecoupée de soupirs souvent, et parfois de sanglots, elle raconta l'infamie de son frère de complicité avec sa mère ; la domination qu'elle avait subie, la pression exercée sur elle, ses longs jours de séquestration, pour qu'on pût croire à sa grossesse, et quelle avait été alors son martyre.

Sans chercher à s'excuser ni vouloir atténuer en rien sa complicité par son silence, elle dit au marquis quelles raisons l'avaient déterminée à se taire, après avoir été cent fois sur le point de tout lui dire.

M. de Coulange avait ainsi l'explication de bien des choses qu'il n'avait pu ni comprendre, ni définir autrefois : son éloignement pour Eugène, ses tristesses, sa langueur, ses larmes, son air inquiet, préoccupé, sombre, son goût pour la solitude complète ; enfin, ce qu'il croyait être chez elle une maladie de cerveau.

La marquise continua en disant comment elle avait appris que l'enfant avait été volé à Asnières à une pauvre femme qui en était devenue folle de désespoir. Comment alors, voulant, autant que possible, racheter le crime des siens, elle s'était juré d'aimer l'enfant et de lui faire retrouver en elle une mère.

Elle rappela à son mari cette nuit où il l'avait surprise dans la chambre du petit Eugène, lui mettant pour la première fois un baiser sur le front.

—C'est à partir de ce moment que, dans mon cœur, j'adoptai l'enfant, dit la marquise.

Elle parla ensuite de sa confession écrite et avec quelles pensées et dans quelles intentions elle avait confié son secret au papier. Puis elle fit connaître au marquis la cause de la mort de sa mère et comment elle lui avait accordé le pardon qu'elle lui demandait.

Elle poursuivit en racontant la visite que lui fit l'inspecteur de police Morlot, venant lui réclamer l'enfant au nom de sa mère, sa douleur, ses angoisses, ses terreurs jus qu'au moment où, comprenant son horrible situation, la mère d'Eugène, la bonne Gabrielle lui avait dit : "Gardez mon fils, je ne vous le réclame plus."

Ici, le marquis l'interrompit.

—Et la mère d'Eugène c'est Mme Louise ? dit-il.
La marquise répondit par un mouvement de tête.
—Et Mme Louise, qu'Eugène enfant appelait Figure de cire, se nomme de son vrai nom Gabrielle Liénard ?
—Oui.
—Vous devez savoir quel est le père d'Eugène.
—Je le sais.
—Dites-moi son nom.
—Je ne le puis, c'est le secret de Gabrielle.
—Eh bien, ce secret, je le connais : c'est mon ami, l'amiral de Sisterne, qui est le père d'Eugène.
—Quoi ! vous savez !...
—Vos paroles ont fait naître dans mon esprit une clarté soudaine, et j'ai deviné... Avez-vous autre chose à apprendre ?
—Oui, oui écoutez encore. Je vous l'ai dit, il faut que vous sachiez tout.
—Pourquoi restez-vous dans cette position ? Vous vous fatiguez, asseyez-vous.
—Non, non répliqua-t-elle vivement, c'est ainsi que je veux être ; il me semble que cela me rend plus forte.
Le marquis était accablé ; mais c'est en vain que la marquise cherchait à surprendre sa pensée dans son regard et l'expression de sa physionomie. Ses yeux ne disaient rien, et sur son visage pas un muscle ne bougeait. Il était absolument maître de lui. Mais il ne s'apercevait probablement point que, depuis un instant il tenait dans ses mains une main de sa femme.
La marquise reprit la parole.
Elle parla du coup de fusil tiré sur le marquis, du coup de grisou et du cheval emporté, qui étaient également deux attentats contre la vie de son mari, dont Sosthène, revenu à Paris, était évidemment l'auteur.
Elle continua en apprenant au marquis comment le secret de sa naissance avait été révélé à Eugène, et termina par le récit de la conversation qu'elle venait d'avoir avec le jeune homme.
Alors, après avoir essuyé son front moite de sueur, elle reprit :
—Maintenant, monsieur le marquis, vous savez tout, vous pouvez juger la conduite de votre malheureuse femme et prononcer sa condamnation.
Le marquis sursauta comme un homme qu'on arrache brusquement au sommeil et respira avec force.
—Oui, dit-il, je peux juger la conduite de la marquise de Coulange ; mais je puis aussi me tromper dans l'appréciation de certains de ses actes. D'ailleurs n'étant pas le seul intéressé dans cette grave, très-grave affaire, je n'ai pas le droit d'être son seul juge.
—Mon Dieu, que voulez-vous faire ? demanda la marquise avec effroi.
—Consulter ma fille unique, l'héritière de Coulange.
—Oh ! de grâce, pas devant moi ! s'écria la marquise d'une voix suppliante.
—Ma fille doit tout savoir aussi, répliqua le marquis avec une certaine solennité, et c'est devant vous que je tiens à lui tout dire.
—Faites donc comme vous le voulez, dit-elle tristement et avec résignation.
—Maintenant, Mathilde, relevez-vous et asseyez-vous.
Elle obéit.
Le marquis agita le cordon de la sonnette. Un instant après la femme de chambre ouvrit la porte.
—Rose, lui dit le marquis, veuillez aller dire à Mlle de Coulange que nous l'attendons ici.
Maximilienne ne tarda pas à paraître.
Elle fit trois pas dans la chambre et s'arrêta tout interdite en voyant la pâleur et l'attitude douloureuse de sa mère.
—Mon Dieu, qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle.
—Ma fille, répondit le marquis, ta mère vient à l'instant même, de me révéler un secret qui touche à ce que nous avons de plus cher au monde : notre honneur ! Ce secret ne doit pas t'être caché, Maximilienne : il faut au contraire que tu le connaisses, et c'est pour cela que je t'ai appelée.
La jeune fille, elle aussi, était devenue blanche comme un lis.
—Ma fille, reprit le marquis, d'une voix qui trahissait son émotion, celui qui porte le nom de comte de Coulange n'est pas ton frère !
—Oh ! oh ! oh ! fit la jeune fille d'une voix étranglée, en portant ses deux mains sur son cœur.
Puis elle recula en chancelant comme si elle allait tomber. La consternation était peinte sur son visage.
Le marquis fit asseoir Maximilienne, puis après avoir attendu un instant ;
—Ma fille, dit-il, puis-je parler maintenant ?
—Oui, mon père.
Alors, rapidement, mais en relatant tous les faits et en appuyant avec intention sur certains détails, il fit connaître à Maximilienne les terribles révélations de la marquise.
—Maintenant, sa fille, continua-t-il en la regardant fixement, ta

mère demande que sa conduite soit jugée ; elle ne peut avoir d'autres juges que toi et moi ; ma fille, nous sommes en tribunal de famille, la marquise de Coulange est devant ses juges !... A toi de parler, Maximilienne, qu'as-tu à dire.

—Ce que j'ai à dire, exclama-t-elle, vous allez l'entendre mon père ! Elle se tourna vers la marquise et, le buste en arrière, le regard lumineux, le front irradié, superbe, elle s'écria :

—Ma mère, ma mère adorée, je vous admire, votre conduite est sublime !

—Ah ! ma fille ! exclama la marquise en lui tendant ses bras. Maximilienne éclata en sanglots.

Mais, au lieu de se jeter dans les bras de sa mère, elle se mit à genoux devant elle.

—Mon Dieu ! mais que fais-tu donc ? s'écria la marquise éperdue.

—Maman, dit-elle avec un accent intraduisible, je vous demande pardon.

—Tu me demandes pardon, à moi ! mais qu'ai-je donc à te pardonner ?

—Un jour, reprit Maximilienne, c'était peu de temps après l'explosion de Frameries, — une femme se disant dame patronnesse d'une œuvre de bienfaisance, se présenta ici. Vous étiez absents l'un et l'autre. La dame ayant demandé à me voir, je la reçus. Elle me dit qu'elle était la comtesse Protowska, une Polonaise, et qu'elle recueillait des offrandes pour un orphelinat de jeunes filles. Je lui remis une petite somme. Elle me remercia et voulant, me dit-elle, me donner un témoignage de sa reconnaissance, elle me conseilla d'épouser M. de Montgarin dans le plus bref délai possible, afin de conjurer de grands dangers dont nous étions tous menacés. Elle me parla d'un secret qui existait depuis longtemps dans notre famille, dont la révélation détruirait notre bonheur et atteindrait même l'honneur du nom de Coulange. J'aurais bien voulu savoir quel était ce secret ; mais elle ne me le dit point. Peut-être ne le connaissait-elle pas comme elle me l'affirma.

La comtesse me quitta, me laissant en proie à une terrible agitation, j'étais dans un état affreux. Ses paroles avaient fait en moi une impression profonde et vivement surexcité mon imagination : j'avais l'esprit troublé et toutes sortes de pensées se croisaient dans mon cerveau malade.

Je voulais découvrir, deviner le terrible secret.

Je m'étais enfermée dans une chambre où je pleurais et sanglotais. Tout à coup j'eus une pensée épouvantable, horrible... Le jour où nous avons reçu le télégramme de Frameries, ma mère, sous le coup de votre effroi et dans un moment d'égarement vous vous étiez écriée : " Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur, pardonnez-moi ! " Ces paroles m'avaient frappée, et bien des fois déjà je m'étais demandée ce que vous pouviez avoir à vous faire pardonner...

Ah ! ma mère, ma mère ! votre fille a été assez malheureuse, assez dénaturée pour oser croire un instant que vous aviez pu faillir à vos devoirs d'épouse.

—Oh ! c'est affreux ! gémit la marquise, en couvrant son visage de ses mains.

—Ah ! ma punition ne s'est pas fait attendre, reprit la jeune fille. On frappa à ma porte. C'était Louise qui arrivait à Paris. Elle vit mes larmes, elle entendit mes sanglots. Surprise et inquiète, elle m'interrogea. D'abord je ne voulus point lui répondre ; mais elle finit par vaincre ma résistance. Alors, je parlai et je lui fis connaître toutes mes pensées.

Oh ! ma mère, je crois voir encore Louise devant moi, frissonnante d'indignation et de colère ; il me semble que j'entends toujours sa voix éclatante me reprocher mon indignité. Chacune de ses paroles me frappait cruellement jusqu'au fond du cœur. Terrifiée, je courbai mon front rouge de honte et je suppliai Louise de me pardonner. Et, Louise voyant ma confusion et mon repentir, m'a pardonné.

Ma mère chérie, si le soir même je ne suis pas tombée à vos pieds pour implorer aussi votre pardon, c'est que Louise me l'a défendu.

—Chère Gabrielle, murmura la marquise, je devine qu'elle a été sa pensée.

—Depuis ce jour-là, ma mère, reprit Maximilienne, j'ai gardé, pour en souffrir, le souvenir de l'outrage que je vous ai fait dans ma pensée.

Et d'une voix qui devint suppliante :

—Ma mère, ma bonne mère ! s'écria-t-elle, pardonnez-moi !

Aussitôt la marquise l'entoura de ses bras, l'obligea à se relever, l'attira sur sa poitrine et la serra fiévreusement.

Quel délicieux tableau pour M. de Coulange !

—Oh ! les nobles cœurs, les grand cœurs ! se disait-il.

Et ravi, comme en extase, il contemplait sa femme et sa fille. Il les laissa un instant enlacées dans les bras l'une de l'autre. Ce doux épanchement de tendresse lui faisait éprouver une pure jouissance.

—Eh bien ? dit-il avec une expression que rien ne saurait rendre, et moi, je suis donc oublié ?...

—Ah ! papa ! s'écria la jeune fille redevenue tout à fait enfant.

Elle s'échappa des bras de sa mère, légère comme une gazelle, s'élança au cou du marquis qui, à son tour l'étreignit fortement.

La marquise s'était levée.

—Mathilde ! cria le marquis, viens, viens aussi sur mon cœur !

Un sanglot s'échappa de la poitrine de la marquise en même temps qu'un cri de joie et, toute palpitante, elle tomba dans les bras de son mari à côté de sa fille.

—Mathilde, dit le marquis, nous n'avons pas oublié cette nuit mémorable dont tu parlais tout à l'heure. Pendant que, pour la première fois, tu embrassais Eugène endormi, j'avais pris Maximilienne dans son lit... C'était ici, dans ta chambre, j'étais assis là, sur un fauteuil et, comme en ce moment, je vous tenais toutes deux dans mes bras, serrées contre mon cœur.

—Que de doux souvenirs ! mais aussi que de douloureux souvenirs ! murmura la marquise.

—Mathilde, Maximilienne, dit M. de Coulange avec une tendresse indicible, vous êtes plus que jamais ma joie et mon orgueil !

—Edouard, tu ne m'en veux donc pas ?

—Non, Mathilde, je ne t'en veux pas.

—Et tu m'aimes toujours !

—Je t'aimerais d'avantage si c'était possible ?

—Comment, tu ne me trouves pas coupable ?

—Non, tu n'es pas coupable... Tu as entendu le cri échappé de l'âme de ta fille :

"Ma mère, je vous admire, votre conduite est sublime !" C'est la mère jugée par son enfant, et ce jugement je l'approuve avec bonheur, car moi aussi, Mathilde, je t'admire ! Va, tu es noble et grande ! Aujourd'hui, comme toujours, je te dis : "Ce que tu veux, je le veux ; tout ce que tu fais est bien !"

—Si j'avais un reproche à te faire, reprit le marquis, ce serait de t'être condamnée à mentir, c'est-à-dire à vingt-deux années de souffrances atroces. Je te connais, Mathilde, et je me sens frissonner en pensant à ce que tu as souffert !

—C'est avant ton départ pour Madère que je devais te crier : "Ma mère ment, elle te trompe ; elle et mon frère sont des infâmes !" Mais tu sais que si je voulais te faire connaître l'horrible complot, tu sais aussi quelle crainte sérieuse a retenu les paroles sur mes lèvres... Hélas ! dans le triste état où tu étais je pouvais te frapper à mort !

—Je le crois, Mathilde. Mais ne revenons pas sur cet odieux passé, ne parlons plus jamais de ces douloureuses choses, laissons se fermer les blessures saignantes de ton cœur.

—Et Eugène ? demanda la marquise. Nous l'oublions, le pauvre enfant !

—Non, Mathilde, je pense à lui.

—Edouard, tu sais la promesse qu'il m'a faite ?

—Oui. Il ne doit rien me dire avant d'y être autorisé par toi.

—Edouard, puis-je te demander ce que tu comptes faire ?

Le marquis resta un instant silencieux, regardant tour à tour sa femme et sa fille.

—Je n'ai rien à dire maintenant, répondit-il ; mais c'est devant vous deux qu'Eugène me parlera et c'est devant vous que je lui répondrai.

En achevant ces mots, il jeta ses yeux sur la pendule.

—Il est sept heures et demie, dit-il. Mathilde, tu peux sonner ta femme de chambre pour lui dire de faire servir le dîner.

XXVII

Seul dans sa chambre, où il s'était retiré immédiatement après sa conversation avec Mme de Coulange, Eugène était en proie à une grande agitation. Il avait entendu rentrer le marquis et Maximilienne et il savait que, appelé par la marquise, M. de Coulange s'était immédiatement rendu près d'elle. Sans aucun doute il était le sujet de leur entretien. Il comprenait parfaitement que la marquise eût voulu révéler le terrible secret à son mari.

Le malheureux était dans un état pitoyable ; sa douleur était navrante.

Il savait ce que sa dignité, sa fierté, son devoir lui ordonnaient. Dès le premier moment il avait senti qu'il devait renoncer à tout et s'éloigner au plus vite de cette maison dans laquelle il n'était plus rien. Certes, la force ne lui manquait point. Mais quelle horrible douleur dans son cœur et dans son âme au moment de se séparer pour toujours de ces trois personnes qu'il aimait, le marquis et la marquise comme s'ils eussent été son père et sa mère, et Maximilienne autant qu'il était possible à un frère d'aimer sa sœur !

Sans doute, son amour pour Emmeline était grand ; mais, comprenant qu'il ne devait plus songer à elle, il faisait stoïquement le sacrifice de son amour et du bonheur qu'il avait espéré. Et ce sacrifice énorme, cette séparation lui coûtait peu, en les comparant à l'autre sacrifice, à l'autre séparation.

Et quand il pensait à la grande tendresse que la marquise avait eue pour lui et à l'affection de Maximilienne, des larmes jaillissaient de ses yeux et des sanglots lui montaient à la gorge.

Après avoir eu une jeunesse heureuse, il avait travaillé avec

ardeur pour être digne du nom qu'il portait et digne de l'homme qu'il croyait être son père. Il pouvait interroger sa conscience, il n'avait pas le moindre reproche à s'adresser ; il avait rendu avec usure toute l'affection qu'on lui avait donnée. L'amour, l'amour chaste et vrai, lui avait souri sur les lèvres parfumées d'une adorable jeune fille ; toutes les joies, tous les bonheurs, tous les succès, toutes les satisfactions d'une âme généreuse et grande lui avaient été promis... C'était là le passé. Et ce passé n'était qu'un rêve. Il venait de se réveiller comme on sort d'un sommeil provoqué par l'opium.

Un domestique vint avertir Eugène qu'on l'attendait pour se mettre à table.

Il descendit dans la salle à manger. Son cœur battait à se briser.

Le marquis, la marquise et Maximilienne ne s'étaient pas encore assis.

—Voilà Eugène, dit le marquis, sans que sa voix trahit la moindre émotion, allons, à table.

—Est-ce qu'il ne sait rien encore ? pensa Eugène.

Maximilienne s'avança vers lui.

—Eh bien, lui dit-elle de sa plus douce voix, en lui tendant sa joue, on n'embrasse donc pas sa petite sœur ?

Le marquis ne put s'empêcher de tressaillir.

Eugène, hésitant, regardant la marquise, qui lui fit un signe. Alors il approcha ses lèvres de la joue de la jeune fille.

Le repas fut silencieux. Chacun s'absorbait dans ses pensées. On mangea peu et le service se fit rapidement. Eugène levait à peine les yeux ; cependant, deux ou trois fois il surprit le regard du marquis attaché sur lui ; une fois même il crut voir M. de Coulange essuyer furtivement une larme.

Maximilienne aussi regardait beaucoup Eugène ; mais plus souvent encore elle avait les yeux fixés sur son père.

Le marquis se leva de table le premier.

—Si tu veux bien, Mathilde, dit-il, nous passerons le reste de la soirée dans ta chambre.

—Je ne demande pas mieux, répondit-elle.

Le jeune homme restait assis.

—Eh bien, Eugène, est-ce que tu ne viens pas ? dit le marquis, qui avait déjà ouvert la porte.

Le jeune homme sursauta et se leva, en jetant sur la marquise un regard plein d'anxiété.

—Eugène ne nous quitte certainement pas, dit vivement Mme de Coulange.

Un instant après, nos quatre personnages entraient dans la chambre de la marquise. Celle-ci alla s'asseoir sur la causeuse ; Maximilienne prit place à côté d'elle. Le marquis et Eugène restèrent debout.

Il y eut un moment de profond silence. L'émotion de tous était grande ; on aurait pu entendre les battements des quatre cœurs.

Le marquis s'assura d'abord que la porte était bien fermée, en soulevant la lourde tapisserie qui la masquait ; ensuite il ouvrit et referma la porte du cabinet de toilette, après avoir plongé son regard à l'intérieur. Alors, certain qu'aucune oreille indiscreète ne pouvait entendre ce qui allait être dit, il revint lentement vers le jeune homme, qui, la tête et les yeux baissés, tremblait comme un criminel.

—Eugène, dit-il, avec une émotion facile à comprendre, je sais tout... la marquise de Coulange m'a appris ce secret qui vous a été révélé à vous-même la nuit dernière.

La tête du jeune homme se redressa. M. de Coulange continua :

—Après ce que vous avez dit à la marquise, vous avez dû réfléchir encore ; dites-moi qu'elles sont vos intentions, ne me cachez aucune de vos pensées.

—Monsieur le marquis... commença-t-il.

Mais sa voix s'éteignit subitement : quelque chose le serrait à la gorge, il étouffait.

—Eugène, reprit le marquis, je comprends votre émotion ; mais, pour vous comme pour moi, c'est le moment d'être forts. Parlez, Eugène, parlez !...

Le jeune homme tourna vers la marquise et Maximilienne un regard désespéré.

—Vous pouvez parler sans crainte, Eugène, reprit le marquis, Maximilienne sait tout aussi.

Le pauvre désolé eut un long soupir et passa sa main sur ses yeux pour essuyer ses larmes prêtes à jaillir.

—C'est vrai, monsieur le marquis, dit-il, c'est pour moi le moment d'être fort. Vous me demandez quelles sont mes intentions... J'ai grandi près de vous, monsieur le marquis ; vous m'avez appris ce qui était bien et vous m'avez montré toujours ce qui était grand ; dès mon plus jeune âge, c'est vous qui m'avez inspiré toutes mes pensées et ce sont vos enseignements qui ont développé mon intelligence... Comment pourrais-je vous cacher une seule de mes pensées, puisque toutes mes pensées sont les vôtres ?... Vous me demandez quelles sont mes intentions !... Ah ! pour les connaître, monsieur le marquis, vous n'avez qu'à interroger votre cœur !

Mais, sans cela, vous les connaissez déjà, puisque vous savez ce que j'ai dit à madame la marquise.

Quand on m'a volé à ma mère, quand un double crime m'a fait entrer dans votre maison, j'étais bien innocent ; plus de vingt-et-un ans se sont écoulés ; ne sachant rien, j'étais bien innocent encore ; mais je sais maintenant que je porte un nom qui ne m'appartient pas ; je sais que je ne dois pas garder plus longtemps le bénéfice du crime !

La tête en avant, attentives, la marquise et Maximilienne l'écoutaient, comme si elles eussent craint de perdre une seule de ses paroles.

—Près de vous, monsieur le marquis, dans votre maison, j'ai connu toutes les joies, et j'ai été aimé autant qu'on peut l'être. Mais j'ai cette satisfaction de penser et de pouvoir vous dire que j'ai eu le bonheur de ne pas être indigne du bien que vous m'avez fait. Tout à l'heure, j'ai longuement interrogé ma conscience, et je n'ai rien trouvé, rien à me reprocher envers vous !... En me rappelant les heureux jours de ma jeunesse, en me rappelant tout mon passé, il m'a semblé découvrir que, dès mon enfance, je sentais ma position fautive auprès de vous et que je devais me la faire pardonner.

Monsieur le marquis, je ne suis pas votre fils ; mais je sais ce que je vous dois, à vous et à madame la marquise ; j'en garderai précieusement le souvenir, et tant que mon cœur battra, ma reconnaissance y restera enfermée comme dans un sanctuaire !

Je ne suis pas votre fils, monsieur le marquis, je vous rends la fortune que vous m'avez donnée, je vous rends le titre et le nom que j'étais si fier de porter !... Ce que je garde, ce que je ne peux pas vous rendre, c'est l'instruction que vous m'avez fait donner ; ce sont les sentiments élevés de dignité, de générosité, de grandeur, de patriotisme, de noble fierté et d'honneur que vous avez mis en moi... Je les conserverai dans toute leur pureté, monsieur le marquis, et c'est en cela que je veux vous prouver ma reconnaissance !

Soudain, le visage du marquis s'épanouit et ses yeux brillèrent d'un éclat étrange.

—Eugène, mon fils ! s'écria-t-il d'une voix vibrante, viens, viens dans mes bras !

—Monsieur le marquis, balbutia le jeune homme éperdu.

—Viens dans mes bras, te dis-je, tu es toujours mon fils !... Si tu n'es pas né de mon sang, tu es l'enfant de mon cœur !... Un crime t'a fait comte de Coulange, ma volonté veut que tu restes comte de Coulange !

Le jeune homme, les yeux hagards, fixés sur le marquis restait comme pétrifié.

Alors, Maximilienne se leva brusquement, s'élança vers lui et le poussa dans les bras de M. de Coulange en s'écriant :

—Mais embrasse donc ton père !...

Les joues du marquis étaient inondées de larmes ; Eugène sanglotait, la tête appuyée sur l'épaule de M. de Coulange ; et Maximilienne, revenue près de sa mère, lui disait en l'embrassant :

—Je ne perdrai pas mon frère !

Le lendemain matin, le marquis venait de s'habiller lorsque Eugène entra dans sa chambre. Le père mit un baiser sur le front de son fils comme à l'ordinaire. Il semblait qu'ils eussent déjà oublié ce qui s'était passé la veille.

—Avez-vous eu une bonne nuit, mon père ? demanda le jeune homme.

—Oui. D'abord, j'ai fait repasser dans ma mémoire tes paroles, celles de ta mère et de ta sœur ; puis, le cœur rempli d'une immense satisfaction, je me suis paisiblement endormi. Et toi, mon fils, as-tu bien dormi ?

Eugène secoua tristement la tête.

—Pourquoi ? l'interrogea le marquis.

—J'ai pensé toute la nuit à ce que je devais faire pour me rendre plus digne encore de votre grande bonté, pour mieux mériter ce nom de frère que Maximilienne ne m'a pas retiré.

—Enfant ! fit le marquis ; tu ne peux rien faire pour te rendre plus digne que ce que tu as fait. Je te répète ce que je t'ai dit hier : " Si tu n'es pas mon fils par le sang, tu l'es par le cœur."

Chasse de ton âme ce qui est triste et douloureux, continua le marquis de Coulange. Continue à porter avec grandeur le nom que je t'ai donné ; reste le gardien fidèle de l'honneur de Coulange. Eugène, mon honneur à moi est intact ; mais l'honneur de ta sœur et de ta mère a une tache, c'est toi qui la laveras !... Mais tu es venu me trouver ce matin, probablement parce que tu as quelque chose à me dire ?

—Oui, mon père.

—Eh bien, je t'écoute.

—Mon père, vous voulez que le crime d'il y a vingt-deux ans reste enseveli dans l'ombre du passé ; vous voulez que tout le monde ignore que je ne suis plus votre fils. " C'est un secret de famille que nul ne doit connaître," m'avez-vous dit.

—Eh bien ?

—Je dois donc ne plus penser à Mlle de Valcourt,

—Comment, tu ne veux plus épouser Emmeline ?

—Vous savez si je l'aime, mon père ; mais le secret que nous voulons garder se place entre elle et moi comme une barrière. Je dois renoncer à Mlle de Valcourt, je ne peux plus l'épouser.

—Je comprends tes scrupules, qui sont aussi les miens ; mais rassure-toi ; à moins que Mme de Valcourt ne s'y oppose, ce que je ne puis supposer, tu épouseras Emmeline. Aujourd'hui même je verrai l'amiral et lui apprendrai la vérité. Du reste, ajouta-t-il, dès hier j'avais pris cette résolution.

Le tantôt, en effet, le marquis se rendit chez le comte de Sisterne qui, nous le savons, habitait avec sa sœur et sa nièce.

Mais, le matin même, l'amiral était parti pour Brest. Il ne devait être de retour à Paris que le jeudi soir ou le vendredi matin.

Il fut convenu qu'Eugène ne ferait aucune visite à Mme de Valcourt et éviterait de rencontrer Emmeline tant que M. de Coulange n'aurait pas fait sa confiance à l'amiral. Ce n'était, d'ailleurs, que quatre ou cinq jours à attendre. Le marquis se proposait d'aller le vendredi matin, de bonne heure, chez son ami, pour être sûr de le voir avant la visite qu'il ferait certainement au ministre de la marine.

La journée de lundi se passa. La marquise avait vainement attendu Gabrielle. On avait eu la visite du comte de Montgarin et du comte de Rogas, qui étaient venus ensemble.

José Basco était venu sans doute avec l'espoir qu'il pourrait juger de l'effet produit par la révélation faite au comte de Coulange. Il s'en alla convaincu que le marquis, sa femme et sa fille ne savaient rien. Evidemment, le jeune homme avait réfléchi ; il avait gardé le silence. Son amour pour Mlle de Valcourt et sa magnifique position à conserver l'avaient emporté sur ses sentiments honnêtes, il avait transigé avec sa conscience.

Si fort que fût José Basco, il ne pouvait voir ni deviner ce qu'il y avait d'admirable, de grand et de sublime dans le cœur de ces quatre personnes, dont lui et Sosthène de Perny voulaient le malheur et la ruine. Si on lui eût dit ce qui s'était passé la veille à l'hôtel de Coulange, il n'aurait certainement pas voulu le croire. Malgré ses plus justes raisonnements, un scélérat est toujours porté à supposer que, sous certains rapports, les plus honnêtes lui ressemblent.

—Allons, se dit-il, me voilà complètement rassuré ; de Perny n'a pas fait une aussi grosse sottise que je l'ai cru d'abord.

Il ne se doutait guère que, sans le prévenir, aveuglé par sa haine, Sosthène allait faire bientôt un autre coup de sa tête.

Cependant, le mardi, à dix heures, ne voyant pas arriver Gabrielle, la marquise perdit patience. Elle appela Jardel et lui dit :

—Je vous prie d'aller rue Rousselet ; vous direz à Mme Louise que j'ai absolument besoin de la voir et de lui parler. Qu'elle vienne immédiatement, je l'attends.

Jardel s'empressa d'exécuter l'ordre de la marquise. Il trouva Gabrielle chez elle.

—Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau à l'hôtel de Coulange ? lui demanda-t-elle quand il lui eut transmis les paroles de la marquise.

—Rien, que je sache, répondit Jardel. Mais madame la marquise vous a attendu toute la journée, car, dès le matin, elle avait donné l'ordre qu'on vous fit entrer dans sa chambre dès que vous arriveriez.

Vingt minutes après, la marquise racontait à Gabrielle, qui l'écoutait avec une émotion croissante, les événements du dimanche. Elle n'avait rien à lui cacher, elle lui dit tout.

—Ma chère Gabrielle, continua la marquise, le marquis et moi, nous avons cru devoir respecter ton secret en cachant à Eugène que sa mère existe.

—Il ne vous a même pas interrogée au sujet de sa mère ? fit tristement Gabrielle.

La marquise sentit ce qu'il y avait de douloureux dans ces paroles et elle répliqua vivement :

—Ah ! ne l'accuse pas ! Je suis sûre que depuis deux jours il pense constamment à la pauvre victime d'Asnières. Il croit que sa mère est morte et il la pleure dans son cœur. Mais, Gabrielle, nous devons te donner la joie et le bonheur de te faire connaître à ton fils, comme nous disions autrefois.

—Oui, ce serait une joie incomparable, le plus grand bonheur de tous. Mais puisque vous lui avez laissé ignorer que sa mère existe, il ne faut pas le détromper encore.

—Pourquoi, Gabrielle ? Que crains-tu ?

—Oh ! je n'ai rien à craindre. Mais quelque chose me dit que, quand à présent, il ne faut pas qu'Eugène sache... Oui, oui, je veux attendre... Plus tard, quand il sera marié.

—Je n'insiste pas, mon amie ; agis selon les inspirations de ton cœur.

Le lendemain, mercredi, Eugène travaillait dans son cabinet, entouré de ses livres et de ses cartes, quand on frappa discrètement à sa porte.

—Entrez, dit-il.

La porte s'ouvrit, et il vit paraître celui que tout le monde à l'hôtel appelait Firmin.

—Eh bien ? interrogea le jeune homme.

Jardel sortit une lettre de sa poche.

—J'ai ceci à remettre à monsieur le comte, dit-il.

—Une lettre ! fit Eugène avec défiance. Qui l'a apportée ici ?

—Madame Louise.

—Ah ! madame Louise ?

Eugène, rassuré, prit la lettre, déchira l'enveloppe et lut ce qui suit :

« Il faut que je voie monsieur le comte demain. Je l'attendrai entre neuf et dix heures du matin. Je suis au grand hôtel Louvois. Monsieur le comte voudra bien demander le baron de Ninville.

« Son dévoué serviteur, " MORLOT. »

Le jeune homme posa le billet sur son bureau et se tourna vers Jardel, qui était resté debout derrière lui.

—Est-ce que vous attendez une réponse ? lui demanda-t-il.

—Non, monsieur le comte ; j'ai pris la liberté de rester pour vous conseiller de détruire le billet que vous venez de lire.

—Pourquoi le détruire ?

—Parce que celui qui l'a écrit n'aime pas qu'on conserve ses lettres ; un papier peut s'égarer, se perdre, être volé.

—Vous connaissez donc cette personne ? demanda Eugène en regardant fixement son interlocuteur.

—Beaucoup, et depuis longtemps, répondit Jardel. N'est-ce pas elle qui m'a recommandé à Mme la marquise ? ajouta-t-il en souriant.

—Firmin est-il réellement votre nom ?

—Non, monsieur le comte, je me nomme Jardel.

—Pourquoi M. Morlot vous a-t-il fait entrer ici ?

—Pardonnez-moi, monsieur le comte, n'oubliez pas que M. Morlot est à l'hôtel Louvois, M. le baron de Ninville. Maintenant, j'ai l'honneur de répondre à votre question ; M. Morlot m'a fait entrer ici pour faire mon métier.

—Votre métier ?

—J'ai pour mission spéciale de veiller constamment, et sans qu'il y ait de doute, sur la personne de M. le marquis de Coulange. Monsieur le comte, je suis un agent de police.

—Ah ! je comprends, fit le jeune homme.

Et il tendit sa main à Jardel.

Ensuite, il prit le billet écrit par Morlot et le jeta sur le brasier de la cheminée.

—Demain, reprit Eugène, je serai exact au rendez-vous que me donne M. le baron de Ninville.

A dix heures un quart, le lendemain, Eugène entra dans le petit salon du logement occupé par Morlot, à l'hôtel Louvois. Il y trouva le régisseur de Chesnel qui l'attendait.

—Monsieur le comte, lui dit Morlot, quand il se fut assis, je n'ai pas tenu à vous le cacher, monsieur le comte, il y a quinze ans que je connais le secret que ces misérables vous ont révélé. Du reste, vous saurez un jour comment et pourquoi je me suis trouvé obligé de jouer un rôle dans ce drame intime de la famille de Coulange.

—Oui, M. Morlot, j'ai deviné que, dans votre dévouement, vous avez entrepris de nous protéger contre nos ennemis.

—Oh ! mon ambition est plus grande, monsieur le comte, car j'espère bien les atteindre et les écraser.

—Avant de songer à cela, il faut les connaître et savoir où ils se cachent.

—Vous en avez vu trois, monsieur le comte, répondit Morlot.

—Quoi ! vous savez !...

—Ce qui vous est arrivé dans la nuit de samedi à dimanche. Je n'ai pas à vous le cacher, monsieur le comte, il y a quinze ans que je connais le secret que ces misérables vous ont révélé. Du reste, vous saurez un jour comment et pourquoi je me suis trouvé obligé de jouer un rôle dans ce drame intime de la famille de Coulange.

Mais revenons à ces trois misérables, dont deux étaient masqués. Rien ne vous a fait soupçonner qui pouvaient être ces deux individus ?

—Rien.

—Le timbre de leurs voix ne vous a point frappé ?

—Ils n'ont pas prononcé un mot devant moi.

—Ah ! fit Morlot.

—Ma... madame la marquise de Coulange...

—Dites "ma mère" monsieur le comte.

—Ma mère, paraît-il, connaît l'un de ces hommes, celui qui m'a parlé à visage découvert.

—Oh ! celui-là, moi aussi je le connais.

—Malheureusement, je n'ai aucun renseignement à vous donner qui puisse vous mettre sur la trace des deux autres.

—Je me crois suffisamment instruit, monsieur le comte, et je pourrais les nommer sans crainte de me tromper.

—Comment, vous les connaissez ?

—Oui.

—Alors, vous allez me dire...

—Pas encore, monsieur le comte, fit Morlot, en secouant la tête.

—Ma mère aussi n'a point voulu me dire le nom de celui qu'elle connaît.

—Madame la marquise a eu ses raisons pour se taire ; mais je puis être moins réservé qu'elle ; l'homme en présence duquel vous vous êtes trouvé, monsieur le comte, est le personnage qui a payé la femme qui vous a enlevé à votre mère dans la nuit du 19 au 20 août 1853.

—Oh ! fit le jeune homme.

—Comme vous le voyez, il n'avait pas besoin d'avoir en main le manuscrit de madame la marquise pour vous révéler le secret de votre naissance. Enfin, monsieur le comte, ce misérable n'est autre que Sosthène de Perny, le frère de madame la marquise de Coulange.

—Ah ! s'écria Eugène, ce nom seul jette une vive clarté au milieu de mes pensées ! Maintenant, je comprends, tout m'est expliqué.

Monsieur Morlot, continua-t-il avec émotion, est-ce que vous savez quelque chose de ma mère ?

—Oui, monsieur le comte.

—Oh ! alors, parlez-moi de ma mère, M. Morlot, dites-moi tout ce que vous savez.

—Je ne puis vous apprendre que peu de choses, monsieur le comte ; plus tard vous saurez tout.

—Plus tard... pourquoi pas immédiatement ?

—Parce qu'il y a certaines choses que vous devez ignorer encore.

—Comment ! s'écria le jeune homme ahuri, après la révélation qui m'a été faite, il y a encore des choses mystérieuses autour de moi ?

Morlot resta silencieux.

—Enfin, M. Morlot, reprit Eugène, soyez assez bon pour me dire ce que vous pouvez m'apprendre.

—Comme on vous l'a dit, monsieur le comte, votre mère avait été abandonnée. Déjà victime, elle fut encore choisie par les complices de Sosthène de Perny pour être leur victime. Elle tomba dans le piège qu'ils lui tendirent habilement et se laissa conduire à Asnières dans une maison où, pendant plusieurs mois, elle vécut à peu près séquestrée. C'est dans cette maison d'Asnières que vous êtes né, monsieur le comte.

—Oh ! j'irai la voir, cette maison, monsieur Morlot !

—Oui, un jour je vous y conduirai ; nous la visiterons, vous entrerez dans la chambre où votre mère vous a mis au monde. Vous saurez pourquoi vous deviez entrer frauduleusement dans la maison de Coulange, pourquoi une fausse déclaration à la mairie devait vous faire le fils légitime du marquis et de la marquise de Coulange. Naturellement, tous ces crimes avaient été longuement prémédités.

Le jour même de votre naissance, entre neuf et dix heures du soir, pendant que votre mère dormait, la femme qui demeurait avec elle vous prit dans le berceau d'osier où la sage-femme vous avait couché, où vous dormiez, et vous emporta.

Eugène semblait boire les paroles de Morlot. Celui-ci continua :

—Vous pouvez vous figurer quel fut l'horrible réveil de votre mère quand elle vit le berceau vide et découvrit que la femme avait disparu. Ce jour-là, monsieur le comte, j'étais à Asnières, faisant mon métier d'agent de police. J'accompagnai le commissaire de police qu'on était venu prévenir, et j'entraï avec lui dans la chambre de votre mère.

—Vous avez vu ma mère ! exclama Eugène.

—Oui, monsieur le comte.

Le jeune homme saisit vivement les mains de Morlot.

Il voulut parler, les sanglots lui coupèrent la voix.

Morlot pensait :

—Gabrielle sera bien heureuse ce soir quand je lui dirai cela.

XXVII

Au bout d'un instant, le comte de Coulange put parler.

—Ah ! monsieur Morlot, dit-il, je suis heureux, bien heureux de savoir que vous avez vu ma mère ; c'est un autre lien qui nous unit. Comment était-elle ? Elle était jeune et belle, n'est-ce pas ? Est-ce que je lui ressemble un peu ?

—Un peu, oui, monsieur le comte. Quand nous sommes rentrés dans sa chambre, elle était étendue sans connaissance sur son lit, où des personnes qui avaient pénétré avant nous dans la maison l'avaient couché, car elle était tombée presque nue, sans vie, sur le parquet. Le petit berceau était là, près de son lit, on voyait encore la place de votre petite tête sur l'oreiller blanc.

La sage-femme était là, un médecin accourut. Ils s'empressèrent de donner des soins à la pauvre mère et la rappelèrent à la vie.

Alors le commissaire de police voulut l'interroger ; on aurait tenu à savoir qui elle était. A toutes les questions que lui adressa le magistrat, elle répondit par des paroles incohérentes, des mots sans suite, hachés. Hélas ! elle avait été frappée d'un effroyable coup, votre malheureuse mère était devenue folle, monsieur le comte.

Le jeune homme poussa un sourd gémissement.

— On dut la laisser pendant plus de deux mois dans la maison d'Asnières. Ah ! ce ne sont pas les soins qui lui ont manqué. . . Mais on eut beau faire, on ne put pas lui rendre la raison ; il fallut se décider à la transporter dans un hospice d'aliénés.

— Je sais le reste, fit tristement Eugène : c'est dans un hospice que ma malheureuse mère est morte.

Morlot baissa la tête.

— Monsieur Morlot, quel âge pouvait-elle avoir ? demanda le jeune homme

— A peine dix-huit ans quand elle vous a mis au monde.

— C'était encore une enfant. . . Ah ! l'homme qui l'a trompée était un grand misérable !

— Qui sait ? fit Morlot.

— Monsieur Morlot, répliqua Eugène avec animation, briser la vie d'une femme est un crime que notre législation n'a pas fait assez grand. Oui, tout homme qui abandonne lâchement une pauvre malheureuse, devrait être puni comme un malfaiteur dangereux. Pour tous ces Don Juan, qui se font un jeu de l'honneur et des larmes d'une femme, qui flétrissent sa jeunesse, et la condamnent à une vie de douleurs, nos lois ne sont pas assez sévères. . . Le misérable qui vole l'honneur d'une famille est à mes yeux plus infâme que le coquin qui vous arrête dans une ruelle sombre ou au coin des bois, en vous disant : " Ta bourse ou ta vie ! "

— Je pense comme vous, monsieur le comte, et je déplore le mal en attendant qu'il y soit porté remède, si c'est chose possible.

Maintenant, monsieur le comte, je vais vous dire pourquoi je vous ai prié de venir me trouver ici aujourd'hui. Je n'ai plus à vous apprendre le motif pour lequel je vous ai demandé un congé. A part quatre ou cinq voyages que j'ai faits à Chesnel et un autre hors de France, je n'ai pas quitté Paris. Ce que je veux, monsieur le comte, je vous l'ai dit tout à l'heure ; atteindre vos ennemis et les écraser. Je ne sais pas bien encore quels sont leurs projets, car, dans ce qui se passe, il y a certaines choses qui me paraissent obscures. Mais je sais actuellement à quels hommes j'ai affaire. Si ce n'est pas assez, c'est déjà beaucoup. Je sais où est un de ces hommes, je ne le perds pas de vue : celui-là ne peut plus m'échapper. Il y en a un autre que je surveille également, bien que rien ne me prouve encore qu'il soit un complice. Mais il en reste deux que je ne vois pas agir ; il n'en sont que plus redoutables. Je vous avoue, monsieur le comte, que, de ce côté, je suis inquiet. Il faut absolument que je sache où se cachent ces deux individus. Grâce à vous, j'espère être bientôt sur leurs traces. Vous avez dû prendre le numéro de la maison où la femme masquée vous a conduit ?

— Avant de m'éloigner de cette maison, monsieur Morlot, je voulais en effet connaître son numéro ; mais il n'existe point.

— Ah ! fit Morlot.

— Peut-être avait-il été enlevé, toutefois, à certaines remarques que j'ai faites, je suis sûr de reconnaître la maison et surtout le jardin.

— En ce cas, monsieur le comte, c'est bien. Mais il faut que nous allions ensemble à Neuilly.

— Je suis à votre disposition.

— Vous ne supposez pas qu'on vous ait suivi ?

— Non, je n'ai rien remarqué.

— Je ne saurais prendre trop de précautions, monsieur le comte : avec les misérables contre lesquels j'ai à lutter, il faut être constamment sur ses gardes.

Morlot s'approcha d'une fenêtre, dont la jalousie était baissée et, du regard, il inspecta la place Louvois.

— Je ne vois aucun individu à figure suspecte, murmura-t-il, Monsieur le comte, nous pouvons partir.

Le jeune homme se leva.

— Si vous le voulez bien, continua Morlot, vous sortirez le premier ; vous prendrez une voiture en bas et vous irez m'attendre boulevard Haussman, au coin de la rue du Helder.

Eugène sortit. Morlot, de sa fenêtre, le vit monter dans un coupé qui ne tarda pas à disparaître. Alors, bien certain, cette fois, que le comte de Coulange n'avait pas été suivi, il sortit à son tour.

Une heure après, le coupé dans lequel se trouvaient Eugène et Morlot passait au petit trot la chaussée du boulevard Bineau.

Soudain, le comte saisit le bras de Morlot, et lui dit :

— Regardez : voilà le jardin et la maison : je reconnais la grille, la petite porte et également cet arbre, qui doit être un polonia.

— J'ai vu, répondit Morlot.

Il laissa marcher la voiture pendant quelques minutes encore, puis il cria au cocher :

— Arrêtez.

— Est-ce que nous descendons ici ? demanda Eugène.

— Moi seul, monsieur le comte, et je vous demande la permission de vous quitter.

Une heure après quand Morlot entra dans un restaurant pour déjeuner, il savait que la maison du Boulevard Bineau appartenait à un riche et honorable commerçant de la rue du Mail, qui l'habitait chaque année avec sa femme et ses enfants, du commencement de mai à la fin de septembre.

On avait d'ailleurs donné à Morlot les meilleurs renseignements sur le propriétaire de la maison et sa famille.

Morlot ne pouvait pas supposer que cet honnête homme fût un complice de Sosthène de Perny. Mais il s'agissait de se mettre sur la piste de Sosthène et de des Grolles, et il fallait que Morlot sût à qui le commerçant avait confié les clefs de la maison.

Or, le même jour, vers trois heures de l'après-midi il entra dans la maison de commerce de la rue du Mail, et demandait à parler au commerçant.

Celui-ci le fit entrer dans son cabinet, et le pria de lui faire connaître le motif de sa visite.

— Vous allez l'apprendre, monsieur, répondit Morlot, par quelques questions que je vais vous adresser et auxquelles je vous prie de vouloir bien répondre. Vous êtes propriétaire d'une maison à Neuilly, boulevard Bineau ?

— Oui, monsieur.

— Vous devez y aller souvent ?

— Rarement l'hiver. Quelquefois le dimanche, quand la journée est belle, j'y vais, soit avec ma femme ou une ou plusieurs de mes filles, passer deux ou trois heures ; c'est un but de promenade. Nous en profitons pour faire du feu dans les chambres et ouvrir les fenêtres.

— Vous n'êtes probablement pas allé à Neuilly dimanche dernier ?

— Je n'y suis pas allé depuis un mois.

— Est-ce que, parfois, vous permettez à des personnes de votre connaissance d'aller visiter seules votre propriété ?

— Jamais, monsieur.

— Pourtant, dans la nuit de samedi à dimanche, il y avait au moins cinq personnes dans votre maison.

Le commerçant ouvrit de grands yeux étonnés.

— C'est impossible ! s'écria-t-il.

— Ce que j'ai l'honneur de vous dire est absolument vrai, répliqua Morlot.

— Mais alors des voleurs se sont introduits chez moi, je suis volé !

— Une personne attachée à votre maison a peut-être, à votre insu, confié à quelqu'un les clefs de votre maison de Neuilly.

Le commerçant secoua la tête.

— Non, non, dit-il, cela ne se peut pas.

Il ouvrit un tiroir de son bureau où il prit un trousseau de clefs.

— Voici les clefs de ma maison de Neuilly, dit-il, celle de la grille et de la porte du jardin ; la clef des deux portes d'entrée de la maison et celles des deux pièces principales. Personne ne peut ouvrir mon bureau. D'ailleurs, je suis sûr que le trousseau de clefs était là samedi soir et dimanche matin.

— En ce cas, monsieur, on s'est servi de fausses clefs pour pénétrer dans votre maison.

— Je le saurai bientôt, car je vais aller immédiatement à Neuilly.

— Si vous le voulez bien, je vous accompagnerai.

— Volontiers. Mais je ne veux rien dire à ma femme et à mes enfants pour ne pas les inquiéter.

Morlot retourna donc boulevard Bineau en compagnie du commerçant.

Ils eurent vite constaté que les portes avaient été ouvertes avec de fausses clefs ou crochetées. Du reste, aucune n'avait été refermée à clef. Ils entrèrent successivement dans toutes les pièces. Morlot promenait son regard investigateur. Il se souvenait de l'enveloppe de lettre à moitié brûlée, ramassée autrefois dans l'espèce de prison où Gabrielle avait été enfermée et où elle avait failli mourir de faim. Mais il eut beau fureter dans tous les coins, il ne trouva aucun objet qui pût le mettre sur la piste qu'il cherchait.

Quelques meubles avaient été dérangés de leur place, des bougies avaient brûlé complètement dans les chandeliers ; mais rien n'avait disparu, et le commerçant déclara qu'aucun vol n'avait été commis, il n'existait pour tous dégâts que la vitre brisée par la clef lancée du jardin dans le cabinet où le comte de Coulange avait été un moment prisonnier.

Dans la chambre où la scène s'était passée, Morlot trouva le masque de Sosthène ; dans le corridor, au bas de l'escalier, il ramassa encore deux autres masques. Voilà les seuls objets qui attestaient le passage des trois complices dans la maison. Morlot examina les masques l'un après l'autre. Instinct d'ancien policier. Mais c'était bien inutile, car, en supposant — ce qui n'existait pas, — qu'ils portassent une marque de fabrique, cela ne lui aurait pas beaucoup servi.

Maintenant qu'il était rassuré, le commerçant voulut interroger Morlot. Celui-ci coupa court à ses questions en lui disant :

— Je sais ce qui s'est passé dans votre maison, mais je ne peux

rien vous dire ; il y a là un secret qui ne m'appartient pas. Je vous ai prévenu, vous savez que des inconnus se sont introduits dans votre propriété ; à vous, maintenant, de prendre les précautions que vous jugerez nécessaires contre n'importe quelle espèce de malfaiteurs.

Bien qu'il n'eût à se plaindre d'aucun dommage, le commerçant parla d'aller faire sa déclaration au commissaire de police.

—Je n'ai pas de conseils à vous donner, lui dit Morlot ; mais cette démarche que vous voulez faire me paraît absolument inutile.

—Au fait, monsieur, vous avez raison ; ce que j'ai de mieux à faire, c'est de mettre à ma porte des doubles serrures de sûreté.

Le soir, en rentrant chez lui, Morlot se disait, les sourcils froncés :

—Résultat de la journée : une déception.

XXVIII

On avait dit au marquis de Coulange que l'amiral de Sisterne serait de retour à Paris le jeudi soir ou le vendredi matin. Or, le vendredi, à neuf heures du matin, le marquis sonnait à la porte de l'appartement que l'amiral occupait avec sa sœur et sa nièce, au premier étage. Un domestique vint lui ouvrir.

—M. de Sisterne est-il revenu de Brest ? demanda le marquis.

—M. l'amiral est revenu hier soir, monsieur le marquis, répondit le domestique.

—Je suppose qu'il n'est pas encore sorti, veuillez m'annoncer.

—Monsieur le marquis ne pourra pas voir M. l'amiral aujourd'hui.

—Ah ! fit M. de Coulange étonné, et pourquoi ne pourrai-je pas le voir aujourd'hui ?

—Parce que M. l'amiral a prévenu qu'il rentrerait probablement très tard ce soir ou peut-être même dans la nuit.

—A quelle heure est-il donc sorti ce matin ?

—A huit heures, monsieur le marquis. Il est allé accompagner madame et mademoiselle qui vont passer quelque temps dans le Midi, du côté de Cannes, de Nice ou de Menton.

—Comment ! s'écria le marquis de plus en plus surpris, madame et mademoiselle de Valcourt ont quitté Paris ce matin ?

—Comme je viens de le dire à monsieur le marquis, elles sont parties à huit heures avec M. l'amiral, qui doit les accompagner jusqu'à Joigny, peut-être jusqu'à Dijon.

—J'ai vu ces dames lundi, Mme de Valcourt ne m'a point dit qu'elle avait l'intention d'aller à Nice ou ailleurs.

—Hier, à midi, et même à quatre heures du soir, il n'était nullement question de ce départ.

—Mais que s'est-il donc passé ? s'écria le marquis, que l'émotion commençait à serrer à la gorge.

—Je l'ignore, répondit le domestique. M. l'amiral est arrivé de Brest hier soir à deux heures. Il a causé assez longtemps avec madame et ensuite avec mademoiselle ; c'est alors, probablement, que le départ fut décidé, car, à quatre heures et demie, la femme de chambre de madame commençait à préparer les malles. On a servi le dîner comme d'habitude, à six heures M. l'amiral n'avait pas l'air content, madame était pâle et inquiète : quand à mademoiselle, je crois bien qu'elle avait pleuré. A dix heures les malles étaient faites et fermées. Ce matin, une voiture du chemin de fer est venue les prendre. Les maîtres se sont rendus à la gare dans la voiture de M. l'amiral.

Le front de M. de Coulange s'était assombri. Une sensation douloureuse succédait au saisissement et à la surprise. Il se dirigea lentement vers la porte.

—Dès que M. l'amiral rentrera, reprit le domestique, je lui dirai que M. le marquis est venu pour le voir.

—Et vous pourrez ajouter que j'ai été fort étonné.

—M. l'amiral devra-t-il attendre monsieur le marquis demain matin ?

—Non, je ne reviendrai pas demain.

Il descendit rapidement l'escalier. Il avait comme un poids sur la poitrine qui l'empêchait de respirer. Il avait hâte de se retrouver au grand air. Quand il eut fait une trentaine de pas dans la rue, ses poumons se dilatèrent et il se sentit soulagé. Mais il avait des mouvements fébriles et son front restait sombre.

—Qu'est-ce que cela veut dire ?... se demandait-il.

Il cherchait à s'expliquer l'étrange conduite de son ami et de Mme de Valcourt. Pourquoi avoir ainsi quitté Paris sans le prévenir ? il se sentait profondément blessé, car, dans ce départ précipité, il trouvait quelque chose d'injurieux. Il devinait qu'il devait y avoir là une infamie de Sosthène ; mais, ce que devait faire avant tout M. de Sisterne, n'était-ce pas de venir loyalement lui demander une explication ? D'ailleurs, il avait annoncé sa visite. Pourquoi l'amiral ne l'avait-il pas attendu ? Evidemment, il s'était dérobé à une explication. Et cela et le départ précipité de Mme et de Mlle de Valcourt, qui ressemblait à une fuite, rendaient sa conduite

envers son ancien ami d'enfance tout à fait inexplicable. Qu'avait voulu l'amiral ? Eloigner Emmeline d'Eugène. Cela ne laissait aucun doute... Ainsi c'était une rupture aussi brusque que violente. Qu'avait-on pu dire à Mme de Valcourt et à M. de Sisterne pour qu'ils eussent pris une aussi grave détermination ?

Mais, qu'importe, l'amiral n'avait pas agi comme il devait le faire ; il ne méritait pas, lui, le marquis de Coulange, d'être traité ainsi par son vieux camarade, son meilleur ami. L'amiral lui faisait une cruelle injure.

C'est en se livrant à ces tristes réflexions que le marquis rentra à l'hôtel de Coulange.

Dans son cabinet, sur un plateau de vermeil, il trouva trois ou quatre lettres. Sur l'une des enveloppes, il reconnut l'écriture de M. de Sisterne.

—Ah ! fit-il, je vais savoir quelque chose.

D'une main qui tremblait légèrement il déchira l'enveloppe. La lettre ne contenait que quelques lignes écrites rapidement. Le marquis les lut, le front plissé. Les voici :

“ Mon cher Edouard,

“ Depuis assez longtemps déjà, la santé de ma nièce inspire à sa mère de sérieuses inquiétudes ; une irritation de la gorge et des bronches et une petite toux sèche, opiniâtre, sembleraient menacer Emmeline d'une maladie pulmonaire. Je ne me doutais de rien, car ma sœur avait cru devoir me cacher ses craintes.

“ Hier soir, elle m'a parlé de ses appréhensions et s'est subitement décidée à aller passer avec Emmeline deux mois au bord de la Méditerranée.

“ Elles partent aujourd'hui même ; je t'écris ces quelques lignes à la hâte. Je vais accompagner ma sœur et ma nièce un bout du chemin ; mon intention est d'aller jusqu'à Dijon.

“ Ton vieux camarade,

“ DE SISTERNE.”

Comme s'il n'avait pas bien compris, le marquis relut une seconde fois cet étrange billet, puis il resta un instant immobile, frappé de stupeur.

—Et c'est cela, c'est cela qu'il m'écrit, murmura-t-il sourdement en froissant le papier entre ses doigts ; voilà l'explication ridicule qu'il me donne !... Mensonge, mensonge ! exclama-t-il. Qu'est-ce que cela ? Un prétexte grossier... Il n'a certainement pas supposé que nous croirions à cette prétendue maladie de sa nièce ; mais il fallait dire quelque chose, et c'est cela qu'il m'a écrit... Et voilà comment se conduit envers moi un homme de cœur qui est mon ami depuis plus de quarante années !... Oh ! c'est trop fort ! c'est trop fort !...

Mais il ne s'aperçoit donc pas qu'il y a dans sa conduite quelque chose qui ressemble à de la lâcheté. Ah ! ça, mais que pense-t-il donc de moi, de ma femme, de ma fille ?... Et c'est le comte de Sisterne, un amiral de France, l'honneur même, qui m'offense aussi gravement !

Tout en parlant, le marquis marchait à grands pas dans son cabinet.

—Ah ! reprit-il, d'une voix creuse, il se contente d'un prétexte, le premier venu, et il recule devant une explication, que son devoir l'oblige à me donner ; mais il me la faut, cette explication, il me la faut et je l'aurai... Oui, je saurai le faire parler ; devrais-je l'y contraindre, il parlera... Je suis le gardien de l'honneur de Coulange !

A ce moment, on frappa à la porte du marquis.

—Entrez, dit-il.

Par un violent effort de sa volonté, son agitation se calma subitement et son visage reprit son expression habituelle.

La porte s'ouvrit et Eugène entra. Ses lèvres crispées, frémissantes, révélaient une grande douleur. Il y avait du désespoir dans l'effarement de son regard. Il tenait entre ses doigts un papier, une lettre ouverte. Lentement, il s'approcha du marquis, et sans prononcer une parole, il lui tendit la lettre.

Le marquis lut ce qui suit :

“ Monsieur Eugène,

“ Nous quittons Paris demain matin pour aller je ne sais où. Ah ! je n'ai pas eu le courage de demander où l'on voulait me conduire. “ Que se passe-t-il ? Je l'ignore. Je ne sais qu'une chose, c'est que je “ suis folle de douleur !

(A suivre.)

Le curé de St-Eustache à madame Turcotte : Mais il ne pleure plus jamais votre bébé ? — Non, M. le Curé, et jamais je ne le laisserai pleurer ; nous avons à la maison une bouteille de *Menthol Soothing Syrup*. C'est le meilleur sirop au monde pour les enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

L' HEURE D' AIMER

Poésia d' Armand Silvestre
Musique de
H. DE FONTENAILLES

Andantino $\text{♩} = 80$

CHANT *p*
Comme

PIANO *p*

l'heu-re pas-se vi-te. D'ai-mer pour en être heu-reux! — Ha.

tez-vous donc, a-mou-reux, Quand le printemps vous in-vi-te. Quel

rit

lez à tous les buis-sons — Des bai-sers et des chan-sons.

Un peu plus lent

pp L'heu-re d'ai-mer pas-se vi- - - te! — a tempo

pp suivez... *mf*

Comme

l'heu-re pas-se dou-ce D'ai-mer dans le temps des fleurs! —

L'é - té brode, en cent cou - leurs, Les fins ve - lours de la mous - se Où les

l'heu - re pas - se len - te D'ai - mer pour se sou - ve - nir! — L'au -

rit.
bel - les, en trem - blant, — Po - sent leur pied ferme et blanc? —

- tom - ne vient de jau - nir — La fo - rêt - aux vents trem - blant - te. Dans

Un peu plus lent
L'heu - re d'ai - mer pas - se dou - . . . ce! — Plus lent

rit.
l'or, des bois dé - so - lés — Nos rê - ves sont en - vo - lés.. —

Plus lent
Comme

a tempo
L'heu - re d'ai - mer pas - se len - . . . te. —

AMOUR TU RENDS AVEUGLE



I
Nora était belle, et le savait, Massa Bambou eut le talent de le lui dire alors qu'il faisait paître sa girafe, non loin des pyramides et accompagné de son fidèle Seïde.



II
Amour, tu rends aveugle! Comme Massa Bambou, enhardi, prenait amoureuxment dans ses doigts le menton de la petite, voilà que la girafe, malgré les objections à elle faite, se mit à paître une touffe d'herbes jusque dans les jambes de son maître.



III
Le résultat a été plutôt désastreux. Si la girafe a eu son herbe, Nora s'est évanouie, l'amour aussi. Massa Bambou et Seïde ont eu un abordage pénible. O amour!

APRÈS LA CATASTROPHE

Les victimes!

Combien? Comptez: dix, vingt, quarante...
L'un buvait à longs traits à la coupe enivrante
De la Jeunesse; l'autre, aux espoirs défendus
Avait substitué les baisers éperdus
De ses petits enfants, et pour leurs têtes blondes,
Vieillard, songeait encore à conquérir des mondes!
Jeunesse, floraison du cœur, enivrements,
Fiançailles, soupirs, étreintes, doux serments,
Palais bâtis dans l'or de l'espoir et du rêve,
Chimères de poète, ambitions sans trêve,
Désirs, travail, richesse, et le nom, et l'honneur
D'une antique maison, — ce qui fait le bonheur,
Ce qui fait la fortune et ce qui fait la gloire,
Comme en une bataille après une victoire
Chèrement achetée, au milieu des débris
Sanglants, et dans l'horreur des râles et des cris,
Ils sont là, tous et tout!

O douleur! ô misère!
Tu ne reverras plus ton enfant, pauvre mère!
Tu n'embrasseras plus ta fiancée, amant!
Tu ne poursuivras plus dans le bleu firmament
Tes blanches fictions et ton amour, poète!
L'éphèbe plein de jours, l'aïeul que la mort guette,
Egale dans le brutal et sombre écrasement,
Gisent, monceau hideux, sous le bousclement
Du monstre.

La matière implacable se venge,
Progrès!...

O cauchemar hallucinant, étrange,
Farouche entassement de mal, de bien, d'erreur,

De vérité; soleil illuminant l'horreur
Du chaos Ignorance et des vieilles ténèbres;
Conquêtes de l'Esprit, et révoltes funèbres
De forces de la terre; assaut du Monstrueux
Pour venger contre nous les mythes et les dieux;
De l'aveugle Inconnu revanche abominable!

Poursuis donc, Prométhée, ô martyr lamentable
Suis à travers le temps, l'Infini, l'Éternel,
Ta victoire maudite et ton rêve charnel...
Ceci va devenir le meurtrier infâme
De Cela! Le métal inerte écrase l'âme!
Ce crime, cet affreux carnage, cet enfer
De larmes, de douleur, de mort, un peu de fer,
Un peu de vapeur d'eau rugissant sous un dôme,
Un atome heurtant au passage un atome
L'ont commis.

Ils allaient joyeux, impatients,
Accusant la lenteur du train, inconscients
Du danger, de l'obscur assassinat dans l'ombre
Invisible embusqué, l'un supputant le nombre
De ses gains, celui-là calculant les baisers...

Ils sont là maintenant sur la voie, écrasés!

Les journaux nous diront demain la catastrophe:
Du sang, des pleurs, un deuil, quelques mots, une
Peut-être d'un poète inspiré; puis, l'oubli! [strophe,
L'homme par l'intérêt cependant assailli,
Dans les entraînements fougueux de la jeunesse,
Ivre, éperdu de vie, à suivre la richesse,
A suivre sa chimère âpre, repartira...
Tandis que sur leurs corps la terre verdira!

O. JUSTICE.

Du HELDER. — Moi?...

LA PETITE MADAME DE FRASK. — Vous et les autres?... nous croyions que c'était la chasse qui arrivait...

Du HELDER. — Nous avons perdu depuis un quart d'heure à peu près... nous n'entendons plus rien!... (Il va jusqu'au bout de l'allée et revient.) rien du tout!... (A Folleuil, avec agitation.) vous ne l'avez pas vue vous?...

FOLLEUIL, allumant sa pipe. — Qui ça?...

Du HELDER. — La chasse, parbleu!...

FOLLEUIL. — Jamais de la vie!... je ne regarde jamais ces choses-là!... (Du Helder hausse les épaules et regaloppe jusqu'au bout de l'allée.) Avec ça que ça l'intéresse, lui, la chasse!... il fait ça pour qu'on croie qu'il y comprend quelque chose... je parie qu'il ne sait seulement pas quel animal on chasse...

LE COMTE DE BÉLAYR. — Le fait est que jamais on n'a vu chasse plus mal menée... Palombe n'y entend quoi que ce soit...

Du HELDER, qui revient toujours aussi agité. — Rien de rien!...

D'ASSOUPY. — Invitez donc des amis à suivre, pour être bêché pareillement!...

BÉLAYR. — Si on ne peut même plus critiquer!...

FOLLEUIL. — Autant mourir tout de suite, n'est-ce pas? (Regardant Belayr.) Vous devez avoir souvent des mouvements de bile, vous?... des accès rageurs... suivis de prostration...

MADAME DE VALTANANT, faisant arrêter la victoria dans laquelle elle est avec Mme Tailly des Coudrettes. — Avez-vous vu Mme de Palombe?

LA PETITE MADAME DE FRASK. — Je l'ai vue tantôt... au rendez-vous...
MADAME DE VALTANANT. — Elle a encore engraisé!
FOLLEUIL. — Elle est à point!...
MADAME DE VALTANANT. — Vous appelez ça à point?...

FOLLEUIL. — Mais oui... je déteste les femmes maigres, moi!... non seulement je les trouve laides et attristantes à voir, mais encore elles sont le plus souvent méchantes, envieuses... enfin, elles ont tout pour elles, quoi!...

MADAME DE VALTANANT. —
(On continue à marcher au pas).
BÉLAYR, dont le cheval vient de butter. — Sale terrain!... c'est plein de terriers!... mon cheval a manqué se casser le boulet!...

FRASK. — Non... c'est contre un caillou qu'il a buté... parce que, je ne sais pas si vous vous en êtes aperçu, mais il racle, votre cheval!...

D'ASSOUPY, d'une voix douce. — Plutôt!...

BÉLAYR, vexé. — Ce cheval-là racle?... Ah! par exemple!... un cheval qui se met les pieds dans le nez en marchant!...

FRASK. — Je ne sais pas où il met habituellement ses pieds... mais ce

AYEZ DONC DES AMIS

Dans une allée de la forêt de Saint-Séverin. — On chasse avec l'équipage du baron de Palombe, un voisin.

LA PETITE MADAME DE FRASK, sur un joli poney gris. Amazone bleue très courte. Habit rouge. Chapeau gris, regardant les cavaliers qui arrivent. — Les Belayr, Antoine... M. du Helder... lady Salikok... (Joyeuse.) et M. de Folleuil!...

LE VICOMTE D'OKAZ, sur un vieux cheval bai. Habit rouge. Culotte en vis. Gardénia. — Folleuil à cheval?... (Pensif.) pour qui vient-il?... (A la petite Mme de Frask.) Il vous plaît, Folleuil?...

LA PETITE MADAME DE FRASK, avec conviction. — Beaucoup!... il est si amusant!...

D'OKAZ. — Amusant... amusant... il est mal élevé, voilà tout!... Tiens!... Mme de Valtanant suit en voiture... pourquoi?...

FOLLEUIL, qui a rejoint la petite Mme de Frask. — Pour être sûre de ne pas rencontrer Valtanant qui est à cheval...

Du HELDER, arrivant au petit galop. — Avez-vous vu la chasse?...

LA PETITE MADAME DE FRASK. — Comment?... ça n'est pas vous, la chasse?...

HISTOIRE DU VIEUX CHATEAU



I

Il était une fois un château antique, dans ce château une grande salle et dans cette salle un homme de fer. Survinrent, une nuit, Toutoune, une charmante petite chatte noire, et Gurdouche, un roquet fort aimable qui, en jouant et folâtrant,...

que je peux vous affirmer, c'est que, cette fois, il en a mis au moins un des deux sur un caillou... un caillou que je vois encore d'ici... (*Il se retourne.*) là-bas... à droite, contre une touffe d'herbe... vous ne voyez pas ?...

BÉLAYR, sans se retourner. — Pas le moins du monde...

D'ASSOPY. — Comment, vous ne voyez pas cette grosse petite chose ronde... d'un gris blanchâtre ?...

BÉLAYR —

M. TAILLY DES COUDRETTES, à Bélayr. — Où l'avez vous acheté, ce cheval ?...

BÉLAYR. — Je l'ai acheté cent cinquante louis...

M. TAILLY DES COUDRETTES — Pardon... je ne vous demandais pas combien vous l'aviez payé...

DU HELDER, s'arrêtant brusquement. — Ne bougez pas !...

FOLLEUIL. — Qu'est-ce qu'il y a ?...

DU HELDER — J'entends les chiens !...

FOLLEUIL, continuant à marcher. — Une idée que vous vous faites !...

DU HELDER. — Enfin, je suis sûr que j'entends quelque chose...

D'ASSOPY. — Moi aussi !... seulement, c'est le vent qui fait grincer les fils du télégraphe... ça n'a même pas un air de famille avec la voix des chiens...

BÉLAYR — Même des chiens de Palombe...

D'ASSOPY. — Je ne sais pas pourquoi vous dites ça ?... ils ne sont pas plus mauvais que les autres, les chiens de Palombe...

BÉLAYR. — Allons donc ! ils ne valent pas un coup de fusil !... c'est comme ses chevaux, du reste !... et il n'y a pas là de quoi s'étonner... on ne peut pas avoir un équipage, un appartement à Paris, et un château qui coûte les yeux de la tête à entretenir, avec soixante sept mille francs de rente...

FOLLEUIL — Soixante-sept !... peste !... vous envoyez le chiffre exact, vous !... à la bonne heure... on est fixé !...

BÉLAYR. — Dame ! Palombe avait cinquante cinq mille francs de rentes... il a épousé la petite de Granpré qui a eu trois cent mille francs de dot... mettez que ça rapporte douze mille... et je compte largement... ça fait soixante-sept... pas un sou de plus...

— FOLLEUIL. — Irréfutable !...

BÉLAYR. — Et quand on pense au mariage que Palombe aurait pu faire... joli garçon comme il l'était !...

FOLLEUIL. — Tiens !... vous reconnaissez qu'il était joli garçon ?...

BÉLAYR — Mais oui...

FOLLEUIL — Ben, ça m'étonne de vous, ça !...

BÉLAYR, reprenant — Joli garçon... une fortune gentille... un château historique... un titre... il pouvait épouser un sac énorme...

FOLLEUIL — Et au lieu de ça, il a préféré une femme de son monde, jolie et intelligente... quel imbécile !... (*Tête de Mme de Bélayr.*)

BÉLAYR. — Enfin, vous m'avouerez que ça n'est pas fort !...

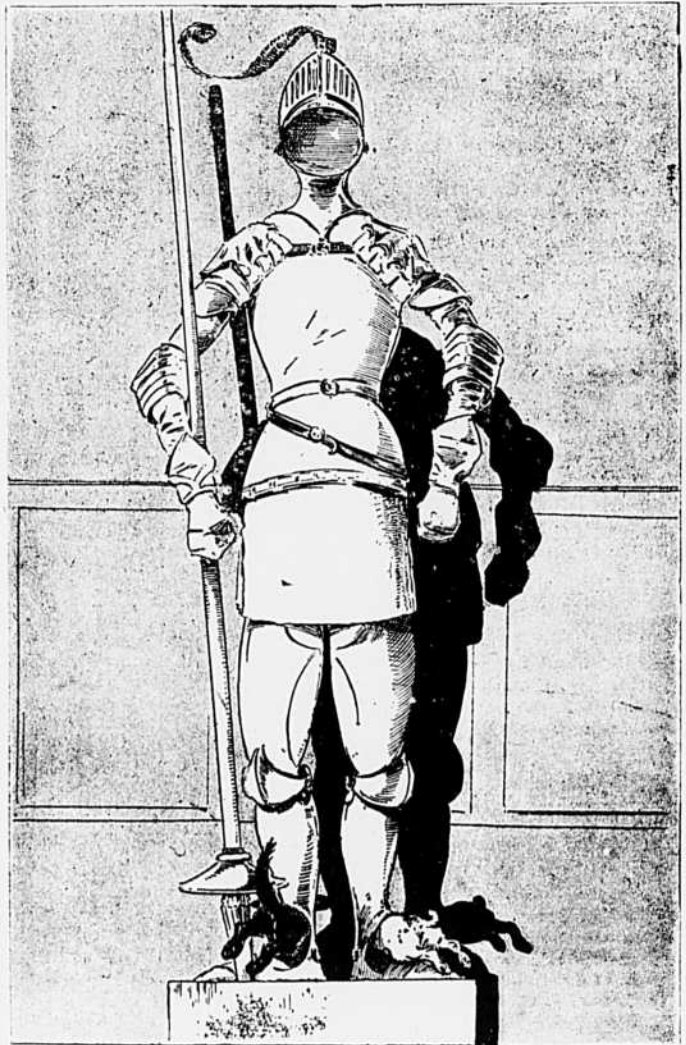
FOLLEUIL — J'avoue tout !...

BÉLAYR. — Aussi, ce matin, quelle messe de Saint Hubert !... c'était piteux !... la livrée des piqueux a au moins cinq ans !... les fanfares ont été sonnées à faire pleurer... les chiens ont hurlé à l'élévation...

FOLLEUIL — Ah !... et si Palombe était plus riche, les chiens n'auraient pas hurlé à l'élévation ?...

BÉLAYR. — Je ne dis pas cela !...

FOLLEUIL. — Pardon... je le croyais...



II

...s'avisèrent de pénétrer, par la base, dans le fort intérieur de l'homme de fer. On entendit d'abord un sourd susurrement, des grognements étouffés, jusqu'au moment où, n'en pouvant plus,...

BÉLAYR. — Et cette surprise, dont nous a parlé Palombe... qu'est ce que ça peut être ?...

D'ASSOPY. — Je ne m'en doute pas !...

BÉLAYR. — Il a dit : " Une chose que nous verrons à la fin de la journée et qui nous surprendra tous..."

FOLLEUIL. — C'est peut être que vous serez de bonne humeur, ce soir ?... le fait est que ça nous surprendrait rudement !...

BÉLAYR —

D'OKAZ. — Sapristi !... elle ne finira donc pas cette chasse !...

D'ASSOPY. — Tu deviens grincheux aussi, toi !...

D'OKAZ. — Une chasse où on ne voit ni la bête, ni les chiens... (*Il regarde la petite Mme de Frask qui cause avec son mari.*)

FOLLEUIL, à du Helder. — Mais ne me poussez donc pas comme ça dans l'ornière, sacriebleu !... (*Du Helder se retire précipitamment.*)

FRASK, se retournant. — A qui en a-t-il encore, Folleuil ?...

FOLLEUIL. — A du Helder... il me pousse dans toutes les ornières et dans tous les troncs d'arbres... pour me raconter des histoires de chasse qui ne lui sont jamais arrivées...

DU HELDER, indigné. — Comment jamais arrivées !... ah bien ! elle est sévère, celle là !... je vous dis qu'en 87... ici... à quelques mètres d'ici... en voulant servir un solitaire qui éventrait les chiens... j'ai tué un ramier...

D'ASSOPY. — Avec votre couteau ?...

DU HELDER. — Mais non !... avec la carabine à servir... au moment où je l'ajustais à l'œil, le sanglier a fait un mouvement plongeant... et la balle a tapé en plein dans un ramier qui s'enlevait du fourré... c'est bien simple...

FRASK.—Excessivement simple... seulement c'est un coup rare!... (A Mme d'Assoupy qui bâille.) Vous êtes fatiguée, ça ne m'étonne pas!... vous avez veillé jusqu'à deux heures du matin...

MADAME D'ASSOUPY.—Comment le savez-vous?...

FRASK.—Je vois de mon lit votre lumière qui frappe sur le mur du petit chalet...

D'OKAZ, *soupirant*.—Mon chalet!... où je suis tout seul!...

FRASK.—Plains-toi donc un peu?... tu es le mieux logé de nous tous... et tu as la satisfaction de sentir ta demeure caressée par la lumière de Mme d'Assoupy...

D'OKAZ.—Une satisfaction négative...

BÉLAYR.—Et toujours pas de chasse!... voilà ce que c'est que de faire les choses sans argent... ça marche toujours mal!...

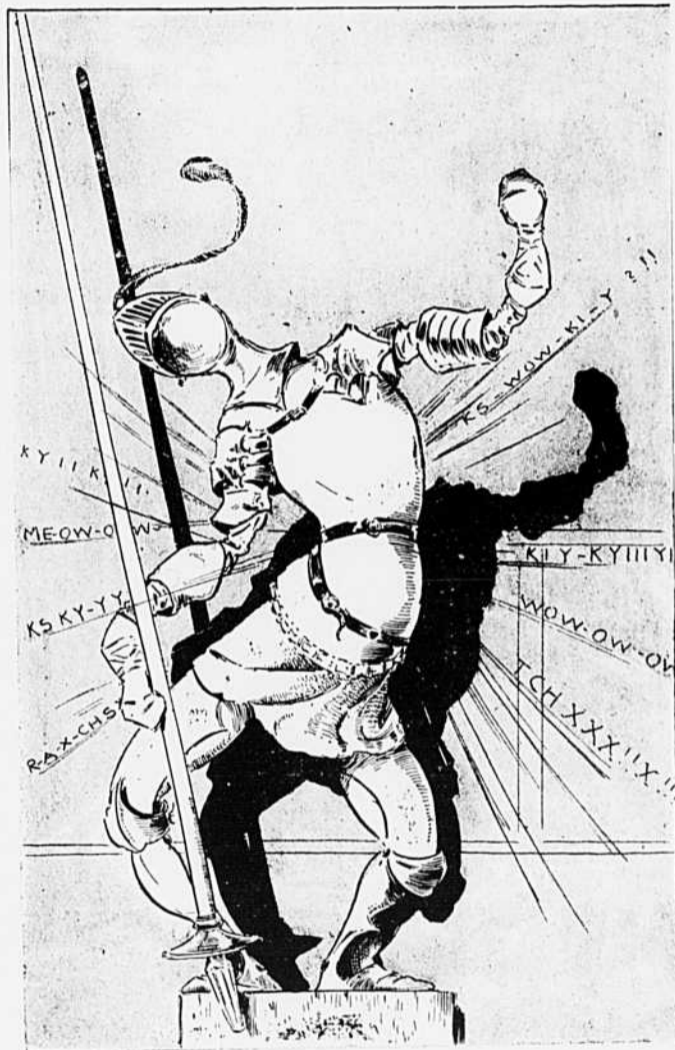
FOLLEUIL.—Mais ça marche bien pour les Palombe... et pour Valtanant... et du Huban... et tous ceux qui ont suivi... (Le cheval de Bélayr butte fortement.) Dites donc, il me semble que pour un cheval de cent cinquante louis, qui met ses doigts dans son nez en marchant, il faut un peu souvent, votre cheval!... Tiens!... nous arrivons au parc!... et cette fois, j'entends la chasse...

BÉLAYR.—Pas malheureux!... il fait nuit!...

LA PETITE MADAME DE FRASK, *montrant un point d'un carrefour d'allées gazonnées*.—Oh!... voyez donc, là!... cette grande chose blanche!... (On se dirige au galop vers la chose blanche.)

FOLLEUIL.—Tiens!... c'est une statue de saint Hubert!... Eh bien!... la voilà, la surprise!... j'aimais infiniment mieux le rond point sans

HISTOIRE DU VIEUX CHATEAU — (Suite et fin)



III

...l'homme de fer se livra à un dévergondage d'allures auprès duquel aurait pâli le fameux quadrille naturaliste. Et avec ça des onomatopées étranges... des wouah... wriiii... marranaou... sehou... psitt... wouah... wouah...

rien... mais enfin... elle n'est pas laide, cette statue... j'aurais préféré Diane!... Enfin!...

BÉLAYR, *qui a défait son gant et est allé tâter les jambes de saint Hubert avec son doigt*.—Ça n'est même pas du marbre!... c'est de la pierre!... mais voilà... quand on n'a pas d'argent et qu'on veut faire comme si on en avait... G.V.P.

ELLE NE L'AVAIT PAS REMARQUÉE

Monsieur.—As-tu remarqué la dame que nous venons de croiser dans la rue?

Madame.—Tu veux dire la femme qui avait un manteau de seal, des bottines jaunes, un chapeau noir avec des fuchsias et des héliotropes, une cravate rouge et un voile de chiffon? Non, je ne l'ai pas remarquée plus que ça. Que voulais-tu donc me dire d'elle?

NOUVELLE MANIÈRE D'HONORER LES SAINTS

Monseigneur de la Mothe, évêque d'Amiens, n'étant encore que simple abbé, venait de faire une mission dans le diocèse d'Aix. Le peuple de la paroisse qu'il avait évangélisée, et dont il avait gagné la confiance, le voyant partir avec regret, l'accompagna jusqu'à Aix, où il allait rendre compte de son œuvre au prélat diocésain. L'archevêque commençait à lui donner les louanges dues à son zèle, et à le féliciter du bien qu'il avait opéré; l'abbé de la Mothe l'interrompant: "Quoi que vous en disiez, Monseigneur, je n'ai pas pu seulement leur apprendre à ne pas dépouiller les passants. Voyez dans quel état ils m'ont mis." Et il montrait son manteau et sa soutane, qui étaient en lambeaux. Le peuple par vénération les avait déchiquetés pour en faire des reliques. "S'il vous plaît, ajouta-t-il, ils disent qu'ils me regardent comme un Saint: mais j'ai l'honneur de vous faire observer que partout ailleurs on fait des offrandes aux saints, ici on les dépouille. C'est un abus dont il convient que vous corrigiez vos ouailles."

Étant évêque, il répondit à une dame qui voulait avoir quelque chose de lui: "Ce n'est pas ainsi qu'on honore les saints, mais bien par des offrandes; c'est là le culte que je préfère, et j'attends ce que vous offrirez de bon à mes reliques." Puis il détourna vivement la conversation. Quelqu'un lui parlait de cet empressement du peuple à avoir des morceaux de ses vêtements. "J'ignore, dit-il, ce qu'il se propose par là; mais, tout ce que j'en puis dire, c'est que c'est une dévotion qui ne me tient guère chaud."

Ainsi, par quelques mots plaisants, il détournait adroitement les éloges.

MATÉ QUAND MÊME

Le père.—Tu rentres trop tard, mon fils. Souviens toi que ce n'est pas en se couchant et en se levant tard qu'on arrive à réussir dans les affaires, et que l'oiseau qui se lève le plus matin a le premier ver.

Le fils (*gouailleux*).—Parfaitement, père, mais si l'oiseau a été récompensé de se lever aussi matin, il me semble que le ver a été puni!

Le père.—Il ne s'était pas couché du tout, lui!

A LA BONNE HEURE

Rouleau.—Ma femme et quelques-unes de ses amies viennent de s'organiser pour la création d'une société secrète.

Bouleau (*s'exclamant*).—Une société secrète! Pas de bon sens à ça! Une femme dans une société secrète. Ah! ah! ah!...

Rouleau.—Vous ne comprenez pas du tout, mon cher. C'est pour se rencontrer et se raconter leurs secrets.



IV

...quand, pour son malheur, Mlle de Sainte-Alicante, une vieille fille fort peureuse, pénétra dans la salle d'armes et cela juste au moment où Toutoune sautait à terre et que Gardouche émergeait, le poil hérissé, entre les visières du casque de l'homme de fer continuant à se tordre. Mlle de Saint-Alicante en a fait une forte maladie; on craint pour sa raison.

MODES PARISIENNES



MANTEAU EN DRAP VERT LÉZARD ET MONGOLIE. Devant croisés fermés par des brandebourgs noirs, revers bordés de mongolie et de tresse mohair, dos sac. Manches terminées par une bande de fourrure et de motifs de passementerie. Capote de velours vert ornée de velours noir, plumes noires.
Matériaux : 2 verges $\frac{1}{2}$ de drap.



No 210. — Robe de nuit pour dames et demoiselles.

Patron "Up to Date"

(Prime du SAMÉDI)

Ce confortable vêtement de nuit est en nansouk très fin, garni de ruches de broderie. Le patron indique un empiècement supportant les plis du cou et des épaules. La chemise se ferme sur le côté droit et est seulement ajustée aux épaules et sous les bras. Une grosse ruche de broderie garnit le cou et forme jabot sur la poitrine. Les manches ne comportent qu'une seule couture; renflées à l'épaule, elles se terminent au bas par un poignet portant une ruche de broderie. On peut employer pour la confection de ce vêtement de la toile de Cambridge, de la mousseline, du nansouk ou toute autre étoffe convenable. Mais il est indispensable qu'il soit garni et ruché en broderie.

Le patron est fait pour des bustes de 28 à 40 pouces.

La quantité d'étoffe requise est de 7 verges en 36 pouces de largeur.

KATE WALLACE CLEMENTS.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

UN MOYEN COMMUNE

La petite Emma. — Je ne te comprends pas, Louisa, tu regardes toujours dans les vitrines des pâtisseries quand tu n'as pas d'argent pour rien acheter.

La petite Louisa. — Tu ne comprends pas ? Je vais te dire pourquoi. Je regarde tous les gâteaux jusqu'à ce que je sois bien excitée, puis je cours à la maison et alors je mange une croute de pain avec le plus grand appétit. Voilà.

VARIÉTÉS

Nous avons parlé de la réclame dans les cimetières américains.

Accordons quelques lignes à la réclame par lettre de faire-part mortuaire. Voici, à cet égard, un document assez réussi :

"Vous êtes prié d'assister à l'office mortuaire de l'honorable Joe Nicklby, fondateur des plus importantes fabriques de lard salé des Etats de l'Ouest, aujourd'hui dirigées par Nicklby, son successeur, qui vient d'ajouter à ses usines cinq spécialités nouvelles de viandes fumées, pemmicans et hachis conservés."

"De la part du fils du défunt et de son futur gendre, le Dr Mark Warden, le célèbre oculiste récemment nommé inspecteur des hôpitaux du Wisconsin, qui prévient ses nombreux clients que sa clinique, ouverte tous les jours de 2 à 5 heures, sera fermée ce jour-là."

On avouera que ce n'est pas banal.

* * *

DANS CENT ANS

Le monde se fait écraser.
Ah ! courons l'y soustraire !

La science est venue au secours des ligueurs, en la personne du célèbre savant allemand Haeckel.

Ce n'est ni un pesant *in folio*, ni une série de conférences, ni une thèse, ni rien de semblable que vient apporter dans la dispute ce fameux naturaliste.

Ce fut... une caricature !...

Ne vous récriez pas ? Elle est scientifique... et c'est ce qui fait son charme et la rend aussi amusante qu'instructive.

Car personne ne soupçonnerait d'une plaisanterie déplacée Haeckel, qui est né à Potsdam en 1834 et occupe depuis 1865 la chaire de zoologie à Iéna.

Un des premiers disciples de Darwin, il propagea ses doctrines, par une foule de travaux, et les corrobora au moyen de ses observations personnelles. Il a puissamment contribué à développer le transformisme.

Parlant des bases de ce système, "l'adaptation au milieu" et "la fonction qui crée l'organe", Haeckel nous représente le *Bicyclanthropos curvatus* du XX^e siècle, avec son dos voûté, sa figure de grenouille et ses jambes énormes autant que velues.

Devant cette image des pédards de l'avenir, le philosophe dégouté ne peut que s'écrier :

— Ah ! les sales bêtes ! Ils ont du poil aux pattes ?...

Si c'est là l'homme futur... ah ! courons l'y soustraire ! comme disent les compagnons de Guillaume Tell !...

Maintenant, ce n'est peut-être là qu'une charge de Haeckel qui a voulu faire concurrence aux plus outranciers caricaturistes de notre époque. Avouons qu'il a parfaitement réussi... sans corriger le moindre pédard, du reste, car les enrégés du sport cycliste se seront dit :

— Si c'est dans cent ans seulement que je dois être le terrible *bicyclanthropos curvatus Haeckeli*, autant continuer, pour l'instant, à être le *bicyclistus vulgarissimus* que j'ai l'honneur d'être !...

Le fait est que cent ans, c'est une échéance !...

UN QUI LA CONNAIT

Bouleau. — Je voudrais bien connaître le moyen de dire l'âge d'une femme quand elle est présente et sans qu'elle se fâche ?

Rouleau. — C'est assez délicat, mais le meilleur moyen, c'est encore de le dire dans un faible et gentil murmure.

DEVINETTE



— Oh, regarde donc, Félicie, cet arabe qui sort de la maison !
— Un arabe ? Je ne le vois pas !

Le Pectoral Cerise d'Ayer

coûte plus que toute autre médecine; mais il guérit plus que n'importe quelle autre médecine.

La plupart des remèdes contre la toux vendus bon marché atténuent à peine, ils apportent un soulagement local et temporaire. Le Pectoral-Cerise d'Ayer ne fait rien de tout cela. Il guérit.

Asthme, Bronchite, Croup, Coqueluche — ainsi que toute autre affection de ce genre, tandis que d'autres remèdes échouent, céderont devant

Le Pectoral Cerise d'Ayer.

Il a un record de 50 années de guérisons.

Ecrivez pour obtenir le "Curebook," — gratis. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

Dialogue du jour :

—Comment, votre "fille" fait son droit. A quoi bon, puisqu'on n'admet pas les femmes à plaider?

—Bah! j'aime encore mieux la voir étudier le droit que le piano. C'est moins bruyant!

PAS DE COMPLICATION

L'enrouement peut conduire à l'extinction de voix et le *Baume Rhumal* tue l'enrouement. 25c la bouteille.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,
Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL,
Administrateur.

Une Recette par Semaine

Encre pour écrire sur le verre.—On sait combien est généralement éphémère la durée des inscriptions que l'on met sur les flacons. On augmente considérablement cette durée en paraffinant les étiquettes. De cette façon la couche de paraffine qui recouvre le papier repousse les liquides, qui glissent sur lui.

Toutefois on peut trouver avantage à écrire directement sur le verre. Or voici, pour atteindre ce but, la recette d'une encre qui se compose comme suit :

Eau..... 1 livre
Gomme laque..... 4 onces
Alcool..... 10 "
Borax..... 2 1/2 "
Violet méthyle..... 1/25 d'once

Vous faites dissoudre, à froid, la gomme laque dans l'eau, vous chauffez graduellement et vous ajoutez ensuite l'alcool puis le borax dissous dans une petite quantité d'eau. L'encre est faite et avec un pinceau, en guise de plume, vous pouvez vous livrer, sur le verre, à toutes les inscriptions qu'il vous plaira.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

A l'habitude tout est possible.

x

Goutte de miel adoucit une de fiel.

x

Qui peut le plus peut le moins.

SANCHO PANÇA.

Aux examens :

L'examinateur.—Quelle était jadis la principale industrie de Vendôme?

—Les fonderies.

—Très bien! donnez-moi, un exemple.

Le candidat (après réflexion)—La colonne Vendôme, Monsieur.

LES MEILLEURS RESULTATS

Great Falls, N. H., 12 août 1895.
Roy & Boire Drug Co. — Messieurs: Je soussigné certifie que le *Menthol Cough Syrup* n'a pas son égal. Je l'ai employé dans différents cas de Bronchites, mauvais rhumes, inflammation de poumons, etc. Dans tous les cas j'ai eu les meilleurs résultats.
Dr N. LEDUC.
Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

CEUX QUI GUÉRISSENT



—Un cinq centins, s'il-vous-plait, pour un pauvre homme alligé de la soif.
—Tout ce que je puis faire pour vous, mon ami, c'est de vous donner l'adresse de ceux qui guérissent les assoiffés: le Dr Guilbault, 313 rue Amherst, et M. J. H. Chasles, 513 Avenue Laval.

Mlle OLIDA OUELLETTE, de Montréal

Malade depuis 2 ans d'une Maladie Nerveuse et Faiblesse du Sang

Son médecin ne pouvait rien faire pour elle. Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont guérie en très peu de temps. Les Pilules Rouges du Dr Coderre, véritables amies des femmes et des jeunes filles souffrant de faiblesse et de débilité.

Il est vraiment pitoyable de voir des jeunes filles qui semblent promettre beaucoup pour l'avenir, frappées par la maladie, dont souvent elles se reviennent que par une espèce de miracle. Quelle responsabilité à vous, mère de famille, qui ne veillez pas suffisamment sur la santé de vos jeunes filles! Ces jeunes filles, Dieu vous les a données pour que vous les formiez à être plus tard — elles aussi — de braves, de fortes et bonnes épouses et mères de famille. A vous donc, incombe une grande tâche. Voyez votre pauvre jeune fille, elle est pâle, triste, elle n'a pas d'appétit, elle est sans énergie, elle souffre continuellement — cependant, elle ne se plaint pas, une certaine crainte ou honte l'empêche d'avouer ce dont elle souffre. C'est à vous, mère de famille, de veiller sans cesse sur cette précieuse santé. C'est à vous de renforcer votre enfant, de la mettre en état de combattre et remporter la victoire sur toutes ces maladies particulières aux



Mlle OLIDA OUELLETTE

aucun symptôme de ma maladie. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à madame Nantel, ma tante, ainsi qu'à madame Boré, de Montréal, et je vais encore les recommander à toutes mes amies comme le meilleur des remèdes. Mlle Olida Ouellette, 119 rue Montcalm, Montréal, Canada.
Ne sont-elles pas étonnantes les guérisons opérées par les Pilules Rouges du Dr Coderre? Un remède qui peut guérir en si peu de temps une maladie aussi grave que celle de Mlle Ouellette doit être nécessairement un remède très puissant. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses ou irrégulières, les pertes blanches, constipation, les douleurs entre les épaules, dans les côtes, les reins, palpitations du cœur, tiraillements d'estomac, la dyspepsie, mal de tête, étourdissements, elles guérissent aussi toutes les maladies du changement d'âge, ma-

ladies des ovaires, chute de matrice et toutes maladies particulières aux femmes. Pour vous guérir plus sûrement et plus promptement, écrivez à notre médecin spécialiste, donnez-lui une description complète de votre maladie, ne lui cachez aucun symptôme, dites-lui tout, vous n'avez rien à craindre. Adressez votre lettre au Département Médical, Boîte 2306, Montréal. Notre médecin seul ouvrira vos lettres et les tiendra confidentielles. Allons, si vous souffrez, profitez de cette chance unique qui vous est offerte de vous guérir, ne négligez pas, notre médecin par ses avis, vous aidera beaucoup à vous guérir, sans frais, chez vous. Soyez prudentes, Mesdames, méfiez-vous des marchands qui vous diront que telles ou telles pilules rouges sont aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre, il n'y en a pas d'aussi bonnes, soyez prudentes, n'en acceptez pas. Si vous ne pouvez pas vous les procurer ou vous démettrez, envoyez nous 50 cents en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat poste pour six boîtes, et vous recevrez par la maille, les Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui guérissent infailliblement les femmes.
Adressez comme suit :

Adresses comme suit :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Médical,

Boîte Postale 2306. MONTRÉAL, Can.

Damanet est de garde à l'entrée d'une poudrière.

Arrive un adjudant, fumant un cigare de première marque.

—Pardon, mon adjudant, s'écrie Damanet; avant d'entrer, faudrait voir à éteindre votre "mégot..."

—C'est dommage, ce cigare est si bon!...

—Repassez-le-moi, mon adjudant... Je vais vous l'entretenir jusqu'à votre sortie!

Petit dictionnaire drôlatique :

Addition.—La fin de la faim.

Critique.—Une lime qui polit ce qu'elle mord.

L'histoire.—La foire aux mensonges.

Mentor.—Empêcher de danser en rond.

Patience.—L'art d'espérer.

Sans égales sont les *Pilules C. T. C.* pour maux de tête et migraines. Elles sont en vente partout, 25 cts la bouteille.

Un campagnard se paie un diner en famille dans un restaurant. Un de ses enfants ne s'y conduit pas, paraît-il, selon les usages. De là l'observation paternelle :

—N'as-tu pas honte, petit cochon, de te moucher avec les doigts? A quoi sert donc le mouchoir que le monsieur a placé à côté de ton assiette?


BUY

Coleman's Salt
THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez



AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Dans une agence de mariage :
Une vieille dame, absolument horrible, se présente. Et minaudant, elle dit à l'agent :
—Pensez-vous me trouver un parti ?
—Mais, je n'en désespère pas, madame... il peut se présenter un aveugle.

Nos enfants :
Monsieur et Madame sont cyclistes enragés et ne quittent presque jamais leurs costumes pécial. Tous deux ont des mollets respectables. Madame surtout.

L'autre jour vient un ami, cycliste lui aussi, mais qui a des mollets comme des allumettes.

Bébé le regarde un instant avec effarement, puis court appeler son père :

—Papa !... apporte ta pompe !... Y a l'monsieur qui a oublié de gonfler ses jambes !...

A une réunion publique, un orateur fougueux termine son discours en disant : "Oui, citoyens, il faut toujours aller de l'avant."

—Farceur, me dit un voisin, dans la journée il répète toujours : "Ne bougeons plus"; c'est un photographe.

Un petit garçon à sa mère :

—Alors, maman, du haut du ciel le bon Dieu peut voir tout ce qu'on fait de mal ?

—Mais certainement !
—Même quand il y a du brouillard ?

—Ah ! quel ennui, les rhumes de cerveau !

—Oui, on ne sait pas tout ce qui vous pend au nez.

Daniel à Baptiste. — Un nouveau bébé chez vous ? Que de nuits blanches pour toi, mon cher. — Ah, ne crois pas cela, nous avons une bouteille de *Menthol Soothing Syrup*, c'est le confort assuré pour tous.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

ACCORD PARFAIT



Premier ami. — J'ai bien... promis de ne rien prendre... pendant le carême.
Second ami. — Moi... non plus !
Troisième ami. — Moi... non... plus !
En chœur. — Heureusement que... c'est aujourd'h... ui la mi-carême.

Au vélodrome.

—Moi, raconte une dame d'une maigreur effrayante, je n'ose pas encore faire de la bicyclette. Montrer mes jambes !

—C'est vrai, reprend une amie, vous auriez l'air de dire "flûte" au public.

Calino, poursuivi par ses créanciers, a fermé sa porte à triple tour. Hier, on sonne plusieurs fois de suite, Calino ne bronche pas.

On sonne toujours avec une insistance désespérante.

A la fin, Calino, d'une voix tonnante :

—Sacrébleu vous voyez bien qu'il n'y a personne.

HISTOIRE DE CHAQUE JOUR

Le rhume est un intrus qui entre sans frapper ; ayez toujours du *Baume Rhumal* pour le recevoir.

Les petites métaphores de la conversation :

—Quel air navré, pauvre ami !

—M'en parle pas ! Ma mère vient de mourir, mon frère est malade, mon père est à l'agonie... "Je ne sais plus sur quel pied danser !"

Un coiffeur est en train d'échafauder savamment le chignon d'une de ses clientes sans pouvoir la satisfaire :

—Ce n'est pas cela, dit-elle. Je trouve que vous ne relevez pas assez mes cheveux.

—Alors madame veut une coiffure "à l'empire" ?

—Mais non, au contraire, je veux une coiffure "allant mieux" !

Papotages de villégiature :

—Ah ! ma chère amie, j'ai vu, hier, votre photographie chez Mme L..., ce n'est pas très ressemblant. Par contre, celle de votre mari est frappante de vérité.

—Dame, vous savez, les hommes, c'est si facile à attraper !

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester N. Y.

L'ONGUENT DU PÈRE ANCÉ

GUERIT :
Coupures, Brulures, Crevasses, Echauffaisons, Piqures, Morsures, Varicelle, Hémorroïdes, Eczéma, Herpes, Démangeaisons causées par la teigne.
En vente partout, 25c.
Dépôt chez ROD. CARRIÈRE,
1106 Rue Ste-Catherine

ETABLÉ EN 1888.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,
A Eau Chaude et à Vapeur

PLOMBIER.

Couvreur en Ardoise et Métaux
Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Première porte de la rue Dorchester
MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.
TELEPHONE BELL 7170.

REMARQUE PROFESSIONNELLE
"Un jour, raconte Mercier, j'étonnai fort mon cordonnier en lui assurant que les revenus du roi de France s'élèvent à quatre cents millions. Sa forme lui tomba des mains, et il me dit avec un visage à peindre : "Bon Dieu ! quatre cents millions ! Et combien paie-t-il ses souliers ?..."

Interview conjugale :
—Que veux tu pour tes étrennes, Anastasie ?
—Dame quelque chose de nouveau.
—Mais encore ?
—Tiens ! un specimen du nouveau billet de 1,000 francs.

Chalumeau vient d'être père d'un gros garçon.
—Nous l'appellerons Maxime, dit la maman.
—Maxime... Hum ! c'est un nom bien sérieux pour un enfant !

Jamais on a trouvé un seul cas de toux ou de rhume que le *Menthol Cough Syrup* n'a pas soulagé à la première dose et guéri complètement.
Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :
"Le Samedi",
516 Rue Craig, MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No 210
Robe de nuit pour dames et demoiselles

Mesure du Buste..... Ags.....
Mesure de la Taille.....
Nom.....
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS
Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28.

Dr BERNIER
DENTISTE
NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Dans une petite commune.
Le président du Conseil municipal :
—Messieurs, la séance est ouverte.
Un des conseillers, médecin de son état:
—La fenêtre aussi, monsieur le président, et... ça va faire un courant d'air.

**

Monsieur s'étant aperçu qu'il prenait décidément un peu trop de ventre s'est mis, sur le conseil des médecins, à piocher pour tout de bon, une heure ou deux chaque jour, dans son jardin.

La première fois surtout, il transpirait ferme, et Bébé, voyant les gouttes de sueur dont l'auteur de ses jours arrosait la terre autour de lui, s'est écrié tout ahuri :

—Maman, viens donc voir : papa qui pleut !

**

Calino a des imperfections, mais il a une qualité, il est plein de cœur.

L'autre soir, en rentrant chez lui, il rencontre un aveugle qui cheminait battant le mur de sa canne.

—Pauvre homme, dit-il ; tenez, voilà pour rentrer chez vous.

Et il lui met dans la main une boîte d'allumettes en cire.

LES CONTRASTES

Le chaud est l'opposé du froid ; le *Baume Rhumal* est l'ennemi de la bronchite qu'il tue sûrement.

Une Cuvette d'Eau

Ne suffit pas pour prendre un bon bain ; elle ne nettoie que la surface extérieure et laisse les pores bouchés. Les bains tiens aux Bains Laurentiens ouvrent les pores et font disparaître les impuretés qui se trouvent dans le système, laissant le corps dans un état de propreté et de pureté qui vous rend heureux, en santé et fort.

Bains durant le jour, 75c.
Le soir, 50c.

OUVERT JOUR ET NUIT

Et le Dimanche matin jusqu'à 10.30 heures.
Jours réservés aux dames—Le lundi matin et le mercredi après-midi.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Dernier écho du Tannhauser :

Au café, après la représentation, un garçon laisse tomber tout à coup une pile de soucoupes ; d'où un épouvantable vacarme.

Un monsieur, qui dormait dans un fauteuil, se réveille comme en extase, en murmurant :

—Oh ! ce Wagner !... il n'y a que lui !...

**

La devise de la Monnaie :

A propos des nouvelles pièces de cinquante centimes :

Frappe, mais écoule !

**

Bonne intention.

Le jour de la rentrée des classes, Babylas fait ses préparatifs pour aller à l'école. Il est en train d'attacher avec une courroie un énorme paquet de livres.

—Vous voulez donc bien travailler que vous emportez tous ces livres ? lui demande quelqu'un.

—Oh ! non, c'est pour m'asseoir dessus.

NAIVETÉ

Le campagnard : "Vous ne pourriez pas m'indiquer mon train, s'il plaît, Monsieur ?"

—Où allez-vous ?

—Oh ! ce n'est pas la peine que je vous le dise : vous ne connaissez pas l'endroit.

**

Une bobonne se présente.

—Vous avez des papiers ?

—Madame n'a pas voulu me donner de certificat ; mais si vous désirez voir les jolies lettres que monsieur m'écrit tous les jours depuis que je suis partie...

**

Sur le terrain, au moment de mettre les adversaires en garde :

—Messieurs, dit le directeur du combat, je vous rappelle que l'emploi de la main gauche est interdit.

—Comme ça se trouve ! dit l'un d'eux, je suis gaucher.

Et, très dignement, il se rhabille !

**

M. Prudhomme à la campagne.

—Oh ! papa, vois donc cet arbre, comme il est creux. Il n'y a plus que l'écorce et les branches !

—Mon ami, c'est parce qu'il est très vieux. A la longue, les troncs d'arbres se vident, de même qu'avec le temps ceux des églises se remplissent.

**

En rentrant dimanche soir chez lui, l'aveugle du pont suspendu comptait sa recette, qui avait été abondante.

Sa femme lui ayant reproché d'avoir reçu de nombreux sous démonétisés :
—Ce n'est pas ma faute, s'est excusé le pauvre homme ; tu comprends bien qu'avec mon infirmité...

—Raison de plus, glapit la mégère, pour y regarder à deux fois !

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

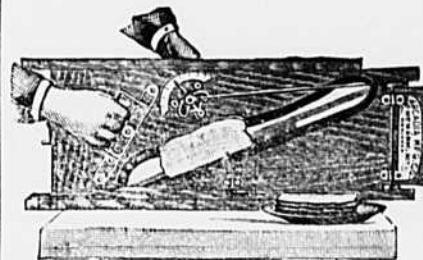
Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

En correctionnelle :

—Vous avez déjà été condamné ?

—Oui, Monsieur le président.

—Dans quelles circonstances ?

—J'ai attrapé une fluxion de poitrine à l'âge de dix ans et j'ai été condamné par deux médecins.

**

Il y a des coquilles d'imprimerie vraiment déplorables. Témoin celle-ci que je trouve dans un journal grave :

"Les pompiers, après beaucoup d'efforts, sont parvenus à étendre le commencement d'incendie qui s'était manifesté."

Si c'est maintenant à ça que servent les pompiers !

**

Au régiment.

Le capitaine, qui est un peu souffrant, au fusilier Pitou :

—Va t'en porter ce mot au médecin-major et reviens avec son ordonnance.

Pitou part comme une flèche et revient au bout d'un instant.

—Mon capitaine, l'ordonnance du major, il est en bas !

**

Aucuns ne devraient se marier si le mari ne peut au moins acheter le dîner et la femme le souper.

Le *Menthol Soothing Syrup* n'est pas seulement la meilleure préparation au monde pour toutes les maladies des enfants, il est aussi le plus agréable au goût.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE
TIRAGE LIMITE

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 120



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Aucune solution juste du Casse-tête No 120 ne nous étant parvenue, nous avons le regret de ne pouvoir attribuer, cette semaine, aucune des primes ordinaires.

Nouvelle Manière de Poser
les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal

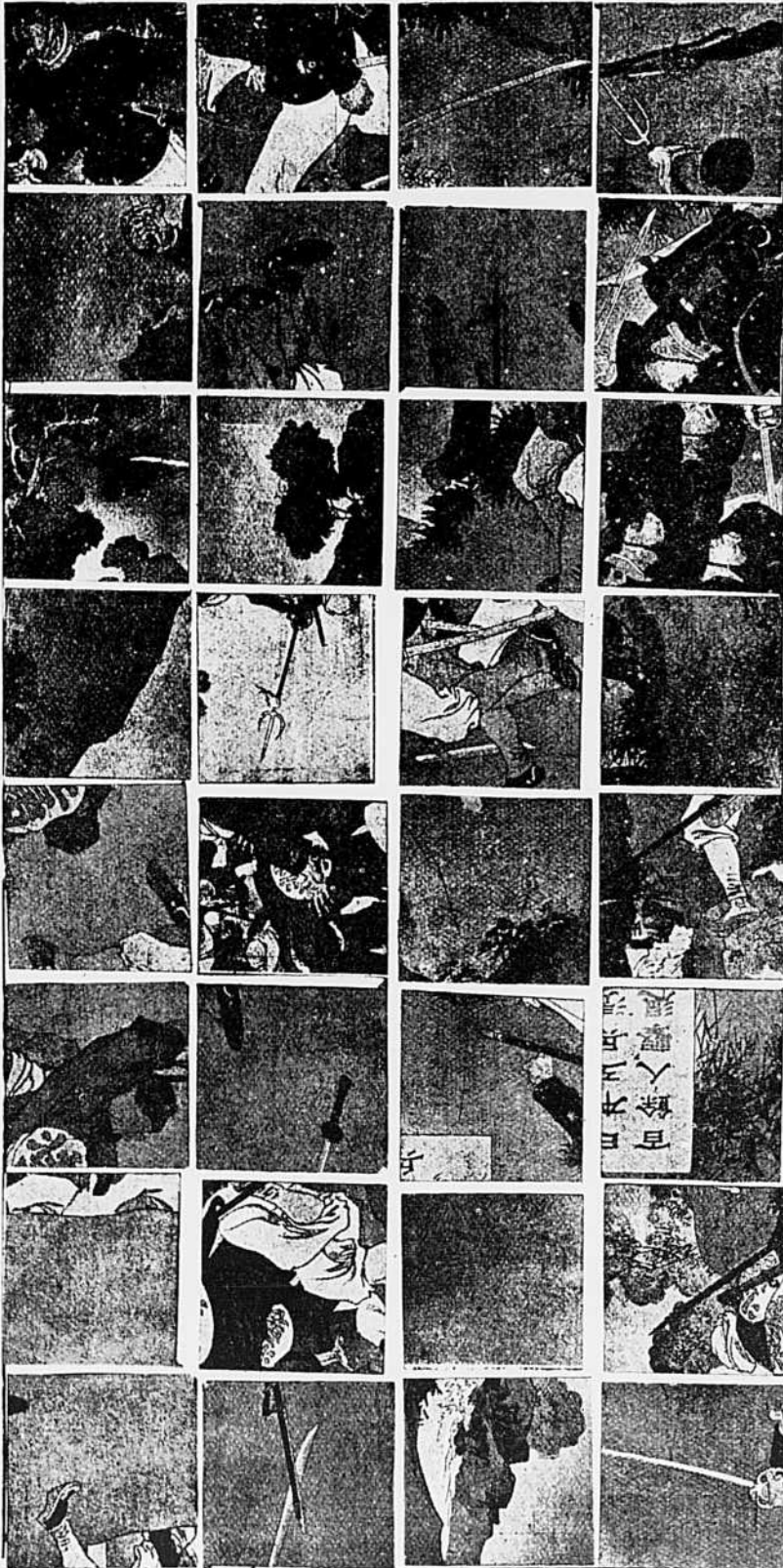


Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Le médecin à la caserne :
—Encore vous, carottier ? si vous n'êtes pas malade, vous aurez 8 jours. Si, vous avez la fièvre, vous n'aurez que 4 jours.

Interview conjugale.
—Que veux-tu pour tes étrennes, Cécile ?
—Dame, quelque chose de nouveau.
—Mais encore ?
—Tiens ! un spécimen du nouveau billet de mille francs.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 122



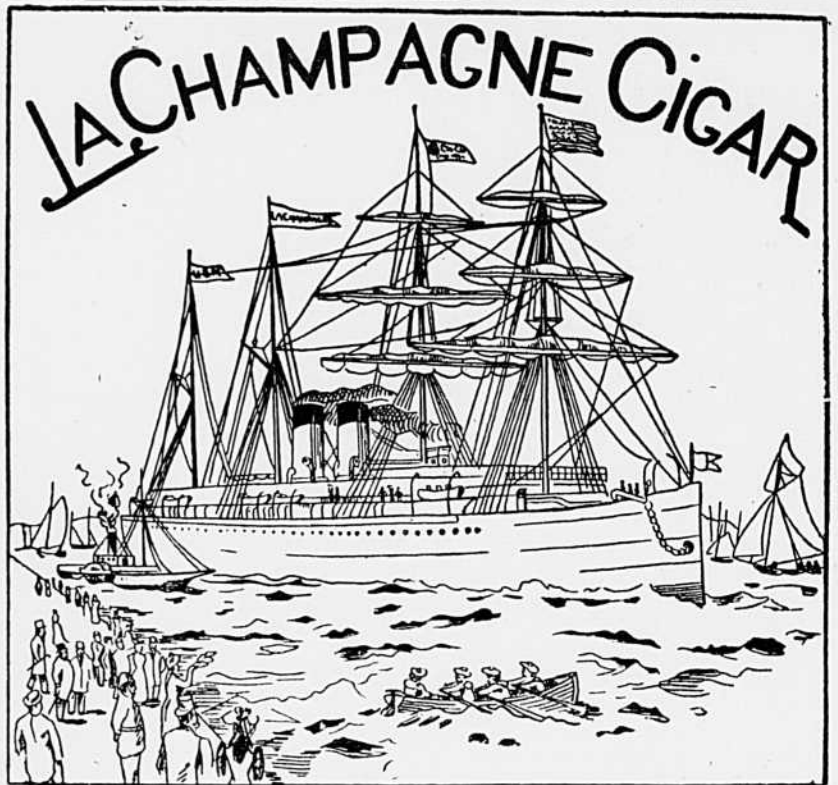
INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UNE EPISODE DE LA GUERRE SINO-JAPONAISE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 23 mars, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Cigar." fait à la main valant 10c pour 5c.

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

— Dans les vignes, aux environs de Saché :
— Eh bien ! père Sirotard, j'aurons-nous du vin cette année ?
— Pour du vin il n'y en'aura pas, mais... il sera bon !

Extrait d'un rapport policier.
" Cet individu a mené, pendant sa jeunesse, une vie de lâtons de chaise, dont le dossier est au bureau de police."

LES
CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain
... SONT ...
FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !
DIX Cents

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ **SIROP**
AUX ENFANTS **DU DR CODERRE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
PILULES DE Noix Longues
(Composées)
De McGALE
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Dr A. SAUCIER
DENTISTE
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Lu cette annonce dans un journal du Midi :
" Nous achetons les vieilles fausses dents."

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.
... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.